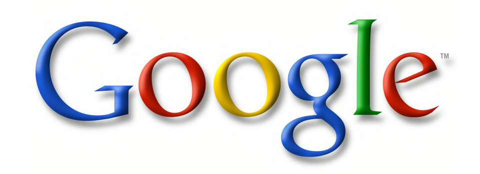
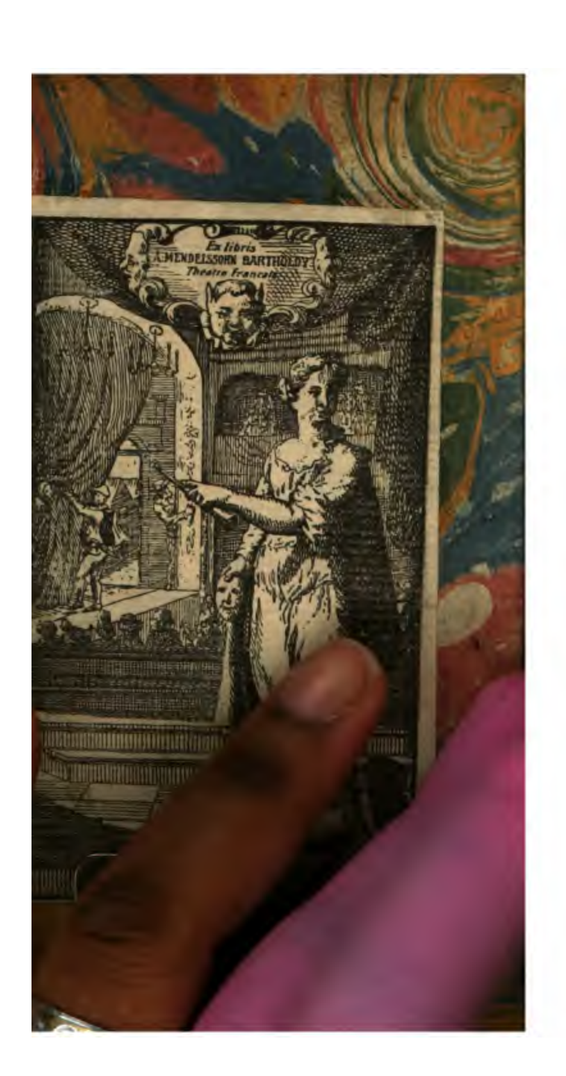





Ex libris
A. MENDELSSOHN BARTHOLDY
Theatre Francais


UNS. 105 f. 31
TAYLOR INSTITUTION

PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES.


Ex libris
A. MENDELSSOHN BARTHOLDY
Theatre Francais




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES.

AVIS.

C'EST actuellement chez les sieurs Bélin, Libraire, rue Saint-Jacques, et Brunet, Libraire, Place du Théatre Italien, que l'on souscrit pour la *Petite Bibliotheque des Théatres.*

Les personnes qui auront quelque chose de particulier à communiquer aux Rédacteurs de cette Collection Dramatique, sont priées de l'adresser, port fránc, au Directeur et l'un des Rédacteurs, rue-Neuve des Petits-Champs, n°. 10, près la rue de Richelieu.

PETITE
BIBLIOTHEQUE
DES
THÉATRES,

Contenant un Recueil des meilleures Pieces du Théatre François, Tragique, Comique, Lyrique et Bouffon, depuis l'origine des Spectacles en France, jusqu'à nos jours.

A PARIS,

Chez { Bélin, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
Brunet, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien. }

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation, et Privilége du Roi.

TABLE

De ce qui est contenu dans ce Volume.

THÉATRE ITALIEN, COMÉDIES-LYRIQUES,

Tome quatrieme.



ŒUVRES

DE

D'HELÈ.



A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVII.

VIE DE D'HELE.

ON ne connoît pas beaucoup de circonstances de la vie de cet Auteur, qui naquit en Angleterre, vers l'année 1740, qui est mort, à Paris, le 27 Décembre 1780, âgé d'environ quarante ans, et qui, tant qu'il a resté en France, a vécu dans une société circonscrite à un très-petit nombre de personnes.

Le peu de faits qu'on a pu savoir sur lui, a été recueilli par M. Luneau de Bois-Germain, dans son *Almanach musical*, de l'année 1781; par le Rédacteur de l'*Almanach des trois grands Spectacles de Paris*, année 1782, et par l'Auteur du *Dictionnaire historique des Hommes illustres*, supplément, cinquieme édition, 1784.

Nous nous bornerons donc à rapporter ces faits, tels qu'on les trouve, exprimés, à peu

près, de la même maniere, dans ces deux Almanachs et dans ce Dictionnaire historique.

« Thomas D'HELE, Écuyer, étoit né dans le Comté de Glocester, d'une famille distinguée. Il commença par servir dans les troupes Angloises, et fut envoyé à la Jamaïque, où il resta jusqu'à la fin de la guerre (en 1762). »

« Curieux de connoître les nations de l'Europe, il quitta bientôt sa famille et son pays et se rendit en Italie. La beauté du climat, la réunion des merveilles que tous les arts y ont rassemblées ne pouvoient que captiver l'attention d'un homme avide d'acquérir des connoissances, et qui vouloit s'instruire à la source du vrai beau. D'HELE y resta plusieurs années. Enfin le desir de voir la France le conduisit à Paris, vers l'an 1770. »

« Après avoir examiné, avec beaucoup de curiosité, nos arts et les ressorts qui meuvent leur activité, il fit une étude particuliere de nos Spectacles. Notre Théatre Lyri-Comique fixa ses regards, comme celui où la gaieté, la fine plaisanterie paroissent agir avec plus de liberté et de familiarité, et il résolut de travailler pour ce

Théatre. Une peinture trop sérieuse de nos travers n'auroit peut-être été reconnue par personne. Le monde a ri du ridicule commun que D'HELE a voulu peindre, parce qu'il a employé des couleurs qui ont plu à tous les yeux. *Le Jugement de Midas* fut son premier Ouvrage. Cette Comédie, relative à la révolution que notre Musique venoit d'éprouver, eut beaucoup de succès; mais celle des *Fausses apparences*, ou *L'Amant jaloux*, qu'il donna ensuite, en eut davantage. »

« L'habitude de la gloire éteint souvent chez nous le desir de l'augmenter, et rend moins difficile sur les moyens de la conserver. *Les Evénemens imprévus*, troisieme Piece de D'HELE, ne parut pas d'abord digne de l'ivresse avec laquelle il avoit déja été applaudi. Il apprit, par ce refroidissement dans l'enthousiasme du public que le peuple des spectateurs ne fait point de grace à un Auteur sur la négligence qu'il se permet quelquefois en s'occupant du soin de l'amuser; mais la docilité et la promptitude qu'il mit à faire disparoître les imperfections des *Evénemens imprévus*, lui mériterent de nouveaux applaudissemens. »

« D'HELE intriguoit fortement ses Comédies. Il savoit que l'action doit marcher rapidement vers son dénouement. Aussi est-elle toujours vive et chaude, et l'intérêt agréable dans ses Pieces. Il écartoit, autant qu'il le pouvoit, tout ce qui devoit en arrêter la marche. Il se plaignoit souvent de la stupidité de quelques-uns de nos Compositeurs de Musique qui, pour faire valoir leur art, gâtent tout, corrompent tout, détruisent l'ordonnance d'une Piece, et placent, hors de propos, des ariettes, des duo, des trio, qui nuisent à l'effet des situations et au développement du sujet. »

« Les vers des Pieces de D'HELE ne sont pas tous exactement rimés. Sa prose avoit un peu moins d'imperfections que ses vers. On les a pardonnés à un étranger, qui ne pouvoit pas connoître les finesses de notre langue, ni l'employer avec la même liberté que s'il avoit été préparé dès l'enfance à la parler. »

« Le dialogue de ses Pieces est naturel, vif et pressé. On convient généralement qu'il possédoit supérieurement l'art de soutenir l'attention du Spectateur par une intrigue amusante, gaie, et

qui donnoit, sans cesse, un nouvel aliment à la curiosité. »

« Loin de croire qu'il eût atteint à la perfection dans le genre qu'il avoit introduit sur notre Théatre Lyri-Comique, il parloit souvent des défauts qu'il y avoit remarqués, et se proposoit de les faire disparoître dans les Ouvrages qu'il avoit projettés, quand une maladie de poitrine le conduisit au tombeau, à la fleur de son âge. »

« Quoiqu'il ait peu travaillé, ce qu'il nous a laissé mérite d'être étudié par les jeunes Auteurs qui se destinent au même genre que lui; et, si l'on veut être juste, on conviendra que l'art de fixer la curiosité et l'intérêt par une intrigue amusante et gaie, sans indécence, vaut mieux que les moyens employés trop long-tems dans les Pieces à ariettes et qui font grimacer Thalie, en lui prêtant les attitudes de sa sœur Melpomène. »

Quel dommage, en effet, que ce charmant Auteur ait été si-tôt enlevé au Théatre! et que ne devoit-on pas attendre de sa gaieté naturelle, de sa grande facilité à travailler, de son talent, enfin, qu'eût bientôt perfectionné le goût, produit en lui par l'habitude du travail, par l'étude

des bons modeles et par la fréquentation des Gens-de-Lettres !

Nous avons donné dans le premier volume des Pieces des petits Théatres de notre Collection, *Gilles ravisseur*, derniere Comédie qui soit restée de D'HELE, et nous avons fait connoître, dans les Jugemens et Anecdotes sur cette Piece, comment elle est passée au Théatre des Variétés. Nous ajouterons à ce que nous venons de rapporter sur les trois Comédies-Lyriques de cet Auteur, qu'on nous a dit que les vers de ces trois Pieces n'étoient point de lui ; qu'il n'avoit pas voulu s'assujétir au travail de la versification, et que feu M. Anseaume avoit pris cette peine pour lui, en se chargeant seulement de mettre les idées de ses morceaux de chant en vers. Si cela étoit vrai, ce ne seroit plus à D'HELE qu'il faudroit reprocher les défauts essentiels et nombreux des vers imprimés sous son nom. Au reste, cette question importe fort peu à sa gloire.

Fit-il ses vers ? c'est un mystere ;
Mais, au moins, l'on peut assurer
Que, s'il a dédaigné d'en faire,
Il fut digne d'en inspirer.

LE JUGEMENT DE MIDAS,

COMÉDIE,

EN TROIS ACTES, EN PROSE,

MÊLÉE D'ARIETTES,

DE D'HELE,

MUSIQUE DE M. GRÉTRY.



A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVII.

AVERTISSEMENT.

QUELQUES personnes, aussi bien instruites que bien intentionnées, ont eu soin de publier que cette Piece n'étoit qu'une Traduction du *Midas*, Anglois, Opera burlesque, en un acte. Ceux qui savent les deux langues, et qui ont assez de loisir et de patience pour comparer les deux Ouvrages, verront jusqu'à quel point cette assertion est fondée.

SUJET DU JUGEMENT DE MIDAS.

APOLLON, faisant le plaisant dans l'Olympe, a pris la liberté de railler Jupiter sur ses nombreuses amours, en présence de Junon. Le maître des Dieux, piqué de l'incartade, a, d'un coup de foudre, précipité Phébus sur la terre. Il est tombé près d'un village, en France, et il prend le parti de chercher à s'y occuper, pendant que durera son exil. Le bruit du tonnerre qui a accompagné la chute d'Apollon, a fait fuir un Pâtre effrayé, dont le manteau est resté près de l'endroit où est tombé le Dieu, qui s'en empare et s'en revêt pour voiler sa divinité. Il se repose, et se met à chanter, afin de se consoler de sa disgrace, en attendant qu'il trouve un asyle, où il puisse se rendre utile. Le Fermier Palémon passe par-là. Il est charmé du chant du Dieu travesti ; il s'intéresse à lui et lui propose de le char-

ger

ger de la conduite d'une de ses charrues. Apollon y consent. Il apprend de Palémon qu'il a deux filles qui vont être mariées. C'est Midas, Bailli du village, qui fait ces mariages. Il est amateur de musique, et se croit un grand connoisseur. Les deux filles de Palémon passent pour être les meilleures chanteuses, et le Bailli a voulu qu'elles épousassent ceux qui lui semblent les deux meilleurs chanteurs. Il a choisi parmi tous les garçons du village le Bucheron Pan, rustre fort gai, qui chante sans cesse de vieux refrains de vaudevilles, et le langoureux Berger Marsias, qui chante toujours de grands airs tristes et languissans. Outre la protection du Bailli, Pan convient assez à Palémon pour gendre, et il doit épouser la vive Cloé. De même, Marsias plaît beaucoup à Mopsa, femme de Palémon, et il est destiné à la sensible Lise. Mais ces deux amoureux ne plaisent nullement aux deux jeunes filles ; et ces mariages ne sont si prêts à se faire qu'à cause de la vive et continuelle contradiction qui regne entre Palémon et sa femme, et du grand ascendant du Bailli sur tous les deux. Apollon instruit de toutes ces circonstances, essaie à en profiter

pour s'amuser. Il déplaît d'abord beaucoup à Mopsa, parce qu'il plaît à Palémon ; mais, en parlant mal de celui-ci à celle-là, il la flatte et obtient sa confiance. Sous le nom d'Alexis, il fait sa cour aux deux filles séparément, en prenant, tour-à-tour, le ton qui convient au caractere de chacune d'elles. Tendre avec Lise, léger avec Cloé, il se fait aimer de toutes deux, et parvient à les dégoûter tout-à-fait des époux qu'on leur propose. Chacune d'elles, se croyant uniquement aimée de lui, fait confidence de cet amour, la premiere à Mopsa, et la seconde à Palémon. Ceux-ci, dans l'espérance d'avoir un nouveau moyen de se contrarier mutuellement, promettent, chacun de son côté, d'appuyer Alexis ; mais cela ne suffit pas : il faut chanter mieux que Pan et Marsias pour obtenir le suffrage du Bailli, d'où dépend la main de l'une et l'autre fille, selon les conventions faites. Apollon n'est pas fort effrayé de cette condition. Il provoque le concours, et chante le premier ; mais son chant d'un goût pur et d'un genre nouveau est dédaigné du Bailli. Les deux autres concurrens chantent ensuite, et obtiennent ses ap-

plaudissemens. Apollon, pour se venger, chante un second morceau, qui est une allégorie, relative au moment. Le Bailli prononce enfin son jugement, en faveur de Pan et de Marsias. Aussitôt on entend le braire d'un âne, et il en poùsse les oreilles à la tête de Midas. Apollon se fait connoître. Mercure descend de l'Olympe, et vient l'y rappeler, de la part de Jupiter, dont le courroux est apaisé. Apollon place Lise et Cloé sur le mont Parnasse, au nombre des Muses; et il charge Palémon et Mopsa de tenir un hospice au pied de ce mont, pour les Poëtes qui n'auront pas la force de le gravir tout d'une haleine. Il remonte ensuite à l'Olympe, avec Mercure.

JUGEMENS ET ANECDOTES
SUR
LE JUGEMENT DE MIDAS.

« Cette Piece a été très-favorablement accueillie, dit le *Mercure* du 5 et du 15 Juillet 1778. Le dialogue en est ingénieux et agréable, et d'une facilité étonnante dans un étranger qui écrit dans notre langûe. La musique n'est point au-dessous du talent de M. Grétry. On a beaucoup applaudi de très-beaux morceaux d'harmonie, des trio, des quatuor ; mais peut-être desireroit-on dans le rôle d'Apollon un peu plus de ce chant si mélodieux auquel M. Grétry nous a accoutumés. »

« *Le jugement de Midas* avoit été essayé sur un Théatre particulier, et le succès qu'il y avoit eu annonçoit celui qu'il devoit avoir sur le Théatre Italien. Ce succès est égal aux plus grands

qu'ait encore obtenus M. Grétry jusqu'alors ; mais il ne doit pas être seulement attribué au mérite de l'Ouvrage. Il y auroit de l'injustice à ne pas faire entrer pour quelque chose le jeu des Acteurs, si important pour le sort des Pieces. C'est M. Clairval qui a joué le rôle d'Apollon, M. Nainville celui de Palémon, M. Trial celui de Marsias, M. Narbonne celui de Pan, M. Rosiere celui de Midas, M. Ménier celui de Mercure, Madame Moulinghen celui de Mopsa, Madame Bilioni celui de Lise, et Madame Dugazon celui de Cloé. Nous ne disons rien de ceux de ces Acteurs dont la réputation est suffisamment établie par le tems et les succès ; mais on doit rendre justice aux progrès sensibles de M. Rosiere, qui a réuni tous les suffrages dans le rôle du Bailli. A l'égard de Madame Dugazon, ses talens supérieurs, qui ont tant contribué au succès de cette Piece, sont, de jour en jour, plus vivement sentis par le Public, que charment la finesse piquante de son jeu, sa grace, sa gaieté, l'agrément et la netteté de son chant. »

La mort nous a enlevé, beaucoup trop tôt, les deux autres Actrices, Mesdames Moulinghen et Bilioni.

La premiere, Louise-Frédérique Skreudere, fille d'un Directeur de Province, et épouse de M. Moulinghen, avoit paru au Théatre Italien, comme Danseuse, en 1766, et elle y débuta, comme Actrice, en 1770.

« Une belle entente de la scene, une connoissance étendue du jeu muet, beaucoup de gaieté, de chaleur, de naturel; une soumission exacte au costume, du zele, de l'ardeur, une activité presqu'infatigable, la rendirent chere au Public... Une maladie peu grave, mais négligée, la conduisit au tombeau, le 28 Novembre 1780, regrettée de ses camarades, de ses amis, des connoisseurs, et, sur-tout, de son époux, dont elle faisoit le bonheur, » dit l'*Almanach des grands Spectacles de Paris*, année 1782.

La seconde, Catherine-Ursule Bussa, épouse du sieur Bilioni, ancien Maître des Ballets de l'Opera-Comique et de la Comédie Italienne, née à Nancy, en 1751, fut confiée, dans son enfance, aux soins de Paul Véronèse, qui, dès l'âge de quatre ans, lui donna des Maîtres de chant et de danse. Elle entra au Théatre Italien, d'abord, pour y danser et y jouer les amoureuses Italiennes, en second. Elle doubla bientôt, avec

applaudissement, la Demoiselle Camille, l'une des meilleures Actrices de l'Europe, dans ce genre. Elle fut reçue, à demi-part, en 1769, et fit connoître alors ses talens pour le chant, en doublant, avec le plus brillant succès, les Dames La Ruette et Trial, dans les rôles d'amoureuses des Comédies-Lyriques.

« Comme Musicienne, le Public a toujours admiré et applaudi, dans la Dame Bilioni, de la justesse et de la finesse dans la voix, beaucoup de précision et d'adresse dans le chant. Comme Actrice, elle a toujours montré, dans les différens rôles, une grande intelligence de la scene. La nature l'avoit favorisée d'une si excellente mémoire, qu'elle apprenoit ses rôles avec une étonnante facilité. »

« Née avec une ame sensible et une constitution délicate, pénétrée de douleur par la perte subite d'une partie de sa famille, affoiblie d'ailleurs par un excès de zele et de travail, il étoit impossible que sa foible santé pût résister au dépérissement inévitable que tant de révolutions devoient lui faire éprouver. Elle succomba le 19 Juin 1783, dans la trente-deuxieme année de son âge, » dit

encore l'*Amanach des trois grands Spectacles de Paris*, année 1784.

Le *Journal de Paris*, dans sa feuille du 28 Juin 1778, s'exprime, à-peu-près, de la même maniere que le *Mercure*, sur *Le jugement de Midas*; et dans sa feuille du lendemain 29, il rapporte ces vers, adressés, par un anonyme, à MM. d'Hele et Grétry, à l'occasion de cette Piece.

Hommage aux deux Auteurs charmans,
Qui, par une heureuse harmonie,
Ont uni leurs rares talens,
Et font triompher le génie
Du mauvais goût de l'ancien tems.
De l'excellent comique, oui, d'Hele,
Tu viens nous donner le tableau,
Malgré l'arrêt et le faux zele
De plus d'un lourd Midas nouveau,
Qui se proposoit pour modele.
Et toi, Grétry, des passions
Interprete et chantre fidele,
Que tu sais bien saisir les tons
De cette langue universelle
Dont tu charmes les nations,
Attentives à tous les sons
Qu'enfante ta lyre immortelle!

LE JUGEMENT
DE MIDAS,
COMÉDIE,
EN TROIS ACTES, EN PROSE,
MÊLÉE D'ARIETTES,
DE D'HELE,
MUSIQUE DE M. GRÉTRY;

Représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Samedi 27 Juin 1778.

PERSONNAGES.

APOLLON.

MERCURE.

MIDAS, Bailli de Village.

PALÉMON, Fermier.

MOPSA, femme de Palémon.

LISE, } filles de Palémon et de Mopsa.
CLOÉ, }

PAN, Bucheron.

MARSIAS, Berger.

La Scene est dans un Village.

LE JUGEMENT DE MIDAS, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le Théatre représente une plaine, terminée par des montagnes. L'ouverture, qui ne commence que quand la toile se leve, imite le bruit silencieux qui annonce l'aurore. Insensiblement elle prend le caractere de l'orage. On voit les éclairs; on entend le tonnerre, qui va toujours en augmentant. Enfin, la foudre tombe, avec le plus grand fracas, et Apollon est précipité du Ciel. Dans le même instant, un Pâtre, qu'on apperçoit à peine dans le lointain, se sauve, tout effrayé, et laisse tomber son manteau. L'ouverture reprend, peu-à-peu, son premier caractere, en marquant davantage le lever du Soleil. Apollon sort des broussailles où il avoit été précipité.)

SCENE PREMIERE.

APOLLON, *seul.*

JE respire encore!... Quelle chûte!... Jupiter, tu as voulu mettre mon immortalité à l'épreuve!...

Mais, quoi ! si je t'ai raillé sur tes amours, devant ta tendre moitié, une plaisanterie méritoit-elle une pareille réprimande ? Faut-il nous rappeler toujours que tu es le maître du tonnerre ? et ne sais-tu répondre que par des foudres ?... Voilà donc le Soleil qui s'éleve ! et ce n'est plus moi qui le conduis.... O toi ! qui occupes la place d'Apollon, courtisan heureux, qui as su profiter de ma disgrace, crois-moi, que mon malheur te serve de leçon ; et ne t'avise pas, s'il est possible, d'avoir plus d'esprit que ton maître.... Mais, à quoi sert-il de faire éclater un vain dépit ? Puisqu'on m'a réduit à jouer le rôle d'un Dieu terrestre, songeons à tirer parti de ma situation.... Où aller ?... quel chemin prendre ?... Ce sentier pourroit me conduire à quelque hameau.... Je n'ai pas la force de marcher.... Si j'avois ici mon pauvre Pegase.... encore pourrois-je m'en servir ?... Il y a si long-tems que personne ne le monte !... Mais, que vois-je ?... Un manteau !... La dépouille de quelque malheureux Pâtre ! N'importe, il faut s'en servir. (*Il met le manteau.*) Sous ce déguisement le Poëte le plus clairvoyant ne reconnoîtroit pas Apollon ... Asseyons nous.... Je suis d'une lassitude et d'une tristesse !... Quand tout m'abandonne, voyons si mon Art me reste, pour calmer mes ennuis. (*Il s'assied sur un rocher.*)

ARIETTE.

Doux charme de la vie,
Divine mélodie,
Viens, viens, par tes accens,
Porter le calme dans mes sens !

SCENE II.

PALÉMON, APOLLON.

PALÉMON, *à part.*

DIEUX ! quel orage !... Par bonheur, il est passé....
(*Apercevant Apollon.*)
Oh ! oh !

APOLLON, *à part, continuant l'air.*

Signale pour moi ta puissance :
Tu dois obéir à ma voix.
Je suis l'auteur de ta naissance;
Du Dieu qui te forma viens recevoir des loix !

PALÉMON, *à part.*

Comme ce garçon chante ! (*Avec transport.*) Où êtes-vous M. le Bailli ?

APOLLON, *à part, continuant l'air.*

Que du Dieu du Tonnerre
J'éprouve la colere,
Qu'il épuise sur moi ses traits;
Que le séjour céleste
Me soit interdit à jamais;
Si ton secours me reste;
Cet asyle à mes yeux
Deviendra le séjour des Dieux !

PALÉMON, *à part.*

Je n'y comprends rien; mais j'en suis tout ému !

APOLLON, *à part, finissant l'air.*

Doux charme de la vie,
Divine mélodie,
Viens, viens, par tes accens,
Porter le calme dans mes sens!

PALÉMON, *à part.*

Ce garçon m'intéresse; parlons lui.... (*A Apollon.*) Bon jour, l'ami!... Tu me parois bien triste!

APOLLON.

Hélas! ce n'est pas sans raison!

PALÉMON.

Et tu chantes?

APOLLON.

Oui; cela me console!

PALÉMON.

J'ai bien entendu chanter; mais jamais dans ce goût-là.... Sûrement, tu n'es pas de ce pays?

APOLLON.

Il est vrai; j'arrive.......

PALÉMON, *l'interrompant, en montrant les montagnes.*

De là haut?

APOLLON.

Oui; tout-à-fait de là haut.

PALÉMON.

Tu as fait bien du chemin!

APOLLON.

Et en fort peu de tems.

PALÉMON.

Écoute.... Tu me trouveras curieux; mais, je ne

mais comment cela se fait.... tu m'inspires de l'intérêt.... Qu'est-ce qui t'amene dans ce pays?

APOLLON.

La nécessité.

PALÉMON.

Sais-tu quelque métier?

APOLLON.

Non; j'ai toujours été un vaurien.

PALÉMON.

En ce cas, tu as servi?

APOLLON.

Oui, et je suis Musicien.

PALÉMON.

Eh! bien, tant mieux. C'est ici le pays de la Musique. M. le Bailli en est fou. Il voudroit nous rendre tous Musiciens: aussi est-il fameux par-tout à la ronde. Tu en as sûrement ouï parler?

APOLLON.

Son nom?

PALÉMON.

Midas.

APOLLON.

Je vous jure que non!

PALÉMON.

C'est singulier.... Mais, revenons à toi. Qu'on soit Musicien les jours de fête, c'est très-permis; mais, les autres jours, il faut savoir s'occuper plus utilement. Tu as servi, dis-tu?

APOLLON.

Oui; chez un très-grand Seigneur.

PALÉMON.

Mauvais service que cela !... Et pourquoi l'as-tu quitté ?

APOLLON.

J'ai été indiscret. Un jour, j'ai osé plaisanter Monsieur sur ses amourettes, devant Madame.

PALÉMON.

Et l'on t'a mis à la porte ?

APOLLON.

Oui ; d'une maniere très-brutale et nouvelle.

PALÉMON.

Quel étoit ton emploi chez ce très-grand Seigneur ?

APOLLON, *regardant le Soleil et soupirant.*

J'y conduisois un char.

PALÉMON.

Tu n'as point de certificat ?

APOLLON.

Non.

PALÉMON.

Tu peux t'en passer. Ton certificat est sur ta figure.... Ah ! ça, venons au fait. Je m'appelle Palémon. Je suis fermier. Je puis te donner de l'emploi. Je n'ai point de char à faire conduire ; mais je t'offre une charrue.

APOLLON.

Une charrue! à moi ?

PALÉMON.

A toi ; et pourquoi pas ?

APOLLON.

C'est que je n'y entends rien.

PALÉMON.

Eh ! bien, tu l'apprendras. Ecoute.

DUO.

PALÉMON.

D'abord, je donne de bons gages,
Dix écus.

APOLLON.

Passe pour les gages!

PALÉMON.

Et bien nourri.... Quatre repas.

APOLLON.

C'est trop pour moi.

PALÉMON.

Tu les auras,
Et, moyennant ces avantages,
Voici tout ce que tu feras.
C'est peu de chose, et tu verras
Que ce n'est rien; et tu diras:
« On ne m'a pas voulu tromper;
» Je ne pouvois pas mieux tomber. »

APOLLON.

Ménagez-moi; j'en ai besoin.
Je viens de loin,
Et je crains bien de succomber!

PALÉMON.

Au point du jour il faut être levé.

APOLLON.

Jamais sans moi le jour ne s'est levé.

PALÉMON.

Puis, tour-à-tour, avec courage,

Vacquer au labourage,
Au jardinage.

APOLLON.

Voilà bien de l'ouvrage !
Je ne suis point au travail élevé.

PALÉMON.

Planter, semer et moissonner,
Battre le bled, faucher, vanner.

APOLLON.

C'est trop d'ouvrage !

PALÉMON.

Bon, bon, courage !
Tu t'y feras.
C'est peu de chose, et tu verras
Que ce n'est rien ; et tu diras :
« On ne m'a pas voulu tromper ;
» Je ne pouvois pas mieux tomber. »

APOLLON.

Ménagez-moi ; j'en ai besoin.
Je viens de loin,
Et je crains bien de succomber !

PALÉMON.

Puis, ma femme est une diablesse
Qui volontiers prend de l'humeur ;
Il faut savoir, avec adresse,
La disposer en ta faveur.

APOLLON.

C'est trop d'ouvrage !
Le labourage,
Le jardinage,

Ensemencer et moissonner,
Battre le bled, faucher, vanner;
C'est trop, c'est trop : je ne peux pas.

PALÉMON.

Tu t'y feras,
Tu t'y feras....
Mais, quand viendront les jours de fête,
Tu pourras nous répéter
Quelque chansonnette.

APOLLON.

A-t-on la force de chanter
Quand, tout le long d'une semaine,
On a souffert autant de peine....
A-t-on la force de chanter?

PALÉMON.

Et tu feras danser mes filles.

APOLLON.

Eh! quoi, vous avez donc des filles?

PALÉMON.

Oui; j'en ai deux, et très-gentilles!

APOLLON.

Ce sont, sans doute, des enfans?

PALÉMON.

Des enfans de quinze à seize ans!

APOLLON, *à part.*

Deux filles,
Gentilles,
Et de quinze à seize ans!
(*A Palémon.*)
Le labourage?

PALÉMON.

Le labourage.

APOLLON.

Le jardinage?

PALÉMON.

Le jardinage.

APOLLON et PALÉMON, *ensemble.*

APOLLON. } Planter?
PALÉMON. } Semer.

APOLLON.

Allons, allons; j'ai du courage:
Le travail ne me fait pas peur!

PALÉMON.

Tant mieux, tant mieux; c'est à ton âge
Qu'on travaille avec plus d'ardeur.
C'est marché fait?

APOLLON.

De tout mon cœur!
Je ferai donc danser vos filles?

PALÉMON.

Tu feras danser mes filles.

APOLLON.

Vous les dites bien gentilles?

PALÉMON.

Assurément bien gentilles.

APOLLON.	PALÉMON.
Allons, allons; j'ai du courage:	Tant mieux, tant mieux; c'est à ton âge
Le travail ne me fait pas peur!	Qu'on travaille avec plus d'ardeur.

PALÉMON.

PALÉMON.

Ainsi, nous voilà d'accord ?

APOLLON.

Et.... vous avez deux filles ?

PALÉMON.

Oui; mais qui ne le seront pas long-tems, car demain je les marie.

APOLLON.

Vous les mariez ? Quoi! vous vous en séparez ?

PALÉMON.

M'en séparer, pour rester là avec ma femme ? Non, non; quoique mariées, nous ne ferons tous qu'un seul ménage.

APOLLON.

A la bonne heure. Oui, vous avez raison; il faut les marier: j'aime qu'on se marie. Vos filles, sans doute, sont contentes des époux qu'on leur donne ?

PALÉMON.

Oui, oui, assez.

APOLLON.

Assez ? C'est bien, très-bien!

PALÉMON.

C'est Monsieur le Bailli qui a arrangé tout cela, Je t'ai déja dit qu'il est fou de musique notre Bailli; et comme mes filles passent pour être les meilleures chanteuses du village, il a voulu absolument les marier avec les deux meilleurs chanteurs, Pan, le Bucheron, et Marsias, le Berger.

APOLLON.

Voilà un Bailli qui songe à la postérité!

PALÉMON.

Je te raconterai tout cela, chemin faisant. Viens, camarade.

APOLLON.

Volontiers.... car....

(On entend Pan chantant, dans la coulisse.)

Refrain de l'Air : *J'en ferai la folie !*

C'est qu'elle est jolie, ma mie,
C'est qu'elle est jolie !

PALÉMON, *à Apollon.*

Paix ! écoute.

PAN, *dans la coulisse.*

Même Air.

On dit que le mariage
Est une folie ;
Que l'oiseau pris dans la cage,
Bientôt s'en ennuie.
Moi, de bon cœur, je m'y soumets ;
Pour moi l'hymen a des attraits.
C'est qu'elle est jolie, ma mie,
C'est qu'elle est jolie !

PALÉMON, *à Apollon.*

C'est Pan, le Bucheron, un de mes gendres futurs.

APOLLON.

Quoi ! ce beau chanteur ?

PALÉMON.

Lui-même. Comme il vous ronfle ça ! hein ?

APOLLON, *ironiquement.*

Avec un goût exquis! Quel chant brillant! L'autre gendre est-il de cette force-là?

PALÉMON.

Qui, Marsias? Ah! c'est une toute autre maniere. D'abord, entre nous, je ne puis pas le vanter, car c'est le favori de ma femme; mais, il faut être juste, c'est qu'il chante.... comme personne; c'est un chant!.... là.... un chant tendre.... un chant qui....

APOLLON, *l'interrompant.*

Qui fend le cœur?

PALÉMON.

Non, qui fend l'oreille.

APOLLON.

Cela doit être touchant!

(*On entend Marsias, chantant, dans la coulisse.*)

AIR:

D'un amant qui t'implore,
Amour, Amour, sers les tendres desirs!....

APOLLON, *à Palémon.*

Ciel! que veulent dire ces cris affreux?

PALÉMON.

C'est lui-même; c'est Marsias.

APOLLON.

Qu'a-t-il donc?

PALÉMON.

C'est qu'il chante.

APOLLON.

Je ne m'en serois pas douté!

MARSIAS, *continue son air, dans la coulisse.*

Accorde à mes soupirs
L'aimable objet que j'adore!

PAN, *chantant, dans la coulisse opposée.*

REFRAIN.

C'est qu'elle est jolie, ma mie,
C'est qu'elle est jolie!

APOLLON, *à part.*

Ah! les barbares!.... (*A Palémon.*) Si nous partions?

PALÉMON.

Je voudrois leur parler. Attends.... Tu as besoin de repos.... (*Lui montrant sa ferme, dans le lointain.*) Tu vois cette ferme? C'est la mienne. Vas-y, de ma part; je t'y rejoindrai.

APOLLON.

Très-volontiers.

PAN et MARSIAS, *chantant, chacun dans leur coulisse.*

PAN.

Air: *Banissons la mélancolie*, &c.

Rions, chantons!
Célébrons, célébrons
La fête
Qu'amour apprête!
Rions, chantons!
Célébrons, célébrons!

MARSIAS.

Air : *Aimons, aimons-nous*, &c.

Rions et chantons
La fête
Qu'amour apprête !
Rions et chantons !

APOLLON.

Fuyons, fuyons.

(*Il sort.*)

SCENE III.

PALÉMON, *seul.*

Ce garçon a quelque chose qui me revient singuliérement. Je le ferai chanter ce soir devant M. le Bailli ; il en sera tout émerveillé !

SCENE IV.

PAN, PALÉMON.

PAN.

Ah ! vous voilà, beau-pere ? de la joie, morbleu ! de la joie !

PALÉMON.

Tu vas au bois ?

PAN.

Oui ; j'y vais travailler comme quatre, car je vous préviens que ce soir je compte manger comme dix !

PALÉMON.

Ne crains rien, il y aura de quoi. Tu sais que M. le Bailli nous a promis d'en être ?

PAN.

Et je vous réponds qu'il tiendra sa parole !

PALÉMON.

As-tu vu Marsias ?

PAN.

Quand il s'agit d'un repas, notre Bailli n'est pas homme à reculer !

PALÉMON.

Dis donc, as-tu vu Marsias ?

PAN.

Je l'ai entendu, l'imbécille ! Il est par là bas, avec son troupeau.... Vous avez fait-là un beau choix !... (*A part.*) Pauvre Lise ! le sot mari qu'on te donne !

PALÉMON.

Je le sais aussi-bien que toi ; mais, que veux-tu ? M. le Bailli, qui te protége, le protége aussi. D'ailleurs, ma femme en est folle, autant que tu lui déplais. Ainsi, pour l'engager à consentir à ton mariage avec Cloé, il a bien fallu souffrir celui de Marsias avec Lise.

PAN.

Mais, il falloit convaincre votre femme.... et lui prouver.... lui persuader....

PALÉMON, *l'interrompant.*

Moi, lui prouver, lui persuader ?.... Ah ! mon ami, cela ne m'est plus possible !

PAN.

Pourquoi donc ? n'êtes-vous pas le maître ? et devez-vous souffrir ?....

PALÉMON, *l'interrompant en soupirant.*

Hélas ! mon cher, que veux-tu ? chaque chose a son tems.

ARIETTE.

Dans mon jeune âge,
Ah ! qu'il n'en étoit pas ainsi !
Quand ma moitié faisoit tapage,
Je lui prouvois que j'étois son mari.
Soudain, plus calme et plus tranquille,
Elle écoutoit,
Elle cédoit,
Elle approuvoit,
D'un air docile.
J'étois un Roi dans ma maison ;
J'avois, j'avois toujours raison.
Ce tems n'est plus ! et la vieillesse,
A mon tour, m'a rendu plus doux !
Soit indolence, soit foiblesse,
J'ai de la peine à me mettre en courroux !
Quand, par ses cris, elle m'excede,
Je laisse agir,
Aller, venir,
Sans discourir :
C'est moi qui cede ;

Ou si je veux crier plus fort,
J'ai toujours tort, j'ai toujours tort!

PAN.

Allez, allez, beau-pere, votre exemple ne m'effraie pas; et je me sens d'humeur à avoir raison jusqu'à cent ans.... (*Apercevant Marsias.*) Mais, voici quelqu'un qui aura toujours tort!

SCENE V.

MARSIAS, *en Berger, une houlette à la main et entrant en chantant;* PALÉMON, PAN.

MARSIAS, *à Palémon.*

Accorde à mes soupirs
L'aimable objet....

PAN, *l'interrompant.*

Bonjour, le langoureux!

MARSIAS.

Bonjour, l'étourdi!... (*A Palémon.*) Cher Palémon, quand finirez-vous mes tourmens?

PALÉMON.

Mais je crois qu'ils finiront demain.

MARSIAS.

Je me jette à vos pieds.

PALÉMON.

Ce n'est pas la peine.

PAN, *à Marsias.*

Ce soir nous soupons chez le Beau-pere, avec nos futures.

MARSIAS.

Ah!

PAN.

Et demain les nôces.

MARSIAS.

Ah!

PAN.

Et demain au soir.... (*Le contrefaisant.*) Ah!

MARSIAS.

Fi donc! tu me fais rougir!

PAN.

Le pauvre nigaud!

TRIO.

PAN.	PALÉMON.	MARSIAS.
Quand je songe au bonheur Qui va payer ma flamme, A la plus vive ardeur J'abandonne mon ame!		Quand je songe au bonheur Qui couronne ma flamme, Une douce langueur S'empare de mon ame!
Dans cette attente, Qui m'enchante.		

PAN.	PALÉMON, *à tous les deux.*	MARSIAS.
Je sens ranimer mes desirs !		Je sens redoubler mes soupirs !
Dans cette attente,		
Qui m'enchante,		
Je sens ranimer mes desirs !		Je sens redoubler mes soupirs !
Ma petite Cloé,		Lise, l'aimable Lise,
Par son air enjoué,		A mes vœux est promise ;
Ragaillardit mon cœur !		Quel bonheur enchanteur !
Je veux, sans cesse,	Que votre cœur,	Je veux, sans cesse,
La combler d'amitiés...	Dans la tendresse	Soupirer à ses pieds !....
(*A Palémon.*)	Trouve sans cesse	(*A Palémon.*)
Cher Palémon, quel bien je vous devrai !	Le vrai bonheur !	Cher Palémon, quel bien je vous devrai !
	Mes chers enfans, je le partagerai !	

SCENE VI.

MOPSA, PALÉMON, PAN, MARSIAS.

QUATUOR.

MOPSA, *à Palémon.*

AH ! vous voilà, mon cher époux ?
Mais, entre nous, y pensez-vous ?
Sans prendre l'avis de personne,
Vous recevez dans la maison
Un jeune étranger, un garçon,
Nouveau venu dans ce canton ;
Et vous me croyez assez bonne
Pour l'endurer,
Sans murmurer?
Non, non, non, non!

PALÉMON.

Non, non, non, non ?
Vous, assez bonne ? vous, assez bonne ?
Je sais trop bien
Qu'il n'en est rien !

MOPSA.

Sans prendre l'avis de personne,
Mon cher mari dispose, ordonne ;
Et sans daigner me consulter.

MARSIAS, *à Palémon.*

Vous auriez dû la consulter!

PAN, *bas.*

Tais-toi donc; tu vas l'irriter!

PALÉMON, *à Mopsa.*

S'il vous plaisoit de m'écouter!

MOPSA.

Mais...... mais......

PALÉMON.

Paix!

Vous le savez? avec courage,
Tant que j'ai pû, j'ai fait l'ouvrage!
Toujours ardent, toujours dispos,
J'ai suffi seul à mes travaux.
Le tems, le tems, à qui tout cede,
M'en ôte à présent le moyen.
Ma femme, ma femme, un peu d'aide
M'est nécessaire; j'en convien!

MOPSA.

On le sait bien,
On le sait bien!

PALÉMON.

Ah! c'est trop me piquer!
Quoi! sans injures,
Quoi! sans murmures
Ne peut-on s'expliquer?

MOPSA.

Soit; mais, sans répliquer,
Je veux qu'il sorte,
Je veux qu'il sorte!
Est-ce assez m'expliquer?

PAN,

PAN, *à Palémon.*

Oui; vous avez raison,
Mon papa, tenez bon!

MARSIAS, *à Mopsa.*

Vous avez bien raison;
Oui, maman, tenez bon!

MOPSA.

Mais quel est-il?

PALÉMON.

Joli garçon!

MOPSA.

De quel pays?

MARSIAS.

Quel est son nom?

PALÉMON.

Je n'en sais rien;
Mais je sais bien
Qu'il me convien.

MOPSA.

Peut-on raisonner de la sorte?

PAN ET MARSIAS, *ensemble, le premier à Palémon et l'autre à Mopsa.*

Ne vaut-il pas mieux qu'il sorte?...
Soyez ferme; ne cédez pas,
Et moquez-vous de ces débats!

PALÉMON, *à Mopsa.*

Et puis, ma femme, c'est qu'il chante!
Sa voix est douce, séduisante.
Quand notre Bailli l'entendra,
Tu verras ce qu'il t'en dira.

Toi-même, quand il chantera,
Je suis sûr qu'il te charmera!

MOPSA.

Il n'importe,
Je veux qu'il sorte;
Il sortira:
Notre Bailli le chassera!

PALÉMON.

Il restera:
Je veux qu'il reste; il restera!
Moi, je vous dis qu'il restera;
Le Bailli le protégera.

PAN.

Soyez ferme; ne cédez pas,
Et moquez-vous de ces débats!

MARSIAS, *à Mopsa.*

Soyez ferme; ne cédez pas:
Notre Bailli le chassera.

(*Ils sortent.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

(*Le Théatre change et représente une Chambre de la Maison de Palémon. On y voit, d'un côté, Lise, filant au rouet, et, de l'autre, Cloé, arrangeant des guirlandes de fleurs.*)

SCENE PREMIERE.

LISE, CLOÉ.

DUO.

LISE, CLOÉ, *ensemble, mais chacune à part l'une de l'autre.*

Non, non, ma mere,
Non, non,
Vous n'avez pas raison.
En quoi donc ce garçon
A-t-il pu vous déplaire ?
Non, non, ma mere,
Vous n'avez pas raison.

LISE, *à part.*
Quelle figure !

CLOÉ, *à part.*
Quelle tournure !

LISE, *à part.*
Qu'il a l'air doux !

CLOÉ, *à part.*
Qu'il a l'air fin !

LISE, *à part.*
Dans son maintien que de noblesse!
Dans ses regards que de tendresse !

CLOÉ, *à part.*
Quel œil fripon ! quel œil malin!

ENSEMBLE.

LISE, *à part.*
Ah ! quand j'y pense,
Marsias, quelle différence !

CLOÉ, *à part.*
Ah ! quand j'y pense,
Pauvre Pan, quelle différence !

LISE ET CLOÉ, *ensemble, mais toujours chacune à part l'une de l'autre.*
Non, non, ma mere,
Non, non, vous n'avez pas raison.
En quoi donc ce garçon
A-t-il pu vous déplaire ?
Non, non, ma mere,
Vous n'avez pas raison.

LISE, *à Cloé.*
Que dis-tu de ma mere?
Pourquoi tant de colere
Contre cet étranger?

CLOÉ.

Hélas! c'est qu'à mon pere
Cet étranger sait plaire;
Il faut bien s'en venger.

LISE.

Quoi! tout de bon?

CLOÉ.

Oui, tout de bon.

LISE ET CLOÉ.

Le malheureux garçon!

LISE.

Quelle figure!

CLOÉ.

Quelle tournure!

LISE.

Qu'il a l'air doux!

CLOÉ.

Qu'il a l'air fin!
Quel œil fripon! quel œil malin!

LISE.

Heureuse la Bergere.
Qu'à toute autre il préfere!

CLOÉ.

Heureuse la Bergere
Qui charmera son cœur!

LISE.

Qu'en penses-tu, ma sœur?

CLOÉ.

De qui me parles-tu?

LISE.

Mais, de cet inconnu.

CLOÉ.

Je ne l'ai vu qu'à peine.
Toi même, qu'en dis-tu?

LISE.

A peine l'ai-je vu.

CLOÉ.

Oh ! je n'en doute pas;
C'est l'heureux Marsias
Qui te tient sous sa chaîne?

LISE.

C'est Pan, le joyeux Pan
Qui te paroît charmant?

CLOÉ.

Mais conçois-tu ma mere?
Pourquoi tant de colere,
Contre cet étranger?

LISE.

Hélas ! c'est qu'à mon pere
Cet étranger sait plaire;
Il faut bien s'en venger.

LISE ET CLOÉ, *ensemble, mais chacune à part l'une de l'autre.*

Non, non, ma mere,
Non, non,
Vous n'avez pas raison.
En quoi donc ce garçon
A-t-il pu vous déplaire?

Non, non, ma mere,
Vous n'avez pas raison.

CLOÉ, *à Lise.*

Ma chere Lise, je te trouve bien triste, pour la veille d'un mariage !

LISE.

C'est que je fais des réflexions.... Mais toi, qui n'en fais jamais, tu me parois bien rêveuse !

CLOÉ.

Tu épouses un Berger qui t'adore ?

LISE.

Ton Bucheron n'aime que toi ?

CLOÉ.

J'en conviens ; mais c'est une terrible chose que le mariage ! Plus le moment approche, et plus il devient effrayant.

LISE.

Hélas ! oui. Ce qui m'afflige, c'est mon pere. Il n'a jamais aimé Marsias ; mon mariage va lui faire bien de la peine !

CLOÉ.

Et ma mere !... Elle, qui n'a jamais pu souffrir le bucheron, mon mariage va lui donner bien du chagrin !

LISE, *à part, songeant à Apollon.*

Ce pauvre garçon dort toujours ?

CLOÉ.

Oui, la haut dans le grenier.

LISE, *à part, regardant la porte du grenier.*

Ah ! mon pere !

CLOÉ, *à part, et regardant de même.*

A! ma pauvre maman!

LISE, *à part.*

Je l'entends.... Il va descendre.... Je serois curieuse de lui parler.

CLOÉ, *à part.*

J'entends du bruit.... Il se leve.... Je meurs d'envie de causer avec lui.

LISE, *à part.*

Si elle pouvoit s'en aller!

CLOÉ, *à part.*

Si elle pouvoit partir!

LISE.

Cloé!

CLOÉ.

Lise!

LISE.

Tu devrois songer à te parer pour la fête.

CLOÉ.

Tu devrois avoir le même empressement.

LISE.

Vas-y; je t'y rejoindrai.

CLOÉ.

Vas-y toi-même; je te suis dans le moment.

LISE, *à part.*

Quelle opiniâtreté!

CLOÉ, *à part.*

Quel entêtement!

LISE.

Eh ! bien, puisqu'il faut suivre tous tes caprices, allons-y ensemble.

CLOÉ.

Allons.... j'y consens.... (*A part.*) Mais j'enrage !

(*Elles sortent.*)

SCENE II.

APOLLON, *seul.*

GRACES à l'ami Morphée, me voilà rétabli des fatigues de mon voyage.... Où sont donc les deux sœurs ?.... Elles sont charmantes !.... Ah ! Jupiter, tu as cru me punir, mais si tu les connoissois, tu quitterois l'Olympe pour être à ma place.

ARIETTE.

Par une grace touchante,
Une mine intéressante,
Lise me plaît et m'enchante;
C'est la tendre volupté !
Oui, mon ame en est éprise;
Pour elle un Dieu s'humanise;
C'en est fait, je suis à Lise....
Si je ne suis à Cloé.
Cloé, vive et sémillante,
Par une gaîté piquante,
Une franchise innocente,

M'invite à suivre sa loi.
Dans ses traits, dans son langage,
D'Hébé je trouve l'image.
C'en est fait, Cloé m'engage....
Si Lise me laisse à moi....
Lise! Cloé ! toutes deux me sont cheres,
Et m'inspirent les mêmes feux....
Les courtiser toutes les deux
Pour un mortel c'est trop d'affaires ;
Mais pour un Dieu
Ce n'est qu'un jeu.

Mais il faut leur plaire.... Quoi donc ! est-ce que l'air du village est contagieux ? Vais-je devenir modeste ?... Oui, objets charmans ! je vous aime, et vous m'aimerez aussi ; n'en doutez pas.... Mais cette mere si revêche, si acariâtre et qui est si fort prévenue contre moi, si elle s'avisoit de me mettre à la porte, comment faire pour gagner son esprit ?.... Lui conter fleurette !.... Non, ce seroit trop manquer aux droits de l'hospitalité, et, tout Dieu que je suis, je ne m'en sens pas capable.... Le charme de la mélodie pourroit-il la séduire? Non ; elle est vieille et méchante.... Employons tout uniment.... Mais, la voici.

SCENE III.

MOPSA, APOLLON.

MOPSA.

Que fais-tu-là, grand paresseux ? Est-ce que tu ne sais que dormir ?

APOLLON.

Oh ! ce n'est pas là mon seul talent ; mais j'attendois vos ordres.

MOPSA.

Mon mari ne t'en a-t-il pas donné ?

APOLLON.

Il me seroit plus doux de les recevoir de sa femme.

MOPSA.

Sa femme te prie donc de rebrousser chemin, et de t'en retourner bien vîte.... là.... d'où tu es venu.

APOLLON, *à part.*

Le retour seroit un peu difficile.

MOPSA.

D'où viens-tu ? On n'en sait rien. Tu es tombé ici comme des nues.

APOLLON.

Oui, à-peu-près.

MOPSA.

Et tu prétends y rester malgré moi ?... mais, ne t'inquiete pas ! ce soir je te ferai donner ton congé, de la belle maniere !

APOLLON.

Je ne l'attendrai pas, Madame; je pars. J'ai toujours su prévenir les desirs d'une maîtresse, surtout, quand elle a bien voulu me faire l'honneur de me renvoyer.

MOPSA.

Je ne te croyois pas tant d'esprit.

APOLLON.

Vous m'avez jugé un peu sévérement.

MOPSA.

Mais mon mari t'en dédommage?

APOLLON, *d'un ton méprisant.*

Votre mari?

MOPSA.

Comment?

APOLLON.

Ma franchise pourroit vous déplaire, et, malgré votre injustice....

(*Il fait quelques pas pour s'en aller.*)

MOPSA, *le retenant.*

Non, non; écoute. Je ne suis pas aussi injuste que tu le penses: j'aime la franchise.

APOLLON.

Eh! bien, puisque vous le voulez, je vous dirai donc que votre mari me paroît.... Mais vous vous fâcherez?

MOPSA.

Oh! que non.

APOLLON.

C'est que la tendresse conjugale....

MOPSA,

MOPSA, *l'interrompant.*

Je ferai un effort pour la surmonter... Hé bien, mon mari?

APOLLON.

Ah! le pauvre homme!

MOPSA, *à part.*

Il l'a déja deviné!

APOLLON.

Cela n'est pas bien difficile. Avec quelle étourderie n'en a-t il pas agi à mon égard! Me prendre à son service, sans me connoître! sans vous consulter! Ah! le pauvre homme!... S'il marie ainsi ses filles....

MOPSA, *l'interrompant.*

Oh! doucement; j'y ai mis bon ordre, quant à l'aînée.... Pour la cadette, il a voulu absolument en disposer. Il la sacrifie à un bucheron, un....

APOLLON, *l'interrompant, à son tour.*

Quoi! à ce Pan!

MOSPA.

Tu le connois?

APOLLON.

Non, mais je l'ai rencontré, en quittant Palémon qui m'en avoit parlé, et j'ai bien vu que c'est un personnage aussi grossier, aussi butor...

MOSPA, *l'interrompant.*

Que mon mari?

APOLLON.

Précisément.

MOPSA, *à part.*

Ce garçon n'est pas si sot!

APOLLON, *à part.*

Je la tiens.... (*A Mopsa.*) Adieu, Madame.... Je vous quitte, puisque j'ai le malheur de vous déplaire !

MOPSA.

Et moi, je veux que tu restes.... Écoute, mon enfant, je ne suis pas comme mon mari, je n'aime les gens que lorsque je les connois. Je vois à présent que tu as des mœurs, de l'honnêteté : tu peux compter sur mon amitié.

APOLLON.

Quel bonheur pour moi !.... Mais voici Palémon.

SCENE IV.

PALÉMON, APOLLON, MOPSA.

PALÉMON.

AH ! vous voilà ensemble !... (*A Mopsa.*) A ce soir, ma femme ; nous verrons s'il sortira. M. le Bailli en décidera.

MOPSA.

Je n'ai que faire de sa décision.

PALÉMON.

Oh ! tu en passeras par-là ; tu sais nos conventions ?

MOPSA.

Que le Bailli en décide comme il voudra, moi, j'entends qu'il reste.

PALÉMON.

Qu'il reste?

MOPSA.

Oui, qu'il reste; entends-tu? je le veux.

PALÉMON.

Oh! oh! voici du nouveau, par exemple. Quoi! nous sommes d'accord!.... (*A Apollon.*) Mais, camarade, comment donc as-tu arrangé cela? Est-ce que tu fais des prodiges?

APOLLON.

Oui, je m'en mêle quelquefois.

PALÉMON.

Nous en aurions grand besoin dans cette maison. Ah! si tu pouvois nous délivrer de ce nigaud de Marsias!

MOPSA, *à Apollon.*

Ah! si tu pouvois nous débarrasser de ce butor de Pan!

PALÉMON et MOPSA, *ensemble, à Apollon.*

Ce seroit-là un prodige!

APOLLON.

Je ferai mon possible pour vous contenter tous deux.

SCENE V.

LISE, CLOÉ, APOLLON, MOPSA, PALÉMON.

PALÉMON, *à Cloé.*

COMME te voilà brave, ma petite Cloé ! Le cœur te bat d'impatience, je le vois bien ; mais, console-toi : il viendra ce soir.... (*Regardant Lise.*) Mais, qu'a donc ta sœur ? elle paroît bien triste.

MOPSA, *à Lise.*

Approche, ma chere amie.... Cette robe te va à ravir ! je ne t'ai jamais vue si bien. La couleur en est tendre ; c'est Marsias qui l'a choisie.

LISE.

Elle me paroît bien fade !

MOPSA.

Elle est ce qu'il faut un jour de nôces. Assieds-toi.

(*Elle fait asseoir Lise à côté d'elle. Apollon se retire au fond du Théatre, tandis que Cloé s'assied avec Palémon à l'autre côté.*)

QUINQUÉ.

PALÉMON, *à Cloé.*

Je te donne, ma chere,
Pour époux, ton amant,
Qui t'aime tendrement ;
Attentive à lui plaire,

Tu peux te faire
Le sort le plus charmant!

MOPSA, *à Lise.*

Je te donne, ma chere,
Un époux complaisant,
Qui t'aime tendrement;
Qui, soigneux de te plaire,
Pourra te faire
Le sort le plus charmant!

PALÉMON, *à Cloé.*

Prends soin dans ton ménage
D'avoir toujours la paix;
Que ton mari jamais
N'ait lieu de prendre ombrage.
C'est à lui de tout ordonner;
C'est à l'époux à gouverner.

MOPSA, *à Lise.*

Veux-tu dans ton ménage
Avoir toujours la paix?
Ne te laisses jamais
Réduire en esclavage:
C'est à toi de tout ordonner;
C'est à la femme à gouverner.

PALÉMON, *à Lise.*

N'écoute point ta mere.

MOPSA, *à Cloé.*

N'écoute pas ton pere.

ENSEMBLE.

PALÉMON, *à Lise.*

C'est à l'époux à gouverner,
C'est a lui de tout ordonner.

MOPSA, *à Cloé.*

C'est à la femme à gouverner,
C'est à toi de tout ordonner.

APOLLON, *à part, regardant Lise et Cloé.*

Gentilles roses !
A peine écloses,
Vous me charmez,
Vous m'enflammez !

PALÉMON et MOPSA, *ensemble, le premier à Cloé et la seconde à Lise.*

Tu gardes le silence?

APOLLON, *à part, regardant Lise et Cloé.*

Vers vous mon cœur s'élance !

PALÉMON et MOPSA, *ensemble, le premier à Cloé et la seconde à Lise.*

Mais.... tes yeux distraits
Trahissent tes secrets.

APOLLON, *à part, regardant toujours Lise et Cloé.*

Moi, dans leurs yeux
Je lis bien mieux !

PALÉMON, *à Cloé.*

Ton cœur n'aspire
Qu'au doux moment ?

MOPSA, *à Lise.*

Ton cœur soupire
Pour ton amant ?

APOLLON, *à part.*

De leur desir secret
Je devine l'objet.

CLOÉ, *à Palémon.*

Ah! mon pere!

LISE, *a Mopsa.*

Ah! ma mere!

PALÉMON et MOPSA, *ensemble, le premier à Cloé et la seconde à Lise.*

Va, ton cœur sera content.

LISE, *à part, regardant Apollon.*

Il me regarde tendrement!

CLOÉ, *a part, le regardant aussi.*

Il me sourit malignement!

APOLLON, *les regardant toutes les deux.*

Charmans objets, je vous entends.

CLOÉ, *à part, regardant Apollon.*

Quel coup-d'œil enchanteur!

LISE, *à part, de même.*

Quel regard séducteur!

CLOÉ et LISE, *ensemble, mais chacune à part et en regardant toujours Apollon.*

Ses yeux s'animent;
Ce qu'ils expriment
Je le sens dans mon cœur.

APOLLON, *à part, les regardant toutes les deux.*

Leurs yeux s'animent;
Ce qu'ils expriment
Je le sens dans mon cœur.

PALÉMON et MOPSA, *ensemble, le premier à Cloé et la seconde à Lise.*

Tes yeux s'animent,
Tes yeux expriment
Le secret de ton cœur.

MOPSA, *à Palémon.*

Ah ça! mon mari, songe que nous avons des emplettes à faire pour la fête de ce soir. M. le Bailli est difficile!

PALÉMON.

Oui, et l'ami Pan a bon appétit!

MOPSA.

Quant au pauvre Marsias, il n'en a gueres; il est trop amoureux.... (*A Cloé.*) Allons, toi, Cloé, tu viendras avec nous.... (*A Lise.*) Toi, ma bonne amie, tu garderas la maison. Marsias pourroit venir.

CLOÉ.

Vous feriez mieux, Maman, d'emmener ma sœur avec vous; je vous réponds que j'aurai bien soin de la maison.

MOPSA.

Comment, comment! Je crois que tu prends exemple de ton pere; tu veux aussi contrarier! Non, te dis-je, tu viendras avec nous.... (*A Apollon.*) Pour toi.... (*A Palémon.*) Son nom?

PALÉMON.

Son nom? C'est.... c'est.... ma foi! je ne le sais pas.

APOLLON, *à part.*

Ma foi ! ni moi non plus.

MOPSA.

Ah ! quel homme ! prendre un garçon sans savoir son nom !.... (*A Apollon.*) Comment t'appelles-tu, mon ami ?

APOLLON.

Ap... Alexis... pour vous servir.

MOPSA.

Alexis !

LISE, *à part.*

Ah ! le beau nom !

CLOÉ, *à part.*

Le joli nom !

MOPSA, *à Palémon.*

Il est fort joli ce nom-là.

PALÉMON.

Le nom !.... le nom !.... le nom n'y fait rien.

MOPSA.

Eh ! bien, Alexis, tu iras dans le jardin nous cueillir un beau panier de fruit.

APOLLON.

J'y cours, Madame.... (*A part.*) J'aurai donc un tête-à-tête ! Ah ! la charmante mere !

(*Il sort.*)

SCENE VI.

MOPSA, PALÉMON, LISE, CLOÉ.

MOPSA, *à Palémon.*

IL est fort poli ce garçon-là !

PALÉMON.

Oh ! je me connois en hommes, moi !

MOPSA, *à Lise.*

Adieu, ma chere enfant. Cette fête est pour toi ; oh ! dame ! je veux qu'elle soit belle... (*A Palémon.*) Allons, Monsieur le connoisseur !... (*A Cloé.*) Allons, petite fille.

(*Elle sort, avec Palémon et Cloé.*)

SCENE VII.

LISE, *seule.*

CETTE fête est pour moi !... Quelle fête !... Alexis !... Je desirois de lui parler ; ce moment s'approche, et je tremble !.... Mais pourquoi trembler ? Ce moment, peut-être, va me guérir de mon erreur.

ARIETTE.

Toi, qui fais naître dans mon ame
Un trouble tout nouveau pour moi ;

Pour triompher de ma naissante flamme,
Viens me prêter des armes contre toi!
Sous des dehors si séduisans,
Si tu n'as que des sentimens
Tels que ton état les inspire,
Mon cœur échappe à ton empire.
Non, tu n'es point à redouter;
Mais de tes traits si la noblesse
S'unit à la délicatesse,
A la douceur, à la tendresse,
Comment surmonter ma foiblesse?
Cher Alexis, comment te résister?
Toi, qui fais naître dans mon ame
Un trouble tout nouveau pour moi,
Pour triompher de ma naissante flamme,
Viens me prêter des armes contre toi!....

Le voici.... Comment lui cacher mon embarras?

SCENE VIII.

APOLLON, LISE.

LISE.

Vous voilà, Alexis! vous avez déja.... C'est le fruit que ma mere....

APOLLON, *l'interrompant.*

M'a commandé.... de cueillir.... pour votre fête, Mademoiselle.

LISE.

Ma fête !... (*Appercevant qu'il a l'air triste.*) Qu'avez-vous donc ?

APOLLON.

Moi ? rien.

LISE.

Non, non, vous êtes triste; je le vois bien. Vous n'êtes pas content de votre sort : notre maison vous déplaît ?

APOLLON.

Plût au Ciel que je ne l'eusse jamais connue !

LISE.

Que dites-vous ?

APOLLON.

Je ne sais ce que je dis Pardon, Mademoiselle !

LISE.

De quoi pouvez-vous vous plaindre ? Mon pere vous aime.

APOLLON.

Je le crois.

LISE.

Ma mere vous rend enfin justice.

APOLLON.

J'en conviens.

LISE.

Ma sœur vous voit avec plaisir.

APOLLON.

Et vous ?.... et vous ?

LISE.

Et moi ?.... (*Regardant le panier de fruit.*) Voyons ce fruit.

APOLLON,

APOLLON, *le lui montrant.*

Tenez....

LISE.

Alexis!... Comme votre main tremble!

APOLLON.

Hélas!

LISE.

Eh! bien?

APOLLON.

Mon cœur tremble encore davantage!

LISE.

Votre cœur?.... (*A part.*) Et le mien!

APOLLON.

Ah! Lise, c'est demain qu'on vous marie!

LISE.

Hélas! oui.

APOLLON.

Il faut donc vaincre ma timidité : c'est la premiere fois que je vous parle; ce sera la derniere!

LISE.

La derniere?

APOLLON.

Daignerez-vous m'entendre?

LISE, *à part.*

Ciel! que veut-il dire?.... (*A Apollon.*) Parlez.

APOLLON.

Sachez donc.... Mais quelle est mon ivresse!.... Est-ce à moi, malheureux inconnu.... est-ce à moi d'aimer, est-ce à moi d'aspirer à plaire.... et dans quel moment!.... C'est demain qu'un hymen fatal m'enleve

toute espérance ; c'est demain que l'heureux Marsias... Non, jamais.... je ne puis achever.... Devinez.... devinez ce que je n'ose vous dire !

LISE.

Alexis !....

APOLLON.

Lise !....

LISE.

Vous m'aimez !....

APOLLON.

Je vois que j'en ai trop dit... punissez mon audace !

LISE, *à part.*

Son audace !... Quelle modestie ! quelle timidité touchante !... (*A Apollon.*) Ah ! Alexis ! pourquoi vous ai-je connu si tard !

APOLLON.

Ciel ! qu'ai-je entendu ? Vous ne me haïssez donc pas ?

LISE.

Moi ! vous haïr !

DUO.

LISE.

Dans mes regards, quoi ! trouvez-vous
Ou de la haine, ou du courroux ?
Mon ame s'y peint toute entiere.

APOLLON.

Ah ! dans ce regard enchanteur,
Je découvre un trait de lumiere,
Qui pénetre et ravit mon cœur.

LISE.

Qu'y voyez-vous ?

APOLLON.

De la douceur.

LISE.

Et puis encor ?

APOLLON.

De la langueur.

LISE.

Et puis encor ?

APOLLON.

De la tendresse.

LISE.

Est-ce-là tout ?

APOLLON.

Toute l'ivresse
Qu'inspire le plus tendre amour.
Daignerez-vous m'apprendre
Qui vous cause, en ce jour,
Un sentiment si tendre ?

LISE.

Ah ! devinez, à votre tour.
(*A part.*)
Ma bouche hésite,
Mon cœur palpite.

APOLLON, *à part.*

Comme elle est interdite !
Son petit cœur palpite !
(*A Lise.*)
Hé ! bien ?

LISE.

Hé! bien?

APOLLON.

Daignerez-vous m'apprendre
Qui vous cause, en ce jour,
Un sentiment si tendre?

LISE.

Ah! devinez, à votre tour.

APOLLON.

Je n'oserois.

LISE.

Imaginez.

APOLLON.

Parlez, parlez.

LISE.

Non, devinez.

APOLLON.

Parlez, parlez; je vous en prie!

LISE.

Non, devinez, imaginez.

APOLLON.

L'erreur me coûteroit la vie!

LISE.

Pourquoi? pourquoi?

APOLLON.

Si.... c'étoit... moi?

LISE.

Oui, c'est toi-même.

APOLLON.

Bonheur suprême!

Heureux Ap.... Alexis !
De mon ardeur j'obtiens le prix!

LISE.

Dieux ! quel aveu tu m'as surpris!

APOLLON.

Cet aveu qui remplit mes vœux,
Qui me rendroit rival des Dieux,
Lise, trop chere Lise,
Je ne le dois qu'à la surprise;
Vous voudriez le retenir :
Lise, vous allez me haïr !

LISE.

Non, non, je sens toute l'ivresse
Qu'inspire le plus tendre amour !

APOLLON.

Oui, dans vos yeux se peint l'ivresse
Qu'inspire le plus tendre amour !

Ah! Lise, quel moment pour moi! Devois-je m'y attendre?... Mais, quoi! vous soupirez! D'où vient cette tristesse ?

LISE.

Hélas ! je pense aux obstacles qui s'opposent à notre bonheur !

APOLLON.

L'Amour y pourvoira.

LISE.

Il me vient une idée; l'Amour me la suggere. Mon pere n'a jamais trop aimé Marsias; ce n'est que par complaisance pour ma mere qu'il consent à

ce mariage odieux. Si je pouvois lui parler seule. Il n'y a pas un moment à perdre.... J'y cours.

APOLLON.

Vous me quittez ! Et quel est votre dessein ?

LISE.

De m'unir, pour jamais, à ce que j'aime... Vous y consentez ?

APOLLON.

Si j'y consens !....

(*Elle sort.*)

SCENE IX.

APOLLON, *seul.*

OUI, charmante mortelle.... je jure, par le Styx !.... Mais, doucement, ne jurons de rien ; car voici la petite Cloé.

SCENE X.

CLOÉ, APOLLON.

CLOÉ.

ALEXIS, où est ma sœur ?

APOLLON.

Je crois qu'elle est sortie.

CLOÉ.

Bon !... (*A part.*) Voyons s'il a de l'esprit... (*A Apollon.*) En ce cas, je vais sortir aussi; j'ai à lui parler : vous garderez la maison ?

APOLLON.

Quoi ! tout seul ? Oh ! non, s'il vous plaît; je suis trop peureux ! (*Il lui prend la main.*)

CLOÉ.

Comment ! vous me prenez la main ? finissez.

APOLLON.

C'est que je suis peureux.

CLOÉ.

Vous êtes un peureux bien hardi !

APOLLON.

Oh ! je pousse la hardiesse bien plus loin encore; car, ma charmante Cloé, je t'aime à la folie, et je prétends être aimé de même.

CLOÉ.

Mais, mais, en vérité, le propos est leste !.... Je n'en reviens pas.... Mais, mon ami, savez-vous à qui vous parlez ?

APOLLON.

A toi, ma chere petite, à toi.

CLOÉ.

A toi ! à toi !... C'est inconcevable ! c'est d'une témérité !... quand ce seroit un Militaire !

APOLLON.

Mille pardons, Mademoiselle ! Je vois que je me suis oublié; je sens à présent la distance immense qu'il y a de vous à moi... Votre rang exige mon res-

pect.. Mais, ma chere enfant, ta jolie petite mine m'inspire de l'amour... ainsi... choisis... ou bien choisissez.

CLOÉ, *à part.*

Il est bien insolent; mais il est bien aimable.... (*A Apollon.*) Je ne demande pas absolument qu'on me respecte.

APOLLON.

Il faut donc bien souffrir que l'on t'aime?

CLOÉ.

Ah! vous avez couru le monde?

APOLLON.

Oui, j'en ai fait le tour plus d'une fois.

CLOÉ.

Et vous en avez conté à bien d'autres?

APOLLON.

J'en conviens. Jusqu'ici j'ai goûté les plaisirs de l'inconstance. Les graces, l'esprit et la beauté m'ont séduit, tour-à-tour. Je les trouve enfin réunis, et je cesse d'être volage.

CLOÉ, *à part.*

Pan ne m'a jamais parlé comme cela; mais, n'importe, point de foiblesse.... (*A Apollon.*) Vous m'aimez donc... là... tout de bon?

APOLLON.

En peux-tu douter?

CLOÉ.

Non, non; vous vous exprimez assez clairement. Allons, je veux bien souffrir que l'on m'aime, que l'on m'adore.

APOLLON.

Tu es charmante !

CLOÉ.

Mais, c'est à une condition.

APOLLON.

J'y souscris d'avance... Hé bien ?

CLOÉ.

Eh ! bien, c'est.... c'est que vous n'attendrez pas de moi le moindre retour.

APOLLON.

Quoi ! sérieusement ?

CLOÉ.

Oh ! très-sérieusement !

APOLLON.

O Ciel !

CLOÉ, *à part.*

Le voilà pétrifié !

DUO.

APOLLON.

Ce cœur peut-il être inflexible ?

CLOÉ.

Inflexible !

APOLLON.

Non, non, il est tendre et sensible
Aux vœux d'une douce amitié ?

CLOÉ.

Oui, votre sort me fait pitié !
Je plains les maux qu'Amour vous cause;
Mais je ne puis rien autre chose.

APOLLON.

Ingrate! mon martyre
Ne peut vous émouvoir?

CLOÉ.

Votre martyre
Me fait rire!

APOLLON.

Dans mon désespoir,
Je vais, puisque c'est votre envie...

CLOÉ, *l'interrompant.*

Quoi!... du désespoir?
Où voulez-vous aller?...
(*A part.*)
Je suis toute saisie!

APOLLON.

Je vais... me consoler!

CLOÉ.

Vous consoler?

APOLLON.

Me consoler!
(*A part,*)
La petite a beau feindre,
Son cœur est agité!

CLOÉ.

Je dois vous plaindre.
Dieux! quelle extrémité!

APOLLON.

De votre prétendu si j'avois la finesse,
Le goût et la délicatesse,

Je prendrois un ton plus galant ;
Je vous dirois, légérement :
(*Il contrefait Pan.*)
« On veut vous faire du plaisir,
» Belle, laissez-vous attendrir ! »

CLOÉ, *à part.*

C'est Pan lui-même.
Voilà son air et ses accens...
En vérité, je sens
Que je l'aime !
Il est plaisant ;
Il est charmant !

APOLLON.

Ou si de votre sœur vous étiez la rivale,
En Berger doucereux,
Je peindrois à vos yeux
Mon ardeur sans égale.
(*Il contrefait Marsias, sur un air d'Opera.*)
« Non, non, votre injuste rigueur
» Ne pourra point changer mon cœur ! »

CLOÉ, *à part.*

C'est Marsias lui-même ;
Voilà son air et ses accens ..
Ah ! c'en est fait, je sens....
Je sens bien que je l'aime !

APOLLON.

Enfin, pour mériter ton choix,
Parle, qui veux-tu que je sois ?

CLOÉ.

Alexis.... sois toujours.... toi-même.

APOLLON.

Tu m'aimes donc un peu ?

CLOÉ.

Dois-je en faire l'aveu ?

APOLLON.

Tu m'aimes donc un peu ?

CLOÉ.

Oui, je t'en fais l'aveu !

APOLLON et CLOÉ, *ensemble.*

Bonheur suprême !
Et quoi ! tu m'aime ?
Doux moment qui comble tous mes vœux !
Doux moment qui va nous rendre heureux !

(*Apolloh veut embrasser Cloé ; elle se défend.*)

APOLLON.

La charmante fille !... Oh ! tu as beau t'en défendre ; il faut absolument....

CLOÉ, *le repoussant.*

Finissez donc.... Voici ma mere qui vient ; sauvez-vous.

APOLLON, *à part.*

Ces meres arrivent toujours bien mal à propos !...

(*Il se sauve.*)

SCENE XI.

SCENE XI.

CLOÉ, *seule.*

LE joli garçon ! qu'il est aimable ! C'est-là l'époux qui me conviendroit.... Mais comment me défaire de ce vilain Bucheron ?

SCENE XII.

MOPSA, CLOÉ,

MOPSA, *à part.*

AH ! si je pouvois me démarier !... Quel homme ! il veut se mêler de tout, même des plus petits détails du ménage !... Moi, qui sais le goût de M. le Bailli comme personne, il veut me donner des ordres pour le souper ! Quelle peste qu'un mari !

CLOÉ.

En vérité, Maman, vous êtes bien à plaindre !

MOPSA.

A ton tour, ma fille, à ton tour ; demain tu le seras autant que moi !

CLOÉ.

Hélas ! oui, si vous m'abandonnez.

MOPSA.

Moi, t'abandonner ! Tu l'as voulu, tu es entichée de ce Bucheron.

CLOÉ.

Ah ! si vous connoissiez mon cœur !

MOPSA.

Après ?

CLOÉ.

Je n'ai fait qu'obéir à mon pere ; mais si j'avois un appui.

MOPSA.

Qu ferois-tu ?

CLOÉ.

Je crois que j'aurois la force de lui désobéir.

MOPSA.

Bien vrai ?

CLOÉ.

Oui, je vous assure !

MOPSA.

Embrasse-moi, ma chere enfant !... (*A part.*) Que je vais faire enrager mon mari !... (*A Cloé.*) Tu ne l'aimes donc pas ton prétendu ?

CLOÉ.

Eh ! non, vraiement ; je ne saurois le souffrir.

MOPSA, *à part.*

Elle est charmante !... (*A Cloé.*) Et tu me promets de désobéir ?

CLOÉ.

Oui, Maman ; si vous me secondez.

MOPSA.

Oh ! tu peux compter sur moi ... Et tu te sens le courage de voir marier ta sœur, et de rester fille?

CLOÉ.

Ah ! Maman, ce n'est pas tout-à-fait cela.

MOPSA.

Ah ! friponne, tu as donc quelqu'autre inclination ?

CLOÉ.

Oui, Maman.

MOPSA.

La pauvre enfant ! Quelque joli garçon, sans doute ?

CLOÉ.

Oh ! je vous en réponds !

MOPSA.

Et son nom ?

CLOÉ.

Je crains que vous ne me blâmiez.

MOPSA.

Ne crains rien. Pourvu que le Bucheron soit renvoyé, n'importe qui.... Hé bien ? il s'appelle?

CLOÉ.

Il s'appelle.... Alexis.

MOPSA.

Alexis ?... Mais tu ne le connois que depuis ce matin !

CLOÉ.

C'est vrai, Maman. Je ne sais pas trop comment cela s'est fait.... Nous nous sommes vus ; et voilà.

tout d'un coup, que ce pauvre garçon est devenu amoureux de moi.

MOPSA.

Et toi?

CLOÉ.

Et moi de même. C'est qu'il est si joli, si drôle, si gai!... Ah! Maman, qu'il est séduisant!

MOPSA.

J'en conviens; mais comment ferons-nous pour gagner M. le Bailli? car il est bien engoué de ce Pan.

CLOÉ.

Maman, M. le Bailli n'est engoué que de la musique; et s'il entendoit chanter mon amant!...

MOPSA, *l'interrompant.*

Tu as raison. Je ne trouve à ton Alexis qu'un seul défaut.

CLOÉ.

Un défaut!

MOPSA.

Celui de plaire à mon mari.

CLOÉ.

Hélas! Maman, c'est un malheur; mais ce pauvre garçon doit plaire à tout le monde.

MOPSA.

Enfin, il expulsera ce butor de Pan, ce favori de mon digne époux. Voilà tout ce que je demande.

DUO.

MOPSA.

Pour une femme qu'il est doux
De faire enrager son époux !

CLOÉ.

Pour une fille qu'il est doux
Quand l'Amour lui donne un époux!

MOPSA.

Mais, voici ton pere....
Chut.... il faut se taire,
Et me laisser faire.

SCENE XIII.

PALÉMON, LISE, MOPSA, CLOÉ.

PALÉMON, *à Lise, en entrant.*

AH! quel plaisir pour un époux
De braver sa femme en courroux!

LISE.

Pour une fille qu'il est doux
Quand l'Amour lui donne un époux!

PALÉMON.

Mais, voilà ta mere....
Chut!... il faut se taire,
Et me laisser faire.

(*A Mopsa et à Cloé.*)
Ah ! vous voilà, toutes les deux?
Tout va-t-il au gré de vos vœux?

MOPSA.

Eh ! mais... nous l'espérons de même!
Et vous, au gré de vos desirs,
Nous préparez-vous des plaisirs?

PALÉMON.

Eh ! mais nous l'espérons de même!

SCENE XIV.

PAN, PALÉMON, MOPSA, LISE, CLOÉ.

PAN, *arrivant gaiement.*

EN ces lieux je vois réunis
Les objets chers à ma tendresse....
(*A Palémon.*)
Vous dont je vais être le fils....
(*A Cloé.*)
Et vous, ma charmante maîtresse;
Eh! nargue des soucis!
A ma Bergere
J'ai l'art de plaire.
Du reste je m'en ris!

MOPSA.

Doncement, doucement!
Un peu moins d'empressement!

Porte ailleurs ton hommage.
Ma fille n'est plus pour toi.

PAN.

Quel est donc ce langage?

MOPSA.

Ma fille n'est plus pour toi.

PAN.

N'est plus pour moi?

MOPSA, *à Cloé.*

Allons, Cloé, courage!

PAN.

Quel est donc ce langage?

CLOÉ.

Eh! bien.... eh! bien....

MOPSA.

Courage!

CLOÉ, *à Pan.*

Je vous rends votre foi.

PAN.

Ah! jarnigoi, j'enrage!....
(*A Palémon.*)
Beau-pere, parlez donc?

PALÉMON, *à Cloé.*

Comment! petite folle!
Refuser ce garçon,
Quand il a ma parole!
Et pour quelle raison?

CLOÉ.

Hélas! mon pere,
Comment faire?

Tenez, si j'épouse Pan
Je fais le malheur de Maman.

PAN et PALÉMON, *ensemble.*

Il faut obéir à son pere.

MOPSA et CLOÉ, *ensemble, à Pan et à Palémon.*

Il faut obéir à sa mere.

PALÉMON, MOPSA et CLOÉ, *ensemble, à Pan.*

Il faut se rendre à la raison.

PAN.

Morgué ! vous n'avez pas raison.

SCENE XV.

MARSIAS, PALÉMON, MOPSA, LISE, CLOÉ, PAN.

MARSIAS, *arrivant en chantant, à part, sur un ton d'Opera.*

Hôtes charmans de ces bocages,
Redoublez vos tendres ramages,
Pour chanter la beauté
Dont je suis enchanté !

PALÉMON.

Doucement, doucement !
Un peu moins d'empressement !
Porte ailleurs ton hommage ;
Ma fille n'est plus pour toi.

MARSIAS.

Quel est donc ce langage?

PALÉMON.

Ma fille n'est plus pour toi.

MARSIAS.

Elle n'est plus pour moi?

PALÉMON, *à Lise.*

Ma fille, allons, courage!

MARSIAS.

Quel est donc ce langage?

LISE.

Eh! bien.... eh! bien....

PALÉMON.

Courage!

LISE, *à Marsias.*

Je vous rends votre foi.

MARSIAS.

Ah! grands Dieux! quel dommage!

(*A Mopsa.*)

Maman, mais parlez donc?

MOPSA, *à Lise.*

Quel est donc ce mystere?
Que veut dire ceci?
C'est que de votre pere
Vous prenez le parti?

PALÉMON et LISE, *ensemble.*

Il faut obéir à son pere.

MOPSA et MARSIAS, *ensemble, à Palémon et à Cloé.*

Il faut obéir à sa mere.

MOPSA, *à part.*

On est d'acccord pour m'outrager;
Mais je saurai bien m'en venger!

LISE et CLOÉ, *ensemble, la premiere à Palémon et la seconde à Mopsa.*

Alexis saura vous venger.

PAN et MARSIAS, *ensemble, le premier à Palémon et le second à Mopsa.*

Le Bailli saura vous venger.

PALÉMON.

Et moi je saurai me venger.

(Ils sortent.)

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

APOLLON, *seul.*

ME vôilà dans les grandes aventures. Ces petites Paysannes ont été plus loin que je ne le croyois. Prendre un pere et une mere pour confidens ! quelle étourderie !... Ces choses-là ne se voient qu'au village.... Heureusement, la discorde qui regne entre le mari et la femme les empêchera d'en venir à une explication.... Mais, si les deux filles s'avisoient de se faire une confidence mutuelle.... Et puis Midas, ce Bailli dont il faut encore obtenir le suffrage.... Oh ! je l'obtiendrai : il aime la Musique ; et, sans vanité.... Mais, encore un coup, il en faudra toujours venir à l'explication. Ces doubles intrigues sont d'une difficulté pour le dénouement !... Le dénouement ?... Mais n'en serai-je pas toujours le maître ? Au pis aller, avec un rien.... un prodige, je me tirerai toujours d'affaire.... Mais je vois venir mes deux rivaux, et.... Ah ! quelle figure ! C'est sûrement le vénérable Midas.... Allons préparer nos Belles à le recevoir.

(*Il sort.*)

SCENE II.

MIDAS, PAN, MARSIAS.

TRIO.

MIDAS.

Non, cela n'est pas possible!

PAN et MARSIAS, *ensemble.*

Nous vous disons la vérité.

MIDAS.

Mépriser mon autorité,
Compromettre ma dignité!
Non, cela n'est pas possible!

PAN et MARSIAS, *ensemble.*

Nous vous disons la vérité.

PAN.

Notre hymen étoit arrêté.

MIDAS.

C'est moi qui l'avois projetté,
Et je tiens la chose infaillible.

MARSIAS.

Chacun de nous est supplanté.

MIDAS.

Non, cela n'est pas possible!

PAN et MARSIAS, *ensemble.*

Nous vous disons la vérité.

MIDAS.

MIDAS.

La vérité !.... la vérité !
D'honneur le tour seroit risible !

PAN et MARSIAS, *ensemble*.

Rien n'est plus sûr et moins risible.

MIDAS.

Ah ! ah ! le tour seroit risible;
Mais je ne vous crois pas.

MARSIAS.

Pour un cœur trop sensible,
Quelle douleur ! hélas ! hélas !

PAN.

Je ne m'en tiens pas-là,
Jarni, jarni, ce bras,
Ce bras me vengera.

MIDAS, *à part*

L'un se lamente, l'autre jure....

(*A Marsias*)

Remettez-vous....

(*A Pan.*)

Point de courroux.
C'est à moi qu'on feroit injure ;
Mais croyez-vous que je l'endure ?..
Comment ! je forme un quatuor,
Dont toutes les parties
Sont assorties,
Parfaitement unies,
Et l'on veut le rendre discord !
Ne croyez pas que je l'endure.
C'est à moi qu'on feroit l'injure ;

Mais je ne le crois pas...
Non, cela n'est pas possible, &c.

PAN.

Eh! palsangué! M. le Bailli, si vous ne voulez pas nous croire, vous les croirez peut-être.... Tenez les voici.

SCENE III.

PALÉMON, MOPSA, LISE, CLOÉ, MIDAS, PAN, MARSIAS.

MIDAS, *à Palémon.*

AH! approchez, approchez. Est-il bien vrai, Palémon, qu'au mépris de mon autorité, vous prétendez marier vos filles, sans mon consentement? briser des nœuds formés par la sympathie, la mélodie, l'harmonie.... là.... là... (*A Mopsa.*) Et vous, Mopsa, vous, ingrate! pour qui jadis... mais ne parlons plus de ça: est-il possible que vous vouliez rompre l'accord le plus parfait, par la dissonance la plus.... la plus....

PALÉMON, *l'interrompant.*

M. le Bailli, daignez m'entendre!

MOPSA, *au Bailli.*

M. le Bailli, écoutez-moi!

PALÉMON et MOPSA, *ensemble, au Bailli.*

Vous saurez, sauf votre respect, que j'ai trouvé pour ma fille un parti....

MIDAS, *les interrompant.*

Ah ! quel tapage ! et vous savez que j'ai les oreilles si délicates ! Parlez.... un à la fois ; point de Duo, je vous en supplie !

MOPSA.

Vous saurez donc....

PALÉMON, *l'interrompant.*

Ma femme, ma femme, vous feriez mieux de vous mêler de votre ménage !

MOPSA.

Et vous, de votre labourage !

PALÉMON.

C'est aux peres à disposer de leurs enfans.

MOPSA.

Oui, des garçons ; mais c'est aux meres à marier les filles.

PALÉMON.

Des garçons, des garçons ! eh ! je n'en ai jamais eu.

MOPSA.

Ce n'est pas ma faute.

MIDAS.

Oh ! pour cela j'en répondrois..... Mais, venons au fait.

MOPSA.

Eh ! bien, apprenez donc que j'ai trouvé un gendre cent fois préférable à ce vilain Bucheron.

PALÉMON, *au Bailli.*

Sachez que j'ai trouvé un garçon qui me convient mille fois mieux que ce sot Berger.

PAN, *à Marsias.*

Bon! nous avons chacun notre paquet!

MARSIAS.

Hélas! oui.

MOPSA, *au Bailli.*

Le mien chante à ravir!

MIDAS.

En vérité?

PALÉMON.

Le mien de même; vous en serez étonné!

MIDAS.

Voyez-vous?

LISE, *à part.*

Qu'ai-je entendu? Alexis seroit-il volage?

CLOÉ, *à part.*

Comment donc! ma sœur seroit-elle ma rivale?

MIDAS, *à Mopsa.*

Et ce chant qui vous a tant séduit, peut-on vous demander de quel genre il est?

CLOÉ.

Le chant le plus vif, le plus gai, le plus plaisant!

MIDAS.

C'est-à-dire, le genre de Pan?

LISE, *à part.*

Ah! je respire: ce n'est pas mon amant.

MIDAS, *à Palémon.*

Et le vôtre?

LISE.

Le chant le plus doux, le plus tendre, le plus touchant!

MIDAS.

Pathétique, Mademoiselle, pathétique! C'est l'expression musicale. Enfin, c'est le genre de Marsias?

CLOÉ, *à part.*

Me voilà rassurée: ce n'est pas mon étourdi!

MOPSA, *au Bailli.*

Il va venir; vous l'entendrez et vous prononcerez.

MIDAS.

Bon!

PALÉMON.

Il va paroître; il chantera devant vous, et votre choix décidera le mien.

MIDAS.

A merveille!

PAN et MARSIAS, *ensemble.*

Eh! bien, M. le Bailli, avions-nous tort?

MIDAS.

Un moment, un moment.... (*A Palémon et à Mopsa.*) Un chanteur pathétique? un chanteur plaisant, selon vous, s'entend?... En vérité; c'est trop risible; ce n'est que de nos jours qu'on voit ces choses-là. Des gens qui ne savent pas la gamme, et qui veulent avoir un avis. Mais c'est à mourir de rire, au moins! Enfin, vos deux nouveaux pro-

tégés, dites-vous, vont venir? Ils entreront en lice avec ces Messieurs, et les deux Belles seront les prix des vainqueurs.... Allons, qu'on se prépare au combat.

MARSIAS.

Au combat, M. le Bailli?

MIDAS.

Combat de chant, s'entend; un assaut de talent.

MARSIAS.

A la bonne-heure!

MIDAS.

Je me flatte que vous vous en rapporterez tous à ma décision?

TOUS, *ensemble.*

Oh! très-volontiers!

PAN, *au Bailli.*

Je brûle de commencer! Ma victoire est certaine.

MARSIAS, *au Bailli.*

Je sens aussi renaître mon courage!

MIDAS.

Voici sûrement un de vos rivaux.

SCENE IV.

APOLLON, MIDAS, PALÉMON, MOPSA, LISE, CLOÉ, PAN, MARSIAS.

LISE, *à Palémon.*

LE voilà, mon pere!

CLOÉ, *à Mopsa.*

Maman, le voilà!

APOLLON, *au Bailli.*

C'est M. le Bailli que j'ai l'honneur de saluer?

MIDAS.

Précisément.... Vous êtes, sans doute?...

APOLLON.

Celui dont on vient de vous parler. Je suis chanteur, musicien, et, sur tout, très-amoureux!

MIDAS.

Monsieur le chanteur, très-amoureux, je vous plains. Vous avez à faire à forte partie! Vous êtes, en effet, bien téméraire d'oser tenter une entreprise, aussi....

APOLLON, *l'interrompant.*

Si je suis un téméraire, ce sera à vous à m'en punir.

MIDAS, *à Palémon et à Mopsa.*

Et l'autre prétendant, où est-il?

PALÉMON.

Oh ! l'autre viendra....

MOPSA, *l'interrompant.*

Quand il pourra !

MIDAS, *appelant.*

Holà ! mon pupitre.

PALÉMON, *bas, à Pan, lui montrant Apollon.*

C'est le rival de Marsias.

PAN, *bas.*

Bon !

MOPSA, *bas, à Marsias, en lui montrant aussi Apollon.*

C'est le rival de Pan.

MARSIAS, *bas.*

Tant mieux !

(*Palémon avance un pupitre, auprès duquel Midas se place.*)

MIDAS, *à Pan et à Marsias, qu'il fait placer d'un côté.*

Pan, et Marsias, mettez-vous là. (*A Apollon, le faisant placer d'un autre côté.*) Et vous là..... Vous êtes à présent dans l'arêne ; envisagez ces deux champions.... (*Montrant Marsias et Pan.*) Voila le pathétique et voilà le badin. Auquel des deux donnez-vous le défi.

APOLLON.

A tous deux.

TOUS.

A tous deux ?

MIDAS, *à part.*

Parbleu ! voilà un drôle bien téméraire !.....

(*A Apollon.*) Enfin, à laquelle de ces deux Belles, Monsieur prétend-il ?

APOLLON.

A celle que j'aurai mérité.

MIDAS.

Et l'autre sera ?

APOLLON.

A celui qui m'aura vaincu.

PALÉMON, *bas, à Lise.*

C'est une ruse qu'il tend à ta mere.

MOPSA, *bas, à Cloé.*

C'est pour mieux tromper ton pere.

MIDAS.

Or ça, en attendant que l'autre prétendant arrive, expédions toujours celui-ci... (*A Apollon.*) Allons, commencez.... A vous, qui ne doutez de rien, à vous.

APOLLON.

Volontiers. M. le Bailli connoît, sans doute, la mythologie ?

MIDAS.

Apparemment !

APOLLON.

Vous savez donc que Daphné, pour éviter la poursuite du plus amoureux des Dieux, fut transformée en laurier. C'est à ce même laurier que cet amant infortuné adresse ces paroles.... C'est Apollon qui parle.

ARIETTE.

Du destin qui t'opprime,
Malheureuse victime,
Daphné, je te perds pour jamais;
Je ne verrai plus tes attraits.
Entends ma voix, toi que j'adore!
Toi, que mon cœur chérit encore,
Vois mes larmes, mon désespoir,
Cruel objet de ma tendresse!
Ah! sous l'écorce qui te presse,
Mon cœur te sent et croit te voir!
Du destin, &c.

MIDAS.

Petite Musique, chantée sans goût.

LISE.

Sans goût, M. le Bailli?... (*Bas, à Apollon.*) Ah! Ciel.... Alexis, je vois que nous sommes perdus!

APOLLON, *bas.*

Ne craignez rien.

MIDAS, *à Palémon et à Mopsa.*

Point de ports de voix, point de cadences, là.... de ces cadences perlées.... (*Il essaye à faire des cadences.*) La cadence est la véritable pierre de touche du chant!

MOPSA, *à Cloé.*

Qu'en dis-tu, ma fille?

CLOÉ.

Qu'il a chanté à ravir, et que ce n'est pas pour moi !

MIDAS, *à Apollon.*

Est-ce le pathétique qui est votre fort ?

APOLLON.

J'ai quelquefois réussi dans le genre comique. Permettez-vous ?

MIDAS.

Oh ! doucement, doucement ! On vous entendra à votre tour. Prenez un peu de repos, mon cher ; vous en avez besoin.... (*A Pan et à Marsias.*) A vous, mes enfans. Allons, quelque chose de bien caractérisé, dans votre genre à tous les deux. Là.... quelque chose qui me dédommage, qui me....

PAN, *l'interrompant.*

Quand vous voudrez, M. le Bailli...... (*A Marsias.*) Allons, Marsias, à toi.

DUO.

MARSIAS.	PAN. *Fragmens de Vaudeviles.* AIR : *O réguingué*, &c.
Amans, qui vous plaignez	Céphise avoit bien des appas....
Des rigueurs d'une Belle,	Céphise ne l'ignoroit pas,
Non, vos tourmens n'égaleront pas les miens !	O reguingué, ô ! lon, lan, là ;

Vous pouvez briser vos liens ;
Ou, si l'espoir vous retient auprès d'elle,
Ce doux espoir dans vos malheurs
Vous fait trouver quelques douceurs !

Mais il n'suffit pas d'être belle,
Il faut encore être fidelle!

AIR : *Belle diguedon, &c.*

Vous préparez votre peine,
Belle diguedon, diguedon, dondaine ;
Mais bientôt vous changerez de ton,
Ma belle diguedi, ma belle diguedon,
Sans pouvoir briser votre chaîne,
Belle diguedon, diguedon, dondaine !

MIDAS.

Bravo ! bravo ! Ah ! quel goût ! quelle volupté !.... (*A Pan.*) Viens, mon cher Pan, que je t'embrasse! Vas, petit badin, tu ne verras jamais ton pareil.... (*A Marsias.*) Et toi, tendre Marsias, viens dans mes bras.... tu viens de te surpasser !... (*A Palémon et à Mopsa.*) Quelle voix ! quelle prononciation ! comme il phrase ses difficultés !... (*A Marsias.*) Ah ! mon ami.... tu es le Dieu du chant!

APOLLON, *à part.*

Ah ! le sot !

MIDAS,

MIDAS, *à Marsias.*

Tu me rappelles le tems de ma jeunesse. Quand j'habitois la Capitale, j'étois un pilier du Spectacle lyrique; j'y donnois le ton. On se demandoit: « Où » est-il? où est le petit Midas? » J'étois alors clerc de Procureur. Ah! comme je frédonnois les airs, pendant qu'on les chantoit sur le Théâtre; et comme je battois la mesure avec ma canne!

APOLLON, *à part.*

Cela devoit faire un accompagnement charmant, et fort doux pour les voisins!

PALÉMON, *au Bailli.*

Mais, M. le Bailli, songez que notre besogne n'est pas encore achevée!

MIDAS.

Oui, oui; nous n'avons pas un instant à perdre... (*A Apollon.*) Eh! bien l'ami, vous sentez-vous toujours disposé?

APOLLON.

Oui, M. le Bailli, et je me flatte....

MIDAS, *l'interrompant.*

Vous avez beau vous flatter! Que voulez-vous faire après ces gens-là?

APOLLON.

Chanter.

MIDAS.

Chantez donc ... Mais, en vérité, c'est d'une témérité.... Allez, allez.

APOLLON.

Je vous assure d'avance que vous trouverez ce morceau-là très-piquant!

MIDAS.

Oui-dà !... Est-ce encore Apollon qui parle?

APOLLON.

C'est moi.

ARIETTE.

Au rossignol, dans un bocage,
Certain coucou,
Certain hibou,
Disputoient le prix du ramage.
D'un baudet pour juge on fit choix,
Grand connoisseur en belles voix,
Qui, pour juger avec prudence,
Voulut les entendre tous trois.
Le jour pris, le hibou commence;
Ensuite le coucou s'avance.
De leurs cris le juge enchanté,
Frappant du piéd, dressant l'oreille,
A chaque son, crioit: « Bravo ! c'est à merveille!
« Quel goût et quelle volupté! »
Le rossignol, à son tour, se présente;
Il chante,
Et son ramage est à peine écouté !

MOPSA, *bas, à Cloé.*

Tu reconnois-là ton amant?

CLOÉ, *bas.*

Oui, et son juge et ses rivaux. J'ai bien peur....

MIDAS, *l'interrompant.*

Silence !

LISE, *à part.*

Il va juger.... Ah! je tremble !

CLOÉ, *à part.*

Ah ! comme le cœur me bat !

MIDAS.

Air, *en chant françois.*

Nous, Midas, Bailli de ces lieux,
Fidele partisan du goût de nos ayeux,
Et juge compétent d'un débat d'importance,
Du fait ayant pris connoissance,
A Marsias, à Pan, adjugeons, en ce jour,
Le prix du chant et de l'amour :
(*Montrant Apollon.*)
Ordonnons que ce téméraire,
Qui vient mettre en crédit d'insipides chansons,
Désormais réduit à se taire,
S'en retourne au-delà des Monts.

(*On entend le bruit d'un âne qui brait, des oreilles sortent de la tête de Midas, et Apollon se découvre. Pendant ce tems, le Théatre change et représente une riviere, bordée par des roseaux ; le Mont-Parnasse est dans l'éloignement.*)

APOLLON, PALÉMON, MOPSA, MARSIAS, LISE, CLOÉ, *ensemble.*

CHŒUR.

Est-ce un prestige ?
Est-ce un prodige ?
Quel changement !
Reconnoissez } un Dieu qui venge le talent !
Je reconnois }

C'est Apollon lui-même;
De sa gloire suprême
Il descend jusqu'à nous.
Et vous avez }
Et nous avons } mérité son couroux.
A sa puissance,
A sa vengeance,
Reconnoissez }
Reconnoissons } un Dieu qui venge le talent!

SCENE V et derniere.

MERCURE, MIDAS, PALÉMON, PAN, MARSIAS, LISE, CLOÉ.

MERCURE, *à Apollo*.

AMI, je viens t'apprendre que ton exil est fini. Jupiter te rappelle. Minerve et Vénus ont obtenu ta grace, et toutes nos Divinités t'attendent à la Cour céleste.

APOLLON, *l'embrassant.*

L'ami Mercure n'apporte jamais que des nouvelles agréables!

MERCURE.

J'ai voulu m'informer un peu de ta conduite, et j'ai été le témoin invisible de ta derniere scene.. (*Montrant le Bailli.*) Mais, dis-moi, si cet inbécille t'avoit rendu justice, quel choix aurois-tu fait?

APOLLON, *prenant Lise et Cloé par la main.*

Celui-ci.

MERCURE.

A ce trait généreux je reconnois un Dieu!

APOLLON, *à Lise et à Cloé.*

Jeunes beautés, vous qui m'avez consolé dans ma disgrace, venez partager mon bonheur. Apollon doit reconnoître les bontés que vous avez eues pour Alexis.... (*Montrant le Mont-Parnasse.*) Sur ce double mont, un doux asyle vous attend; sept Nymphes seront vos fidelles compagnes. Vous m'y verrez souvent présider à vos plaisirs. Ces plaisirs seront purs comme vous: la jalousie ne les troublera jamais; car ce séjour est celui des vrais talens.

PALÉMON.

Quoi! Seigneur, vous nous enlevez nos enfans?

APOLLON.

Non, mes bonnes-gens; ne craignez rien. Je vous donne une demeure dans la plaine, où vos filles descendront souvent pour vous voir. Vous tiendrez un hospice pour ceux qui n'auront pas la force de gravir la montagne; et, croyez-moi, vous aurez nombreuse compagnie.... (*A Mercure, à Lise et a Cloé.*) Partons.

MIDAS.

Seigneur Apollon, de grace!... (*A Mercure.*) Seigneur Mercure, vous qui êtes si serviable, priez sa Divinité de me rendre tel que j'étois.

APOLLON.

Ta priere est inutile; le mauvais goût a besoin d'un exemple, et je ne pouvois le mieux choisir.

CHŒUR.

PALÉMON, MOPSA, LISE et CLOÉ, *ensemble.*	PAN et MIDAS, *ensemble.*
Au Dieu des Arts offrons nos vœux;	Jour de douleur et de regrets!
Par sa présence,	Quoi! pour jamais,
Par sa puissance,	Votre vengeance
Il promet de nous rendre heureux.	Va nous poursuivre désormais?
Par nos respects et notre hommage,	Que le remords vous satisfasse!
Méritons l'avantage	De notre audace
De le fixer, sans cesse, dans ces lieux!	Accordez-nous, par grace, Le pardon!

DUO.

LISE et CLOÉ, *ensemble.*

Faut-il s'étonner si notre cœur
S'est rendu sans se défendre;
Faut-il s'étonner? Non, non, ma sœur;
Un Dieu s'en rendoit vainqueur.
L'aimable Alexis,
D'un air si soumis,
Peignoit à mes yeux
Ses tendres feux!
On veut résister,

Le rebuter;
Mais il sait si bien s'y prendre
Qu'enfin il faut bien céder,

APOLLON, *au Public.*

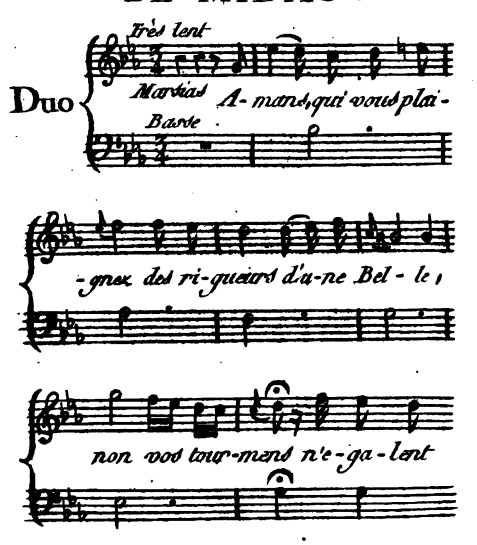
De nos talens le seul arbitre est dans ces lieux.

TOUS, *ensemble.*

C'est sa présence,
Son indulgence
Qui peut seule nous rendre heureux.
Par nos efforts et notre hommage,
Méritons l'avantage
De les fixer sans cesse dans ces lieux.

FIN.

AIRS DÉTACHÉS DU JUGEMENT DE MIDAS.





2
Gaiement
pas les miens.
Pan
Cé - phi-se a-voit bien des ap-pas.
Cé-phi-se ne l'i-gno-roit pas: o ré-gnin
gué, o lon lan la, Mais il n'suf-
-fit pas d'e-tre bel - - le, il


Vous pou-
faut en-co-re e-tre fi-del- -
-vez bri-ser vos li-ens, ou si l'es-
-le,
-poir vous re-tient au près d'el-le,
ce doux es-poir dans vos mal-heurs

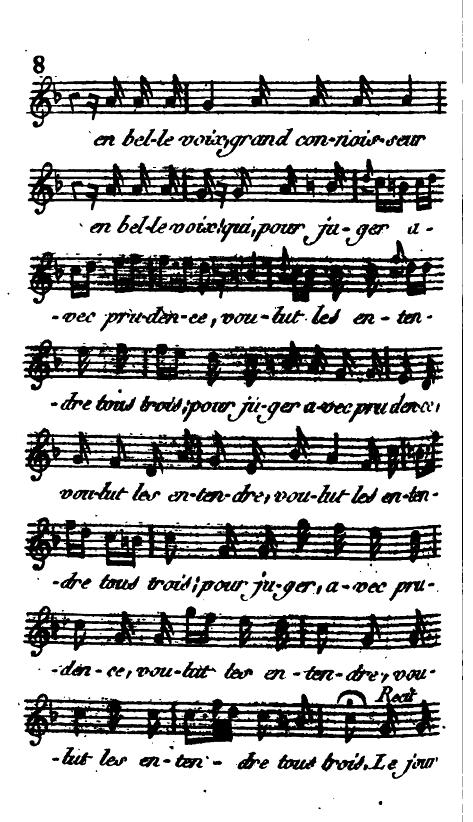

vous fait trou-ver
qu'el-que dou- -ceurs.
Vous pre-
-pa-rez vo-tre pei-ne, bel-le di gue
don di gue don, don dai ne; mais bien


tôt vous change-rez de ton, ma bel-le
di-gue di, ma bel le di-gue don, sans
pou-voir bri ser no-tre chaî-ne, bel-le
Non,
di-gue don di-gue don, don dai ne ;


vos tour-mens n'e-galent pas les
-miens.
bel le di-gue don, di'gue don, don daine don
Non, vos tour-mens n'é-ga lent
don, Don
pas les miens!
dai - ne don.

DU JUGEMENT DE MIDAS.




en bel-le voix, grand con-nois-seur
en bel-le voix, qui, pour ju-ger a-
-vec pru-den-ce, vou-lut les en-ten-
-dre tous trois, pour ju-ger a-vec pru-den-ce,
vou-lut les en-ten-dre, vou-lut les en-ten-
-dre tous trois, pour ju-ger, a-vec pru-
-den-ce, vou-lut les en-ten-dre, vou-
Recit
-lut les en-ten-dre tous trois. Le jour


pris, le hi-bou com-men-ce, en sui-te
Allegro
1° Tempo
le cou-cou s'a - - van-ce . De leurs
cris le ju-ge en-chan-té, fra-pant du
pied, dres-sant l'o-reil-le, à chaque son
cri-oit Bra-vo! bra-vo! bra-vo! bra-vo! bra-
-vo! c'est à mer-veil-le! Quel gout! quel
Avec interest
gout! quel - le vo-lup-té. Le ros-si-
-gnol se pré-sen-te ; il chan - -


- - - - - - - - - - - - - - - - - - - -
- - - - - - - - - - - - té, et son ra-
-ma-ge est à pei-ne é cou - té; oui son ra-
-ma - - - - - - - - - - - - - - ge,
oui son ra-ma-ge est à-pei-ne é-cou-
-té est à-pei-ne é-cou - té, est à pei-
-ne é-cou-té, à pei-ne é-cou-té!

LES FAUSSES APPARENCES,

OU

L'AMANT JALOUX;

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN PROSE,

MÊLÉE D'ARIETTES,

PAR D'HELE,

MUSIQUE DE M. GRÉTRY.

A PARIS,

Chez BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVII.

SUJET
DES FAUSSES APPARENCES,
OU
L'AMANT JALOUX.

LOPEZ de La Plata, riche Négociant de Cadix, a une fille, nommée Léonore, jeune veuve, fort riche aussi, dont le mari étoit associé dans le commerce de Lopez, et qui, en mourant, a laissé tout son bien à cette veuve. Lopez, au retour d'un long voyage qu'il vient de faire, apprend la mort de son gendre et les dispositions avantageuses qu'il a faites en faveur de Léonore. Il veut conserver tout ce bien dans son commerce, engageant sa fille à ne point se remarier, et, pour y parvenir, il a grand soin d'écarter tous les partis qui se proposent. Mais Léonore, qui n'aimoit point son premier mari, aime D. Alonze,

de qui elle est aimée, et qui est le frere d'une de ses amies, nommée Dona Isabelle. Pendant l'absence de Lopez, Léonore a souvent été voir Isabelle, et cette amie est venue la voir aussi. D. Alonze a été de toutes ces visites. Lopez le sait, et veut faire cesser cette intrigue. Il en prévient Jacinte, suivante de Léonore, afin que celle-ci en soit instruite, pendant que D. Alonze est allé chez un de ses oncles, mourant, dont il doit hériter, dans une Terre, à quelque distance de Cadix, et il sort pour quelqu'affaire. Tandis que Lopez est sorti de chez lui, Isabelle, au pouvoir d'un vieux Tuteur, qui prétend l'épouser, qu'elle n'aime point, et qui pour la contraindre à lui donner la main veut profiter du moment où D. Alonze est éloigné de Cadix, s'enfuit de chez ce Tuteur et vient se réfugier chez Léonore. Le Tuteur la poursuit, avec des gens armés, et est près de l'atteindre, lorsqu'un Officier François, nommé le Chevalier de Florival, se rencontre sur son passage, la défend contre ses persécuteurs, qu'il parvient à écarter, et la conduit chez la belle veuve. Florival est de l'armée alliée aux Espagnols, pour aller faire la

guerre aux Portugais, et il doit partir, dans peu, de Cadix. Il a vu Isabelle, il y a quelques jours, dans une fête, et il en est devenu amoureux. Depuis ce tems, il cherche par-tout à la revoir, pour lui déclarer son amour; mais il ne sait ni qui elle est, ni où elle demeure. Il ne la reconnoissoit pas même lorsqu'il l'a secourue; mais il est au comble de la joie en la reconnoissant : il s'applaudit d'avoir pu lui être utile, il lui fait sa déclaration, et il apprend d'elle-même qu'il ne lui étoit pas indifférent avant ce qu'il vient de faire pour elle. Il la laisse chez Léonore, où on la cache, et d'où on le force à se retirer promptement, dans la crainte de la rentrée de Lopez. Isabelle lui dit de se trouver le soir sous une des fenêtres de cette maison, lui promettant d'y avoir avec lui un plus long entretien. Florival, enchanté, demande, en s'en allant, à Jacinte, quel est le nom de sa maîtresse. Jacinte, ne s'apercevant pas qu'il se trompe dans sa question, lui nomme Léonore. Cependant, D. Alonze, sans l'avoir prévenue de son retour à Cadix, se présente chez elle, et la jette dans un grand embarras, d'après la défense que son pere lui a fait

faire, par Jacinte, de recevoir cet amant. Elle l'en instruit. Jacinte se charge de guetter l'arrivée de Lopez, et l'on convient qu'au signal qu'elle en donnera D. Alonze se cachera dans le jardin de la maison. D. Alonze préfere de se cacher dans un cabinet voisin. On s'y oppose. D. Alonze, qui est excessivement jaloux, soupçonne que le cabinet cache déja quelque rival, plus heureux que lui. Il est furieux, et veut s'en assurer, en enfonçant la porte du cabinet. Léonore et Jacinte font tous leurs efforts pour l'en empêcher. Pendant ce tems-là, Lopez, dont on a cessé de guetter le retour, rentre chez lui, et est fort étonné d'y trouver un homme en colere, dont les traits ne lui sont pas connus, car il n'a jamais vu D. Alonze. Jacinte lui dit que c'est un amant jaloux, contre les fureurs duquel sa maîtresse est venue leur demander du secours, et qu'elles l'ont soustraite à ses poursuites, en la cachant dans ce cabinet. D. Alonze, perdant tout ménagement pour Léonore, est prêt à se déclarer à Lopez, et à lui faire connoître ce qu'il soupçonne, quand Isabelle, qui entend tout du cabinet, et qui juge l'embarras qu'elle cause à son

amie, se couvre d'un voile et paroît devant son frere, qui ne la reconnoît pas, et qui est confondu, en voyant que l'objet de sa jalousie étoit une femme. A la faveur du trouble que tout cela a causé dans la maison, Isabelle va se réfugier dans un pavillon du jardin, sans que Lopez s'en aperçoive, et D. Alonze se retire, sans rien dire. Cela donne occasion à Lopez de se moquer de l'amour et des amoureux, en général, devant Léonore, qui piquée de l'extrême jalousie de D. Alonze se promet bien à elle-même de faire tous ses efforts pour renoncer à lui. Mais Jacinte témoin des remords de D. Alonze, vient les apprendre à sa maîtresse, lui préparer un raccommodement avec elle, et lui obtenir un entretien pour le soir même, dès que Lopez sera couché. Afin d'éviter quelque nouveau quiproquo, Jacinte veut se concerter avec Isabelle sur l'heure du rendez-vous donné à Florival; mais elle en est empêchée par la précaution qu'à prise Lopez de fermer le jardin. Ainsi toute communication et tout secours sont interdits à Isabelle, restée seule dans le pavillon du jardin, pour la nuit entiere. Lopez, avant de s'aller coucher, reçoit la

visite de Florival, qui vient lui faire acquitter une lettre-de-change, tirée sur lui par un de ses correspondans de France, et qui, toujours trompé par le nom que lui a dit Jacinte, le prend pour le pere de celle qu'il aime, et est prêt à lui faire l'aveu de son amour; mais se trouve retenu par la crainte de commettre une indiscrétion, n'en ayant pas encore obtenu la permission de l'objet de ses vœux. Jacinte dit encore un mot, en passant, à l'oreille de Florival, et ce mot est pour lui apprendre que celle qu'il aime est dans le pavillon du jardin; mais, ne sachant comment parvenir à ce pavillon, il va toujours d'abord au rendez-vous qu'on lui a donné, sous l'une des fenêtres de la maison. Lopez se retire dans son appartement. Jacinte introduit D. Alonze, et va avertir Léonore, qui se rend auprès de lui. Après quelques reproches sur ses outrageux soupçons, elle les lui pardonne, et ils se jurent, de nouveau, un amour à toute épreuve, lorsqu'on entend chanter dans la rue une Romance, dont le dernier vers finit par le nom de Léonore. La jalousie de D. Alonze reprend toute sa fureur; et il sort en outrageant, avec plus de violence que

jamais, celle qu'il adore, et à la fidélité de laquelle il promettoit dans l'instant même de croire aveuglement. Mais Florival, ayant entendu de la rue le bruit qu'a fait D. Alonze à la fin de la Romance, a cru que ce bruit venoit du pere de celle qu'il aime : il s'est enfui, en se ressouvenant du nouveau lieu de rendez-vous qui lui a été indiqué par Jacinte. Il a tourné autour de la maison, s'est procuré une échelle et a escaladé le mur du jardin. Il y trouve Isabelle, qui s'ennuyoit fort de sa triste solitude, et, sur-tout, de ce qu'il tardoit à venir l'adoucir par sa présence. Il lui raconte l'aventure de la Romance, et le mot furtif de Jacinte, qui l'ont conduit au jardin. Il sollicite vivement le tendre aveu qu'il desire, et l'obtient, au moment où D. Alonze, qui, en se retirant de chez Léonore, a vu l'échelle dressée sur le mur du jardin, y est monté, par une suite de sa jalousie. Isabelle rentre promptement dans le pavillon; et D. Alonze, qui dans l'obscurité la prend pour Léonore, voit encore confirmer ce soupçon par Florival, lequel, ne la connoissant pas sous un autre nom, la désigne toujours sous celui-là. Les deux prétendus rivaux sont près de

se porter aux dernieres extrémités l'un contre l'autre, lorsque Lopez, réveillé par leur bruit, vient leur demander ce qui les attire chez lui. Tous deux répondent que c'est Léonore, et indiquent qu'elle est dans le pavillon. Lopez ne peut le croire, ayant vu sa fille dans la maison depuis qu'il a fermé le jardin. Jacinte, qui survient, est aussi étonnée de ce qu'elle entend. Tous appelent Léonore, et l'engagent à se montrer. Elle paroît; mais sortant de la maison, et non pas du pavillon. D. Alonze, encore une fois confondu, reste interdit, et Florival est fort surpris de voir une seconde Léonore, qui est la véritable, et qui ne veut plus pardonner à son amant jaloux. Celui-ci intéresse Lopez en sa faveur, en lui apprenant la mort de son oncle, qui l'a fait son héritier, et en demandant à épouser Léonore sans dot; ce qu'il n'avoit pas voulu apprendre à elle encore, afin que l'amour seul la déterminât pour lui. Isabelle sort du pavillon, et engage son amie à se laisser fléchir. D. Alonze, qui ne s'attendoit pas à trouver là sa sœur, approuve tout ce qui s'est passé entr'elle et Florival. Il consent à l'union de ces deux amans, et Léo-

nore cesse enfin de résister aux sollicitations qu'ils lui font, ainsi que son pere, de couronner les vœux de D. Alonze, qui n'est coupable de jalousie que parce qu'il est vraiement et extrêmement amoureux.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR LES FAUSSES APPARENCES, OU L'AMANT JALOUX.

« Cette Piece, qui a eu un très-grand succès, et dont la Musique a paru charmante, dans plusieurs morceaux, et négligée dans d'autres, est du genre de ces anciens canevas des Théatres Espagnol et Italien, de ces *imbroglio*, fondés sur des méprises et des déguisemens, et qui ont fourni des sujets à nos Poëtes Dramatiques du siecle dernier, lorsque notre Littérature naissante prenoit encore ses modeles en Espagne et en Italie, avant d'en produire elle-même de meilleurs, dit M. de La Harpe, dans le *Mercure*, des 25 Janvier et 25 Juin 1779. »

« Moliere,

« Moliere, lui-même, fit ses premieres Pieces dans ce goût, qui est celui de *L'Etourdi*, du *Dépit amoureux* et de *L'Ecole des Maris*, mais fort perfectionné dans cette derniere, où la vraisemblance est mieux observée, et où le comique commence à être fondé sur des caracteres. La bonne Comédie, quand elle a été connue, a fait tomber dans le discrédit ces sortes de canevas, relégués depuis ce tems sur le Théatre Italien. La derniere Piece de ce genre qui eut quelque succès fut celle des *Contre-tems*, de La Grange. (De Montpellier, mort en 1769) Cette Piece fut jouée en 1736, et c'est de-là que M. d'Hele paroît avoir emprunté la sienne, qui a paru nouvelle parce que celle de La Grange est oubliée, et qui a réussi comme d'anciennes modes reprennent quelquefois faveur.... »

« Ces deux Drames se rapprochent par le point principal. Dans *Les contre-tems*, Angélique donne un rendez-vous à Valere, son amant, dans l'appartement de Constance, son amie, qui lui en a donné la permission, et qui lui a promis le secret le plus inviolable. Avant qu'on ait pu faire sortir Valere, arrive Damis, amant de Constance, qui

vient à bout de se convaincre qu'il y a un homme caché dans le cabinet de sa maîtresse. Constance, forcée de l'avouer, et résolue à ne pas trahir le secret de son amie, imagine plusieurs prétextes, plus adroits les uns que les autres, et enfin trouve moyen de faire une histoire si plausible que Damis revient de ses soupçons, lorsqu'une suivante vient dire étourdiement à Constance : *Madame, enfin notre amant est parti.* Ce mot équivoque rallume toute la fureur de Damis, qui ne veut plus rien entendre et qui même ne croit pas la vérité lorsqu'on la lui dit, et ne se rend qu'à la vue d'Angélique et de Valere, qui lui expliquent tout ce qui s'est passé. »

« On sent qu'il y a de l'intérêt dans la situation de Constance, obligée de tromper son amant pour garder le secret de son amie. M. d'Hele en empruntant cette intrigue l'a fort affoiblie.... L'imitation est bien au-dessous de l'original. Dans *Les contre-tems* la situation devient plus forte à tout moment, parce que les efforts mêmes que fait Constance pour se justifier n'aboutissent qu'à la faire paroître plus coupable, quand un seul mot d'une suivante vient détruire

tous les mensonges qu'elle avoit su persuader à son amant ; et c'est avec raison que cet amant devient alors incrédule, même à la vérité. Voilà du comique de situation, et une marche dramatique. Dans la Piece de M. d'Hele, au contraire, l'incident de la guittare est infiniment plus foible que celui du cabinet, et l'intérêt diminue, au lieu de croître ; car n'est-il pas très-possible que l'on joue de la guittare sous les fenêtres de Léonore, et même qu'on la chante sans qu'elle soit coupable ? Cependant, sur cet indice, si foible, la brouillerie recommence plus forte que jamais. Mais pourquoi cet incident produit-il de l'effet au Théatre ? Cet effet appartient tout entier à la Musique. C'est qu'immédiatement après le duo de raccommodement, ce simple accompagnement de guittare produit un moment de surprise et de silence, suivi d'une reprise, très-heureuse, des dernieres mesures de ce même duo, que les deux personnages répetent ironiquement. Rien ne prouve mieux combien dans le mélodrame le chant soutient l'action, quand il est bien placé. Cette scene dans une Comédie paroîtroit froide et le moyen petit. L'un et l'autre ont réussi dans un Opera-Comique.... »

Malgré la justesse de ces séveres observations, cet Opera-Comique est un de ceux qui ont le plus réussi, dans la nouveauté, qu'on joue le plus souvent, et que l'on revoit avec le plus de plaisir.

Ce furent MM. Clairval, Nainville et Julien qui jouerent d'original les rôles de D. Alonze, de Lopez et de Florival; et Mesdames Billioni, Trial et Dugazon, ceux d'Isabelle, de Léonore et de Jacinte.

« Le jeu de ces Acteurs mérita d'autant plus d'éloges à la premiere représentation de cette Piece, que le comique en étoit d'un genre, pour ainsi dire, tout-à-fait nouveau pour eux, » disent les Auteurs du *Journal de Paris*, dans leur feuille du 26 Décembre 1778.

LES FAUSSES APPARENCES, OU L'AMANT JALOUX,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN PROSE,

MÊLÉE D'ARIETTES,

PAR D'HELE,

MUSIQUE DE M. GRÉTRY;

Réprésentée, devant Leurs Majestés, à Versailles, en Novembre 1778, et à Paris, au Théatre Italien, le 23 Décembre suivant.

PERSONNAGES.

D. ALONZE, Gentil-homme Espagnol, amant de Léonore.

LOPEZ, Négociant.

FLORIVAL, Officier François.

ISABELLE, sœur de D. Alonze.

LEONORE, fille de Lopez.

JACINTE, suivante de Léonore.

La Scene est à Cadix. Les deux premiers actes se passent dans la maison de Lopez. Le troisieme dans le jardin de cette maison.

LES FAUSSES APPARENCES, OU L'AMANT JALOUX, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

(*Le Théatre représente une chambre avec un cabinet; deux portes et une fenêtre grillée, à l'Espagnole.*)

SCENE PREMIERE.

LOPEZ, *assis, devant une table, écrivant une lettre.*

VOILA qui est fait.... (*Après avoir écrit.*) Voyons ce que j'ai écrit... (*Il lit la lettre.*) « Seigneur D. Diegue, mon » très cher ami, après un voyage de quatre mois, me » voilà enfin à Cadix. J'ai appris, en arrivant, la » mort de mon pauvre gendre, notre associé. Dieu

» veuille avoir son ame! Au demeurant il a bien
» fait les choses: il a tout laissé à ma fille; les
» cent mille piastres qui sont dans notre commerce,
» et un mobilier considérable. Je crains seulement
» qu'il ne prenne envie à Léonore de se remarier et
» de retirer ses fonds. Vous jugez bien, mon cher
» associé, que je ne négligerai rien pour empêcher
» ma fille de contracter un second mariage, qui
» seroit si contraire à nos intérêts, et que j'em-
» ploierai tous les moyens pour l'engager à rester
» veuve, et à remplacer feu son époux dans notre
» association; mais, par malheur, elle est jeune,
» et indépendante. Son premier mariage a été fait
» contre son gré, elle voudra, peut-être, s'en dé-
» dommager. Nous avons ici un grand nombre
» d'Officiers François. Ils vont faire la guerre con-
» tre nos ennemis, les Portugais, et tous les maris
» et les peres font des vœux pour leur prompt dé-
» part. Je baise les mains de votre Seigneurie, et
» suis son très-humble serviteur:

LOPEZ DE LA PLATA.

(*Il plie la lettre et appelle :*) Jacinte! (*Il écrit l'adresse et la lit haut.*)

» Au Seigneur D. Diegue Mercado, Négociant, à
» la Vera Cruz, en Mexique.... » (*Appelant.*) Jacinte!... Les visites de ce D. Alonze m'inquiétent.... On dit qu'il est jeune, bien fait, d'une haute naissance et sans fortune.... Léonore a le cœur sensible....

sible.... (*Appelant encore.*) Jacinte!... Cette fille doit en être instruite.... Il faut la questionner.... (*Appelant.*) Jacinte!

SCENE II.

JACINTE, LOPEZ.

JACINTE.

Me voilà, Monsieur.... Vous sortez?

LOPEZ

Oui; je vais parler à ce Capitaine qui part pour le Mexique. Que fait Léonore?

JACINTE.

Elle se promene tristement dans son appartement.

LOPEZ.

Quoi! toujours pleurant le défunt?

JACINTE.

Oui... le défunt.. Vous l'avez deviné.

LOPEZ.

Cependant elle ne l'aimoit pas excessivement?

JACINTE.

Non pas de son vivant; mais depuis qu'il est mort.... Ah!

LOPEZ.

Jacinte, parle moi avec franchise. Ne seroit-ce pas plutôt mon retour qui afflige ta maîtresse? Depuis six mois qu'elle est veuve, et pendant mon

absence, n'auroit-elle pas écouté les douceurs de quelque galant, quelqu'aspirant, quelque....

JACINTE, *l'interrompant, avec ironie.*

Ciel! quelle idée! pendant l'absence de son pere! une femme raisonnable comme elle! une femme de vingt ans! ah! Monsieur!

ARIETTE.

Qu'une fille de quinze ans,
Dans l'ombre du mystere,
Sans consulter son pere,
Ecoute les tendres sermens
De l'objet qui sait lui plaire;
A quinze ans
Je passe cette foiblesse:
C'est le printems,
C'est la saison de la tendresse.
Mais une femme de vingt ans,
Une femme raisonnable,
Une veuve respectable,
A vingt ans!
Écouter des propos galans!
Un tel soupçon! d'où peut-il naître?
Apprenez à nous mieux connoître.
A vingt ans
Écouter des propos galans!
Fi donc!... Mais.... je devine,
Non, bon! Monsieur badine,
Oui, oui, Monsieur badine!

LOPEZ, *ironiquement aussi.*

Non, en vérité, Jacinte, je n'ai pas voulu badiner. Mais je vois que j'ai été dans l'erreur. Tu m'en as convaincu par des raisons sans réplique; et tous les discours qu'on m'a tenus dans la ville....

JACINTE, *l'interrompant.*

Sont faux, sur ma parole!

LOPEZ.

J'en suis persuadé.

JACINTE.

Depuis trois jours que vous êtes de retour ici, vous ne pouvez pas savoir les choses mieux que moi; et vous ne croyez pas que je veuille vous tromper?

LOPEZ.

Tu n'en es pas capable! D'ailleurs, je n'avois pas réfléchi à l'âge mûr de ta maîtresse... A-t-elle bien vingt ans?

JACINTE.

Oui, Monsieur; et moi aussi!

LOPEZ.

Diable! et toi aussi!... Voyez ce que c'est que la médisance! Calomnier deux femmes aussi sensées! deux matrones! Me parler d'un D. Alonze!... Hein?... Qu'as-tu, mon enfant? tu me parois troublée?

JACINTE.

Moi, Monsieur? point du tout.

LOPEZ.

Tu ne connois pas ce D. Alonze?

JACINTE, *à part.*

Le vieux renard en sait trop pour lui nier le fait. Il faut chercher à y donner une tournure.

LOPEZ.

Hé bien?

JACINTE.

Oui, Monsieur.... je.... je connois D. Alonze.... et même beaucoup!

LOPEZ.

Ah! parlons.

JACINTE.

Il n'est plus dans ce pays-ci; il est allé voir son oncle, qui est bien riche et bien malade.

LOPEZ.

Et cette absence a sûrement fait couler des larmes?

JACINTE.

Je vous en réponds! Sa sœur l'a bien pleuré.

LOPEZ.

Sa sœur?

JACINTE.

Oui, sa sœur. D. Alonze est le frere de Dona Isabelle.

LOPEZ.

Tu veux me faire connoître toute sa parenté?

JACINTE.

Ah! Monsieur, si vous connoissiez Isabelle, que vous la plaindriez!

LOPEZ.

Je la plains d'avance!... Que lui est-il arrivé?

JACINTE.

Son tuteur veut l'épouser, malgré elle!

LOPEZ.

Tu m'attendris.... Revenons à D. Alonze.

JACINTE.

Ce vilain tuteur la tient enfermée dans un château à un quart de lieu de la ville... On le voit de notre jardin.

LOPEZ.

Oui, ce vieux donjon.... Mais, enfin D. Alonze que venoit-il faire chez ma fille?

JACINTE.

Je vais vous le dire, Monsieur.... Comme Isabelle est l'amie intime de ma maîtresse, son frere est venu quelquefois ici pour l'accompagner.... Voilà tout.

LOPEZ.

J'entends, j'entends. Léonore ne recevoit les visites du frere que par égard pour la sœur?

JACINTE.

Précisément. Comme vous voyez juste!

LOPEZ, *à part.*

Plus que tu ne penses.... (*A Jacinte.*) Et sûrement ces visites de D. Alonze ennuyoient ta pauvre maîtresse?

JACINTE.

Oh! je vous en réponds.

LOPEZ.

Eh! bien, il faut y mettre ordre; et, pour que le frere n'ait plus de prétexte pour venir impor-

tuner ma fille, tu n'as qu'à prier la sœur, de ma part, de ne plus mettre les pieds chez moi, entends-tu, ma mie?

JACINTE.

Comment, Monsieur! vous voulez priver ma maîtresse de la consolation de voir sa meilleure amie?

LOPEZ.

Si tu le trouves bon?

ARIETTE.

Plus de sœur, plus de frere,
Je le dis à regret;
Mais c'est mon arrêt:
Entends-tu ma chere?
Voilà mon arrêt.
« Mais, pourquoi cette loi sévere? »
Je vais te le dire, en secret,
C'est... c'est... c'est que cela me plaît.
Entends-tu bien, ma chere?
Plus de sœur, ni de frere.
Je le dis à regret;
Mais c'est mon arrêt.
De plus, si quelque confidente
Malicieuse, impertinente
Cherchoit à tromper mon attente,
Elle auroit à faire à moi;
Oui, sur ma foi!
Elle auroit à faire à moi...

Mais ce discours n'est pas pour toi.
Car Jacinte est sage et prudente.
Mais, si quelque confidente, &c.

(Il sort.)

SCENE III.

JACINTE, *seule.*

OUF ! le voilà enfin parti. Il m'a fait peur ! J'ai voulu me moquer de lui, mais il me l'a bien rendu ! Voyez comme la vieillesse est rusée ! Il n'y a que trois jours qu'il est ici ; et il sait déja tout. On diroit qu'il est venu du Mexique exprès pour nous faire enrager !... Mon rôle va devenir très-embarrassant ! Ce vieillard sera toujours aux aguets. D. Alonze, qui est jaloux, même de son ombre, va revenir, va nous assiéger, sans cesse.... Et ma maîtresse, toujours tendre, toujours timide ; également esclave de l'avarice d'un pere et de la jalousie d'un amant, n'aura jamais le courage de prendre un parti. Comment arranger tous ces gens-là ensemble ? C'est bien difficile ; et, sans le chapitre des accidens.... Mais, que vois-je ? Dona Isabelle !

SCENE IV.

ISABELLE, FLORIVAL, *l'épée à la main, soutenant Isabelle;* JACINTE.

FLORIVAL, *à Isabelle.*

NE craignez rien, Madame; je vous défendrois contre toute l'Espagne!

ISABELLE.

Ah! Monsieur! Monsieur!... Vous n'êtes pas blessé?

FLORIVAL.

Les lâches n'ont pa fait de résistance. (*Il court prendre un fauteuil pour Isabelle, tandis que Jacinte la soutient.*)

JACINTE, *à Isabelle.*

Vous ici, Mademoiselle! par quel accident?...

ISABELLE, *s'asseyant.*

Cours en avertir ta maîtresse.

JACINTE.

Oui; mais renvoyez ce Monsieur, car nous avons un pere....

ISABELLE, *l'interrompant.*

Va, ne crains rien.

(*Jacinte sort.*)

SCENE V.

ISABELLE, FLORIVAL.

ISABELLE.

Je commence à respirer. Non jamais, jamais je n'oublierai ce que je vous dois.

FLORIVAL.

Ce que vous me devez ! Ah ! si vous connoissiez l'excès de mon bonheur ! Je suis François, Mademoiselle ; je m'appelle le Chevalier de Florival. Je passois par ici pour aller joindre l'armée en Portugal. Dimanche je vous vis à cette fête, et ce moment décida de mon sort. Quelle fête pour moi !! mes yeux se fixerent sur les vôtres.... Vous n'y fîtes pas attention.

ISABELLE.

Vous le croyez ?

FLORIVAL.

Ah ! s'il étoit possible que l'amour....

ISABELLE, *l'interrompant.*

Vous vouliez me dire que ?...

FLORIVAL.

La fête finie, je voulus fendre la presse, pour vous suivre ; une foule importune m'éloigna de vous. Sans connoître personne, je questionnois tout le monde. On me prit pour un étourdi, un fou,

et je ne pus rien apprendre. Depuis, je n'ai cessé de faire des recherches inutiles, jusqu'à l'instant où le hasard a comblé tous mes vœux. Je ne veux pas me faire un mérite du foible service que je vous ai rendu. D'abord, je ne vous ai pas reconnue. Je n'ai vu qu'une femme persécutée: j'ai couru, par instinct, à son secours; mais quel a été mon ravissement lorsque....

ISABELLE, *l'interrompant.*

On vient.... Il est bien cruel pour moi de congédier mon protecteur; mais vous devez connoître l'austérité de nos mœurs. Si on vous voyoit ici....

FLORIVAL, *l'interrompant.*

J'entends. Je me retire ... Mais ne me seroit-il pas possible de vous voir, de vous parler, de vous exprimer tous les sentimens que vous m'avez inspirés?

ISABELLE.

Je vous dois trop pour vous rien refuser. A dix heures ce soir trouvez-vous sous cette fenêtre, et vous saurez alors toute l'étendue de vos bienfaits et de ma reconnoissance.

FLORIVAL.

Quelle bonté!... Ah! que le jour me paroîtra long!

SCENE VI.

JACINTE, ISABELLE, FLORIVAL.

JACINTE, *à Florival.*

PARTEZ, partez, Monsieur!

FLORIVAL, *salue Isabelle; et puis, à part, à Jacinte, en s'en allant.*

Comment se nomme ta maîtresse?

JACINTE.

Ma maîtresse, Monsieur? ma maîtresse, se nomme Léonore.

FLORIVAL.

Tu es charmante!

(*Il embrasse Jacinte, lui donne sa bourse, salue encore Isabelle et sort.*)

SCENE VII.

ISABELLE, JACINTE.

JACINTE, *à part, après un moment de surprise.*

Ah ! que ces François sont aimables !

ISABELLE.

Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

JACINTE.

Ce qu'il m'a dit ? oh ! il a fait mieux que cela.... Mais, voici ma maîtresse.

SCENE VIII.

LÉONORE, ISABELLE, JACINTE.

ISABELLE, *à Léonore.*

Léonore !

LÉONORE.

Ma chere Isabelle, que je suis heureuse de vous voir.... Mais, par quel bonheur ?

ISABELLE.

Vous savez quelle étoit ma position cruelle ? Depuis l'absence de mon frere, mon tuteur barbare, faisant valoir tous les droits que le testament de mon

mon pere lui avoit donnés sur moi, a voulu me forcer à accepter sa main. Ce malheureux, sans être rebuté par mes refus constans, a osé employer la menace. Ce matin, j'ai vu arriver le notaire au château. On alloit dresser le contrat. Alors, je prends le seul parti qui me reste, je me sauve, dans le dessein de me réfugier chez vous.... Mais bientôt mon persécuteur est instruit de ma fuite. Accompagné d'une troupe de gens armés, il me poursuit. J'entends ses cris... mes forces m'abandonnent et je retombe encore en son pouvoir.

LÉONORE et JACINTE, *ensemble.*

Ah ! quel malheur !

ISABELLE.

Je ne puis y penser sans frémir !

AIR.

Victime infortunée,
Vers l'autel entraînée,
Je cédois à ma destinée ;
Et je ne demandois, hélas !
Que le trépas.

LÉONORE et JACINTE, *ensemble.*

Hélas ! hélas !
Elle demandoit le trépas !

ISABELLE.

Hélas ! hélas !
Oui, je demandois le trépas !
Quand, tout-à-coup, une voix inconnue
Réveille mon ame éperdue.

Q

« Barbares ! arrêtez !
» Eh ! quoi ! traiter ainsi ce sexe aimable et tendre ?
» Barbares ! arrêtez !
» Je mets ma gloire à le défendre ;
» Et, si vous persistez,
» Je suis François : c'est vous en dire assez ! »

LÉONORE et JACINTE, *ensemble*.
Ah ! que j'aime ce François !

JACINTE, *à part*.
Oui, je le reconnois,
C'est mon François.

ISABELLE.
« Mais, quoi ! vous aggravez l'outrage ?
» Cruels ! éprouvez donc ma rage ! »
Alors, avec fureur,
Il court briser ma chaîne.
Tout céde à sa valeur :
La résistance est vaine.
Tout cede à sa valeur ;
Tout cede à sa fureur :
Il renverse, il terrasse.
Mon tyran perd l'audace,
Et, saisi de terreur,
Prend la fuite ;
Et moi, sous la conduite
Du François généreux,
Je vole vers ces lieux.

LÉONORE et JACINTE, *ensemble*.
Quelle reconnoissance

Ce généreux François doit attendre de vous!
Quelle reçonnoissance!

ISABELLE.

Ah! ce n'est point de la reconnoissance:
Un sentiment plus doux
Sera sa récompense!

LÉONORE et JACINTE, *ensemble.*

Quelle reconnoissance!

ISABELLE.

Non, ce n'est point de la reconnoissance.
Je crains qu'un sentiment plus doux...

LÉONORE et JACINTE, *ensemble.*

Quelle reconnoissance!

ISABELLE.

Non, ce n'est point de la reconnoissance.

Léonore, puis-je compter sur votre amitié? m'accordez-vous un asyle?

LÉONORE.

A mon unique amie, à la sœur de D. Alonze? oui, quoique mon pere me défende de vous voir....

ISABELLE, *l'interrompant.*

De me voir!

LÉONORE.

Jacinte vient de me l'apprendre. Il sort d'ici. Il est même heureux que vous ne l'ayiez pas rencontré.

ISABELLE.

Il ne me connoît pas. D'ailleurs, je suis entrée par la porte du jardin. Vous savez que j'en ai toujours la clef?

JACINTE.

A propos; cela me rappelle.... Ce François sait-il votre nom?

ISABELLE.

Je ne crois pas.

JACINTE.

C'est qu'il m'a demandé celui de ma maîtresse.

ISABELLE.

C'est de moi sûrement qu'il a voulu parler.

JACINTE.

Ma foi! sans y penser, je lui ai nommé Madame... Mais qu'importe? je vais me mettre aux aguets.

LÉONORE.

Aussi-tôt que tu appercevras mon pere, accours nous en avertir.

(*Jacinte sort.*)

SCENE IX.

LÉONORE, ISABELLE.

ISABELLE.

Que d'embarras je vais vous causer! et si mon frere alloit revenir?

LÉONORE.

Je vous avoue que je crains son retour à présent, autant que je le desirois. Vous savez qu'il a toujours favorisé les prétentions de votre tuteur? Vous connoissez

son caractere impétueux? Aussi jaloux de l'honneur de sa maison que de sa maîtresse, portant à l'excès tous les préjugés séveres de notre nation, que dira-t-il de votre démarche?

ISABELLE.

Jamais il ne me le pardonnera. C'est de lui sur-tout qu'il faut me cacher, car .. (*On entend Jacinte qui crie du dehors.*) Madame! Madame! D. Alonze! D. Alonze!

ISABELLE et LÉONORE, *ensemble.*

Ah! Ciel!

(*Isabelle se sauve dans un cabinet voisin, sans avoir le tems de fermer la porte tout-à-fait.*)

SCENE X.

D. ALONZE, JACINTE, LÉONORE.

(*Pendant toute cette scene et la suivante, D. Alonze a l'air fort inquiet Sans avoir rien distingué, il soupçonne que quelqu'un est caché dans le cabinet; et ses regards se jettent souvent sur la porte, ce qui est marqué par ce signe —.*)

JACINTE, *à D. Alonze, en voulant l'arrêter pour donner le tems à Isabelle de se cacher.*

AH! Seigneur D. Alonze! que ma maîtresse va être contente!... Vous avez fait un bon voyage? Vous vous portez bien?

D. ALONZE, *à Léonore.*

... Adorable Léonore ! je vous revois enfin ; et ma joie est au comble. —— Si vous daignez la partager.

LÉONORE.

Alonze, pouvez-vous en douter ? Cruel ! pourquoi ne pas me prévenir de votre retour ?

D. ALONZE.

J'ai voulu vous surprendre. —— M'en sauriez-vous mauvais gré ?

JACINTE.

Allez, Seigneur, c'est bien mal à vous de nous surprendre... (*A part.*) Je ne crois pas qu'il l'ait vue... Mais, pour éviter une surprise moins agréable, je retourne à mon poste... (*A Léonore.*) Madame, si votre pere arrive, D. Alonze passera...

D. ALONZE, *l'interrompant.*

Dans ce cabinet.

JACINTE.

Non, dans le jardin. Vous y serez mieux... (*A Léonore.*) Entendez-vous, Madame ?

(*Elle fait quelque pas pour sortir.*)

D. ALONZE, *à part.*

Dans le jardin !

JACINTE, *revenant, à D. Alonze, avec un air triste.*

Seigneur, puis-je vous faire mon compliment de condoléance ? votre cher oncle...

D. ALONZE, *l'interrompant.*

Sa santé est rétablie.

JACINTE.

Adieu donc la succession !

(*Elle sort.*)

SCENE XI.

LÉONORE, D. ALONZE.

LÉONORE.

Vous voyez, D. Alonze, combien la présence de mon pere est redoutable pour nous? Sans vous connoître, il est déja instruit de vos visites, et il me défend de vous voir. Ses soupçons vont redoubler lorsqu'il apprendra votre retour.

D. ALONZE.

Il ne le saura pas; je l'ai caché même à ma famille : je n'ai point paru chez moi; et, tant que mon amour l'exigera, mon retour sera un secret pour tout le monde... Mais, ce pere, que vous redoutez tant, pourra-t-il être inexorable à vos prieres? et un nom tel que le mien...

LÉONORE, *l'interrompant.*

Un nom? Vous ne connoissez pas mon pere. La plus illustre alliance, sans fortune, ne seroit rien à ses yeux... Cher Alonze, quel obstacle pour nous!

D. ALONZE.

Ah! s'il n'y avoit que cet obstacle à combattre, je saurois bien le vaincre!

LÉONORE.

Eh! quel autre obstacle pouvez-vous craindre?

D. ALONZE.

Vous... vous-même. — Pardonnez Léonore, mais,

de grace, dites-moi, l'absence n'auroit-elle pas changé les sentimens que j'ai pu vous inspirer? —— Daignez rassurer un cœur qui aime avec trop de violence pour ne pas douter de son bonheur!

LÉONORE.

Ingrat! pouvez-vous me faire un tel reproche?

D. ALONZE.

Chut! —— N'entendez-vous pas du bruit?

LÉONORE.

Du bruit? où?

D. ALONZE.

Dans ce cabinet.

LÉONORE.

Cela n'est pas possible... Vous vous trompez.

D. ALONZE.

J'en suis certain; ainsi permettez...

LÉONORE, *le retenant.*

Vous vous trompez, vous dis-je.

D. ALONZE.

Soit. —— Mais souffrez.

LÉONORE.

Vous n'y entrerez pas.

D. ALONZE.

J'y entrerai.

LÉONORE.

Quoi! encore de la jalousie?

D. ALONZE.

De la jalousie? moi! quelle idée! —— C'est votre seul intérêt qui me guide. Qui sait si votre pere n'a

pas aposté quelqu'un pour nous écouter ? Ainsi, malgré votre résistance, il faut absolument...

LÉONORE, *le retenant.*

N'avancez pas; je vous le défends.

D. ALONZE.

Défense inutile.

LÉONORE.

Ah ! Ciel ! Alonze ! si vous m'aimez...

D. ALONZE, *la repoussant et courant vers le cabinet.*

Rien ne peut m'arrêter ; mon parti est pris et... (*La porte du cabinet se ferme tout-à-fait.*) Eh ! bien, avois-je tort?

LÉONORE.

Et que présumez-vous de-là ?

D. ALONZE.

Ce que j'en présume ! Vous osez me le demander ?... Ce que j'en présume : Que mon malheur est certain, que je suis trompé, trahi, par la plus fausse, la plus perfide des femmes !

SCENE XII.

JACINTE, D. ALONZE, LÉONORE.

JACINTE, *à D. Alonze.*

Mon maître arrive ; vîte, Seigneur, sauvez-vous... (*A Léonore.*) Qu'a-t-il donc ?

LÉONORE, *à D. Alonze.*

Alonze, éloignez-vous ; mon pere va venir. Voulez-vous me perdre ?

D. ALONZE.

M'éloigner !

FINALE.

Plus d'égards, plus de prudence ;
Tout m'est égal !
Je ne respire que vengeance...
(*En allant à la porte du cabinet.*)
Paroissez, indigne rival !

LÉONORE.

Cher Alonze !

D. ALONZE.

Plus d'égards !

JACINTE.

Seigneur !

D. ALONZE.

Plus de prudence !
Je ne respire que vengeance...
(*En allant à la porte du cabinet.*)
Paroissez, indigne rival !

LEONORE.

Non, tu n'as point de rival !

JACINTE.

Vous n'avez point de rival !

LÉONORE et JACINTE, *ensemble.*

Vous connoîtrez { mon / son } innocence.
Partez, partez !

D. ALONZE, *à la porte du cabinet.*

Paroissez, paroissez !
Je ne respire que vengeance.
Paroissez, indigne rival !

LÉONORE et JACINTE, *ensemble.*

Quel aveuglement fatal !

SCENE XIII.

LOPEZ, D. ALONZE, LÉONORE, JACINTE.

LOPEZ, *à part.*

Quel bruit chez moi viens-je d'entendre ?

LÉONORE, *à part.*

Mon pere! ah ! Ciel !...

JACINTE.

Quel parti prendre ?

LOPEZ, *à part.*

Un inconnu !... ma fille en pleurs !...
(A D. Alonze.)
Monsieur, apaisez vos fureurs !
De ce logis je suis le maître ;
Je puis y commander, peut-être !
Que voulez-vous ?
Que cherchez-vous ?

D. ALONZE.

Je veux me satisfaire !

LOPEZ.

Là, là, là, là, point de courroux.

D. ALONZE.

Je veux me satisfaire!

JACINTE.

On va vous satisfaire.

LOPEZ.

Il faut me satisfaire.

LÉONORE.

Hélas! que faut-il faire?

ENSEMBLE.

D. ALONZE, *à la porte du cabinet.*

Paroissez!

JACINTE.

Finissez!

LOPEZ.

Répondez,

Léonore! Jacinte!

JACINTE, *à part.*

Il faut employer une feinte.

LOPEZ.

Vous qui rebutez les galans,
Grave matrone de vingt ans;
Daignez m'instruire,
Daignez me dire
Le secret?

JACINTE.

Je vais le dire,
Vous en instruire.

D. ALONZE, *à part.*

Que peut-elle dire?

LÉONORE, *à part.*
Que va-t-elle dire ?
JACINTE, *à Lopez.*
Voici le fait.
Une femme tremblante,
Expirante,
Accourt implorer, à genoux,
Un asyle chez nous.
Poursuivie,
Elle craint pour sa vie.
Nous la cachons en ce réduit...
(*Montrant D. Alonze.*)
Ce monstre bientôt la poursuit.
Dans la fureur qui le transporte,
Il veut briser la porte ;
Et sans vous, Monsieur, sans vous,
Hélas ! hélas ! c'étoit fait de nous !
D. ALONZE, *à part.*
Une femme ? belle finesse !
LOPEZ, *à Jacinte.*
Une femme ?
JACINTE.
C'est sa maîtresse.
LÉONORE, *à Lopez.*
Oui, mon pere ; je tremble encor
De sa fureur extrême :
Ce cruel, dans son transport,
Cherche à percer le cœur qui l'aime !
LOPEZ, *à D. Alonze.*
Mais d'où vient ce grand courroux ?

D. ALONZE, *à part.*

L'infidelle ! l'infidelle !

JACINTE, *à Lopez.*

Il croit sa maîtresse infidelle.
L'amour lui trouble la cervelle :
Il est jaloux, il est jaloux.

LOPEZ.

Il est jaloux ?

JACINTE.

Mais très-jaloux !

LOPEZ.

Que les jaloux sont foux !

LOPEZ et JACINTE, *ensemble.*

Que les jaloux sont foux !

D. ALONZE, *à part.*

C'est trop dévorer mon injure :
Il faut confondre l'imposture ;
Rien ne me retiendra...
(*Montrant Léonore.*)
L'infidelle ! la parjure !
La voilà.

(*Au moment où Alonze dit ces mots, Isabelle, voilée, ouvre la porte à demi ; Jacinte la prend par la main, et la place devant Léonore.*)

SCENE XIV.

ISABELLE, *voilée*, LOPEZ, D. ALONZE, JACINTE.

LOPEZ, LÉONORE et JACINTE, *ensemble.*

LA voilà !

D. ALONZE, *à part, voyant Isabelle.*

Ah ! Ciel ! c'est une femme !

LÉONORE et JACINTE, *ensemble, à Isabelle.*

Fuyez, fuyez ; Madame,
Redoutez le courroux
De ce monstre jaloux !

(*Isabelle s'enfuit.*)

SCENE XV.

LOPEZ, D. ALONZE, LÉONORE, JACINTE.

LOPEZ, LÉONORE et JACINTE, *ensemble.*

(*Musique à demi voix.*)

IL ne sait plus que dire ;
Il ne s'emporte plus :
Il gémit, il soupire.
Ah ! qu'il a l'air confus !

D. ALONZE, *à part.*

Hélas ! hélas !

LOPEZ, LÉONORE et JACINTE, *ensemble.*

Il gémit, il soupire.
Ah ! qu'il a l'air confus !

LOPEZ.

Qu'elle a de pouvoir sur son ame !
Elle n'est pas encor sa femme,
On le voit bien !...
(*A D. Alonze.*)
Quoi ! vous ne dites rien ?

D. ALONZE, *à part.*

Hélas ! hélas !

LOPEZ, LÉONORE et JACINTE, *ensemble.*

Il ne sait plus que dire,
Il ne s'emporte plus.

D. ALONZE, *à part.*

Hélas ! hélas !

LOPEZ, LÉONORE et JACINTE, *ensemble.*

Il gémit, il soupire;
Ah ! qu'il a l'air confus !

(*D. Alonze regarde Léonore en soupirant, et s'en va.*)

SCENE XVI.

LOPEZ, LÉONORE, JACINTE.

JACINTE, *le contrefaisant.*

HÉLAS! hélas!

LOPEZ et JACINTE, *ensemble.*

La plaisante aventure!
La plaisante aventure!
Non, je ne l'oublierai jamais!

LÉONORE, *à part.*

La cruelle aventure!
Pour mon cœur quelle injure!
Non, je ne l'oublierai jamais!

LOPEZ, *à Jacinte.*

La plaisante aventure!
La plaisante aventure!
Non, je ne l'oublierai jamais!

LÉONORE, *à part.*

La cruelle aventure!
La cruelle aventure!
Non, je ne l'oublierai jamais!

JACINTE, *à Lopez.*

La plaisante aventure!
La cruelle aventure!
Non, je ne l'oublierai jamais!

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LÉONORE, *seule.*

ARIETTE.

Je romps la chaîne qui m'engage,
L'ingrat mérite mon courroux!
J'aime mieux paroître volage
Que d'être esclave d'un jaloux.
Après cette injure cruelle,
Amour, je renonce à ta loi.
Alonze me croit infidelle;
Alonze est indigne de moi!
Hélas! de l'amour le plus tendre
Comme il savoit peindre l'ardeur!
Quel plaisir j'avois à l'entendre!
Que ses accens flattoient mon cœur!...
Moi, rompre une chaîne si belle!
Ah! puis-je y songer sans effroi?
Mais.... Alonze me croit infidelle;
Alonze est indigne de moi!

SCENE II.

JACINTE, LÉONORE.

JACINTE.

Vous voilà, Madame? Qu'avez vous fait d'Isabelle?

LÉONORE.

Elle est cachée dans le pavillon du jardin. Mon pere la croit partie?

JACINTE.

Assurément! Mais, moi, devinez d'où je viens? Je l'ai vu.

LÉONORE.

Vu! qui?

JACINTE.

D. Alonze.

LÉONORE.

Le malheureux!... Tu l'as vu?

JACINTE.

Que voulez-vous? j'ai l'ame si bonne.... Si vous saviez dans quel état il est.... Hélas!

LÉONORE.

Écoute bien ce que je te dis: c'en est fait, Jacinte; je ne le reverrai de ma vie, et je te défends de me jamais prononcer son nom. Entends-tu?

JACINTE.

Oui, Madame. Soit.... Parlons d'autres choses.

Ne craignez-vous pas que le tuteur d'Isabelle ne vienne chercher sa pupille ici ? Il est vrai que cet Officier François lui a fait une si belle peur...

LÉONORE, *l'interrompant.*

Tu lui as parlé ?

JACINTE.

Cependant, l'amour pourroit lui donner du courage.

LÉONORE.

Jacinte.... qu'est-ce qu'il t'a dit ?

JACINTE.

Qui ? le tuteur d'Isabelle ?

LÉONORE.

Non.... ce monstre !

JACINTE.

Qui ?

LÉONORE.

Mais... mais... D. Alonze.

JACINTE.

Oh ! vous m'avez défendu de le nommer.

LÉONORE.

C'est pour la derniere fois, parle-m'en ; je t'en conjure !

JACINTE.

Eh ! bien, Madame... D. Alonze... d'abord, il a gardé un morne silence... se mordant les levres... frappant des pieds... ensuite il a juré... Ah ! comme il a juré... puis il a pleuré.

LÉONORE, *soupirant.*

Ah !

JACINTE.

Puis il m'a dit qu'il étoit au désespoir de vous avoir soupçonnée... à tort.

LÉONORE.

Oui, tu dis bien; tu rends mieux son esprit que ses paroles. Son désespoir vient, non pas de m'avoir soupçonnée, mais de ne m'avoir pas convaincue? car l'ingrat me croit toujours infidelle... enfin?

JACINTE.

Enfin, il m'a conjurée, si je voulois lui sauver la vie, de lui ménager ce soir un entretien... avec vous.

LÉONORE.

Un entretien! Comment a-t-il eu l'audace de l'espérer?

JACINTE.

Oh! je ne lui ai rien promis; et, puisque vous ne voulez plus le voir, je vais lui dire que cela n'est pas possible.

LÉONORE, *hésitant.*

Jacinte....

JACINTE, *l'interrompant.*

J'y cours, Madame.

LÉONORE.

Non... écoute... Oui... je veux le voir.

JACINTE.

Le voir?

LÉONORE.

Je connois D. Alonze. Son orgueil seroit trop flatté par un refus. Il croiroit que je n'ai pas le

courage de soutenir sa présence. Mais il verra de quoi je suis capable ! Qu'il vienne... qu'il vienne recevoir son congé... de ma bouche.

JACINTE.

De votre bouche.... Oui, cela fera bien plus d'effet.... Mais, en attendant, je voudrois voir Isabelle. Tantôt elle a voulu me parler d'un rendez-vous qu'elle a donné à ce François.

LÉONORE.

A quelle heure doit-il venir?

JACINTE.

Qui ? ce François ?

LÉONORE.

Non, non.... D. Alonze.

JACINTE.

Aussi-tôt que votre pere sera couché.

LÉONORE.

Mon pere ne se couche qu'à neuf heures.

JACINTE.

Il est vrai. Il y a trois mortels quarts-d'heure à attendre !... Je vais dans le jardin trouver Isabelle.

LÉONORE.

Va ; mais prends bien garde que mon pere ne t'aperçoive !

JACINTE.

Oh ! ne craignez rien ; laissez-moi faire. Vous verrez que...

(*Elle fait quelques pas pour sortir.*)

SCENE III.

LOPEZ, JACINTE, LÉONORE.

LOPEZ, *à Jacinte, dans le fond du Théatre.*

OU vas-tu ?

JACINTE.

Me promener au jardin.

LOPEZ.

Te promener au jardin, à l'heure qu'il est ? La grille du jardin est fermée.

JACINTE.

Fermée ?

LOPEZ, *montrant la Clef du jardin.*

Oui... En voilà la clef.

JACINTE.

Eh ! bien, donnez-la moi, car j'ai besoin de prendre l'air.

LOPEZ.

Prendre l'air avec le serein qui tombe ? Tu n'y penses pas, mon enfant. Une santé délicate comme la tienne !.. (*A Léonore, en venant au bord du Théatre.*) Te voilà ma fille ?

JACINTE, *à part, revenant aussi.*

Cette pauvre Isabelle, que va-t-elle devenir ? Plus de communication.... Nous défendre la promenade ! C'est bien dur !

LOPEZ, *à Léonore.*

Hé bien, Léonore, que penses-tu de l'aventure de tantôt ! de notre jaloux ?

LÉONORE.

Je pense, mon pere, que sa maîtresse est bien à plaindre.

LOPEZ.

Bon ! sa maîtresse ne vaut pas mieux que lui. La maîtresse d'un fou pareil ne peut être qu'une folle. Je gage qu'ils se raccommoderont. Encore deux ou trois hélas ! et la pauvre sotte lui pardonnera tout.

LÉONORE.

Je ne le crois pas, mon pere.

LOPEZ.

Et moi, vois-tu ? je le parirois.

JACINTE, *à part.*

Et moi, je serois de moitié.

LOPEZ, *à Léonore.*

Voilà ce que c'est que l'amour ! Tu ne connois pas cette passion funeste. Tu es bien heureuse !

LÉONORE, *soupirant, à part.*

Heureuse !

JACINTE, *bas, à Léonore.*

Vous vous troublez !.. Songez que vous allez vous trahir.

LOPEZ, *à Léonore.*

Vouloir se remarier !.. Quelle sottise !

ARIETTE.

ARIETTE.

Le mariage est une envie
Qu'une fois dans la vie
On peut bien se passer;
Mais ce seroit une folie
Que de vouloir recommencer!

JACINTE.

Voilà une belle pensée, et tout-à-fait neuve!

LOPEZ, *à Léonore.*

Qu'en penses-tu, Léonore?

LÉONORE.

Assurément, mon pere, je suis de votre avis.

LOPEZ.

Là, bien vrai?

JACINTE.

Oui, Monsieur, je vous en réponds. Dans ce moment ma maîtresse pense tout ce qu'elle dit... (*A part.*) Mais dans une heure d'ici elle pensera autrement.

LOPEZ.

Oh! puisque tu m'en réponds, je n'ai plus de doute... (*A Léonore.*) Ainsi, ma fille, tu consens à rester dans le veuvage?

LÉONORE.

Oui, mon pere; c'est bien mon intention.

LOPEZ.

Tu m'enchantes! Quant à ta fortune, laisse-moi seulement le soin de la faire valoir; et je te promets qu'en dix ans d'ici tu seras la plus riche veuve de l'Espagne.

JACINTE.

En dix ans d'ici?... La belle perspective!... (*A Léonore.*) Ah! Madame que vous êtes heureuse d'avoir un si bon pere!

LOPEZ.

Tu me fais des complimens?... (*A Léonore.*) Mais, Léonore, pourquoi cette tristesse? Tu me parois agitée, ma fille C'est le souvenir du pauvre défunt qui te tourmente toujours?

JACINTE.

Ah! Monsieur, ne nous en parlez pas! La seule idée de ce cher homme nous jette dans une affliction... Voyez comme ma maîtresse est troublée!.. (*A Léonore.*) Venez. venez, Madame, vous retirer dans votre appartement.

LÉONORE, *à Lopez.*

Permettez-vous, mon pere?

LOPEZ.

Oui, mon enfant; va te reposer. Je suis fâché d'avoir réveillé ta sensibilité!

JACINTE, *bas à Léonore.*

Consolez-vous, Madame, D. Alonze va venir.

(*Léonore et Jacinte sortent.*)

SCENE IV.

LOPEZ, *seul.*

Je ne suis pas la dupe de cette sensibilité. Ce n'est pas la mort d'un époux qui l'excite; c'est l'absence d'un amant. Par malheur cette absence ne sera pas longue. Je sais que D. Alonze est attendu à Cadix... (*Montrant la clef du jardin*) Cette clef ne sortira plus de mes mains. Plus de promenade au jardin. C'est-là sûrement que se donneroient les rendez-vous... Que de peine, que d'embarras je vais avoir!.. La détestable chose que l'amour!.. Mais, j'entends quelqu'un.

SCENE V.

FLORIVAL, LOPEZ.

LOPEZ.

Que demandez-vous, Monsieur?

FLORIVAL.

Je demande le Seigneur Lopez, loyal Négociant, et le plus honnête homme de Cadix.

LOPEZ.

Vous me faites bien de l'honneur!

FLORIVAL.

Quoi ! Monsieur, c'est vous ?.. Mille pardons si je ne vous ai pas reconnu !

LOPEZ.

Comme c'est la premiere fois que nous nous voyons, la faute n'est pas grande ! Qu'y a-t-il pour votre service ?

FLORIVAL, *lui présentant une lettre de change.*

Une misere, Monsieur ; une petite lettre de change.

LOPEZ, *prenant la lettre de change et la lisant.*

Voyons... « Deux cents piastres, passées à l'ordre du » Chevalier de Florival. »

FLORIVAL.

C'est votre serviteur.

LOPEZ.

Je vais vous chercher votre affaire. Je ne vous ferai pas attendre.

FLORIVAL.

Oh ! tant qu'il vous plaira. Je ne suis pas pressé.

(Lopez sort.)

SCENE VI.

FLORIVAL, *seul.*

C'EST donc là le pere de ma charmante Léonore!... Ah ! si, par ce prétexte, je pouvois la voir un moment !... C'est trop espérer... Mais, ce soir, du moins, j'aurai le bonheur de lui parler... (*Regardant une fenêtre grillée, dans le fond, donnant sur la rue.*) Voilà la fenêtre !... Lopez ne peut pas ignorer l'aventure de ce matin; que c'est un Officier François qui a délivré sa fille .. Il me paroît bon homme... Si je m'ouvrois à lui !... Refuseroit-il la main de Léonore à celui qui a sauvé ses jours, son honneur? .. Vain espoir !... Il croira qu'un vil intérêt me guide... Léonore est si riche... Quel dommage!

SCENE VII.

JACINTE, FLORIVAL.

JACINTE.

COMMENT ! c'est vous, Monsieur?

FLORIVAL.

C'est toi, ma chere amie? que je t'embrasse !... (*Il l'embrasse.*) Dis-moi, par ton moyen, puis-je espérer de voir Léonore?

JACINTE.

Voir Léonore !... Mais vous êtes dans l'erreur. Ce n'est pas...

FLORIVAL, l'interrompant.

Je sais bien que ce n'est pas ici le lieu du rendez-vous ; mais, mon impatience....

SCENE VIII.

LOPEZ, FLORIVAL, JACINTE.

LOPEZ, *à Florival.*

Voici votre argent.

JACINTE, *bas, à Florival.*

De la discrétion... de la discrétion !

FLORIVAL, *bas.*

Oh ! c'est par-là que je brille.

LOPEZ, *à Jacinte.*

Que fait Madame ici ?

JACINTE, *montrant Florival.*

Je tenois compagnie à Monsieur.

LOPEZ.

Vas tenir compagnie à ta maîtresse, et laisse-nous.

JACINTE, *à Florival.*

Je vous salue, Monsieur.

FLORIVAL.

Adieu, la belle enfant!

JACINTE, *bas, à Florival.*

Soyez discret!... Dans le pavillon du jardin.

(*Elle sort.*)

SCENE IX.

LOPEZ, FLORIVAL.

FLORIVAL, *à part.*

Dans le pavillon du jardin!... Que veut-elle dire?

LOPEZ, *à part, comptant les piastres.*

Cent quatre-vingt-dix, cent quatre-vingt-quinze et deux cents... (*A Florival, en lui donnant les piastres.*) Comptez.

FLORIVAL, *les prenant, sans les compter, et les mettant dans sa poche.*

Compte-t-on avec ses amis?

LOPEZ.

Votre serviteur très-humble... Si vous voulez vous reposer un instant...

FLORIVAL.

Je crains de vous déranger... Vous autres gens âgés, vous vous couchez de bonne-heure?

LOPEZ, *s'asseyant auprès d'une table sur laquelle il y a des pipes et des bougies.*

Oh! dans une demi-heure d'ici.

FLORIVAL, *à part, et s'asseyant aussi près de la table.*

Bon!

LOPEZ, *prenant une pipe et l'allumant.*

Fumez-vous?

FLORIVAL, *prenant et allumant aussi une pipe.*

Je fais tout.

(Ils fument tous les deux.)

LOPEZ.

Etes-vous de l'armée alliée?

FLORIVAL.

Oui, Monsieur.

LOPEZ.

Vous allez donc combattre nos ennemis, cueillir des lauriers? Cela doit faire une belle récolte?... Partez-vous bientôt?

FLORIVAL.

Trop tôt pour mon repos!

LOPEZ.

Comment donc?

FLORIVAL.

Ah! mon cher Monsieur, vous êtes bien heureux!

LOPEZ.

Il est vrai, je suis assez riche.

FLORIVAL.

Riche? Vous possédez un trésor!

LOPEZ.

Pas absolument un trésor; mais je suis à mon aise.

FLORIVAL.

Et moi, Monsieur, je me vois à l'instant de quitter tout ce que j'aime !

LOPEZ.

Quoi ! de l'amour ? un guerrier soupirant ? Fi donc ! Songez que vous êtes notre allié.

FLORIVAL.

Hélas ! je voudrois l'être !

LOPEZ.

Mais vous l'êtes.

FLORIVAL.

Oui... vous avez raison... je l'avois oublié.

DUO.

LOPEZ.

La gloire vous appelle...
La gloire a tant d'attraits !
Vous lui serez fidele ;
Vous êtes François.

FLORIVAL.

C'est l'amour qui m'appelle...
L'amour a tant d'attraits !
Je lui serai fidele,
Fidele à jamais !

LOPEZ.

Ne songez qu'à la gloire ;
Volez à la victoire,
Et laissez-là l'amour !

FLORIVAL.

Chacun aura son tour.

De l'amour je vole à la gloire;
De la gloire à l'amour.

LOPEZ.

Enfin, d'une flamme si belle
Peut-on savoir quel est l'objet?

FLORIVAL.

Si j'osois...

LOPEZ.

Elle s'appelle ?

FLORIVAL.

Elle s'appelle...

LOPEZ.

Elle s'appelle ?

FLORIVAL.

Mais, il faut être discret !

LOPEZ, *à part.*

Quelle tête légere !

FLORIVAL, *à part.*

Quel tourment de se taire !
Mais il faut être discret.

LOPEZ.

Pourquoi tant de mystere ?

FLORIVAL.

Je crains de vous déplaire.

ENSEMBLE.

LOPEZ, *à part.*
De me déplaire?...
Je devine l'affaire.

FLORIVAL.
Je ne puis plus me taire,

LOPEZ.
Sachons ce grand secret?

FLORIVAL.
Vous saurez mon secret.

FLORIVAL.
Celle qui m'est si chere,
Est celle qui dans les champs,
Ce matin... par des brigands...
Vous devez bien m'entendre?

LOPEZ.
Moi, je dois vous entendre?

FLORIVAL.
Moi, contre tous ces brigands,
Moi, j'ai su la défendre.

LOPEZ.
Vous me faites courir les champs.

FLORIVAL.
C'est elle qui couroit les champs.

LOPEZ.
Et je dois vous entendre?

FLORIVAL.
Et vous devez m'entendre.

LOPEZ.
Son nom, son nom?

FLORIVAL.

Non, non, non, non.

LOPEZ.

Venons au fait, venons au fait.

FLORIVAL.

Non, non; il faut être discret.

(*Il sort.*)

SCENE X.

LOPEZ, *seul.*

VOILA sur ma parole un plaisant original !... On diroit que tous les fous de Cadix se sont donné le mot pour venir me tourmenter... J'avois d'abord conçu quelque soupçon... mais cette aventure de brigands, dans les champs m'a rassuré... Pour n'être pas encore exposé à de nouvelles impertinences, allons nous coucher... (*Appelant.*) Jacinte !

SCENE XI.

JACINTE, LOPEZ.

LOPEZ.

FERME bien toutes les portes ; et qu'on m'éveille à la pointe du jour.

JACINTE.

Oui, Monsieur.

(*Lopez sort.*)

SCENE XII.

JACINTE, *seule.*

LE voilà parti.. et avec la clef de la grille... Il a sûrement des soupçons... Il sera aux aguets... Ses fenêtres donnent sur le jardin... Cette pauvre Isabelle, que va-t-elle devenir ?... Seule, dans le pavillon, pendant la nuit, se voir abandonnée de tout le monde ! Qu'elle est à plaindre !... Mais, qu'y faire ?... Songeons, du moins, à son frere, qui, sans doute, s'impatiente... (*Appelant.*) Seigneur ! Seigneur D. Alonze !

SCENE XIII.

D. ALONZE, JACINTE.

JACINTE.

Hé bien, Seigneur, êtes-vous revenu de tous vos soupçons? Cesserez-vous enfin de faire le tourment d'une femme qui n'a jamais aimé que vous?

D. ALONZE.

Oui, ma chere Jacinte; je rends justice à la vertu: je sens combien j'ai été coupable. Je rougis de mon erreur... Ciel! comme la jalousie nous aveugle! Quoi! j'ai pu voir un rival dans une femme?... car, enfin, c'étoit bien une femme?

JACINTE, *à part.*

Il n'en est pas encore convaincu... (*A D. Alonze.*) Quoi! vous osez douter?...

D. ALONZE, *l'interrompant.*

Non, Jacinte; je n'ai pas le moindre doute... Mais, cette femme, pourquoi me la cacher? pourquoi tant de mystere?

JACINTE.

Oh! c'est-là notre secret, que vous saurez, cependant, en tems et lieu.

D. ALONZE.

Je ne veux plus le savoir. Léonore m'est fidelle; qu'elle me pardonne, et rien ne manquera à mon bonheur!

JACINTE.

Vraiement, je le crois bien ; mais vous n'y êtes pas encore. Vous allez la voir dans une colere... que vous saurez bien adoucir. Je vais lui dire que vous êtes ici.

D. ALONZE.

Allez, ma chere Jacinte... Mais... dis-moi... qui est ce jeune Militaire que j'ai vu sortir tantôt ?

JACINTE.

C'est un Officier François, qui est venu parler à mon maître pour affaire.

D. ALONZE.

A ton maître ?

JACINTE.

Oui.

D. ALONZE.

Un Officier François ?

JACINTE.

Un Officier François... Et vous n'êtes plus jaloux ?... Ah ! Seigneur D. Alonze, je crains que votre mal ne soit incurable !

(*Elle sort.*)

SCENE XIV.

D. ALONZE, *seul.*

Elle me reproche mes soupçons... Peut-être a-t-elle raison... Mais, après tout, ces soupçons, quoiqu'injustes, sont-ils si criminels?

ARIETTE.

Aimer sans jalousie,
Non, ce n'est point aimer;
Ce n'est qu'un sentiment léger,
Un goût frivole et passager,
Que sans effort on quitte, et qu'on oublie.
Mais quand on aime pour la vie,
On aime avec fureur.
Souvent c'est un martyre,
C'est un affreux délire,
Qui tourmente et déchire
Un trop sensible cœur!

Je vois de la lumiere... On vient... Ah! Léonore!... Lui apprendrai-je la mort de mon oncle? lui dirai-je qu'une fortune égale à ma naissance?... Non, mon cœur en seroit jaloux. C'est à l'amour seul que je veux devoir le bonheur où j'aspire.

SCENE XV.

JACINTE, D. ALONZE.

JACINTE.

SEIGNEUR, j'ai enfin déterminé ma maîtresse : elle consent à vous voir.

D. ALONZE.

Ma chere Jacinte ! je vole à ses pieds y abjurer mon erreur et en obtenir le pardon.

(Il sort.)

SCENE XVI.

JACINTE, *seule.*

IL aura bien de la peine... mais il l'obtiendra... Je le connois... Cependant, Seigneur D. Alonze, malgré votre repentir, vos pleurs, vos gémissemens, si j'étois à la place de ma maîtresse, je vous... je vous pardonnerois... Ah ! ces hommes ! ces hommes !

ARIETTE.

D'abord, amans soumis et doux,
Pleurans, tremblans à vos genoux,
Victimes de nos injustices,
A tous nos goûts, à nos caprices,

Sans cesse, on les voit asservis,
Et tout nous est permis.
Mais quand, à force de souplesse,
De pleurs, de soins et de finesse,
Ils ont surpris notre tendresse,
Alors, alors le charme cesse;
Plus d'amans!
Jaloux, méchans,
Ils ne sont plus que des tyrans.
Victimes de leurs injustices,
A tous leurs goûts, à leurs caprices,
Nos foibles cœurs sont asservis,
Rien ne nous est plus permis.

(Elle sort.)

SCENE XVII.

D. ALONZE, LÉONORE.

DUO.

D. ALONZE.

CRUELLE!
De ma douleur mortelle
Veux-tu me voir mourir?

LÉONORE.

D'une chaîne cruelle
Je saurai m'affranchir!

D. ALONZE.

D'une ardeur si constante,
Voilà donc le retour ?

LÉONORE.

Soupçonner son amante,
Pour prix de tant d'amour !

ENSEMBLE.

D. ALONZE, *à part.*

Que je suis à plaindre !
Ah ! c'est trop souffrir !

LÉONORE, *à part.*

Je ne puis plus feindre,
C'est trop me contraindre,
Et le voir souffrir.

D. ALONZE.

Léonore ! ma Léonore !
De l'amant qui t'implore
Vois les pleurs, les tourmens !

LÉONORE, *à part.*

Oui, oui, je l'aime encore ;
En vain je m'en défends !
Je ne puis plus feindre,
C'est trop me contraindre,
Et le voir souffrir.

D. ALONZE, *à part.*

Que je suis à plaindre !
Ah ! c'est trop souffrir !

LÉONORE, *à part.*

Hélas ! hélas ! que devenir ?

D. ALONZE.

Faut-il mourir ?

LÉONORE, *regardant tendrement D. Alonze.*

ARIETTE.

Jamais le cœur de Léonore
Ne sut cacher ses sentimens;
Et même, en ce moment encore,
Ce cœur sincere, qui t'adore,
Te renouvelle ses sermens.

D. ALONZE, *se jettant avec transport aux pieds de Léonore.*

ARIETTE.

Jamais, jamais la jalousie
Ne troublera plus ton bonheur!
Mon cœur abjure, pour la vie,
Cette funeste frénésie :
Alonze en atteste l'honneur!

LÉONORE.

Crois le serment de ton amante!

D. ALONZE.

Crois le serment de ton époux!

LÉONORE.

Léonore est toujours constante!

D. ALONZE.

Ton Alonze n'est plus jaloux!

(*On entend préluder une guittare, en dehors, devant la fenêtre, et Florival chante ce qui suit.*)

Tandis que tout sommeille,
Dans l'ombre de la nuit,

L'amour, qui me conduit,
L'amour, qui toujours veille,
Me dit, tout bas :
« Viens ; suis mes pas
» Où la Beauté t'appelle.
» Voici l'instant du rendez-vous ;
» Profite d'un moment si doux :
» Moi, pour écarter les jaloux,
» Je ferai sentinelle. »

(*Les deux amans marquent le plus grand étonnement. Léonore veut aller à la fenêtre, D. Alonze la retient, et Florival continue.*)

De l'amant le plus tendre,
Ah ! couronnez l'espoir !
S'il ne peut plus vous voir,
Qu'il puisse vous entendre.
Un mot de vous,
Un mot bien doux,
Doit confirmer encore
Cet espoir heureux et flatteur
Qui ce matin combloit mon cœur,
Et d'où dépend tout mon bonheur,
Charmante Léonore !

D. ALONZE, *courant avec fureur à la fenêtre, la main sur la garde de son épée.*

Malheureux !

LÉONORE, *à haute voix, à Florival.*

Ah ! Ciel !... qui que vous soyiez, sauvez-vous !

FLORIVAL, *dans la rue.*

Sauvons-nous ! sauvons-nous ! c'est le pere !

(*D. Alonze et Léonore se regardent pendant quelque tems sans parler.*)

D. ALONZE, *ironiquement.*

ARIETTE.

« Jamais le cœur de Léonore
» Ne sut cacher ses sentimens ;
» Et même, en ce moment encore,
» Ce cœur sincere, qui t'adore,
» Te renouvelle ses sermens ! »

LÉONORE, *ironiquement.*

« Jamais, jamais la jalousie
» Ne troublera plus ton bonheur ;
» Mon cœur abjure, pour la vie,
» Cette funeste frénésie :
» Alonze en atteste l'honneur ! »

D. ALONZE.

Quelle trahison !

LÉONORE.

Quelle injure !

D. ALONZE.

Cœur infidele !

LÉONORE.

Cœur parjure !

D. ALONZE et LÉONORE, *ensemble.*

Rien ne calmera mon courroux !

D. ALONZE, *ironiquement.*

« Crois le serment de ton amante ! »

LÉONORE, *ironiquement.*

« Crois le serment de ton époux ! »

D. ALONZE, *ironiquement.*

« Léonore est toujours constante ! »

LÉONORE, *ironiquement.*

« Ton Alonze n'est plus jaloux ! »

Fin du second Acte.

ACTE III.

(Le Théatre représente un jardin entouré d'un mur, avec un pavillon éclairé.)

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, *seule, sortant du pavillon.*

ARIETTE.

O DOUCE nuit ! sous ton ombre paisible,
Reçois l'aveu de mes premiers soupirs !
Un seul instant m'a su rendre sensible.
Cet instant fixe à jamais mes desirs.
O douce nuit ! sous ton ombre paisible,
Reçois l'aveu de mes premiers soupirs !

C'est au sein des alarmes
Que l'Amour a surpris mon cœur.
Cruel Amour ! n'ai je éprouvé tes charmes
Que pour voir combler mon malheur ?
Un seul instant m'a su rendre sensible.
Cet instant fixe à jamais mes desirs...

Cher

Cher Florival ! sous cette ombre paisible,
Reçois l'aveu de mes premiers soupirs !

J'entends du bruit... Quelqu'un vient... Seroit-ce Léonore ?

SCENE II.

FLORIVAL, *paroissant sur le haut du mur du jardin;* ISABELLE.

ISABELLE, *à part.*

Mais, non... Que vois-je ?... C'est lui !... C'est lui-même.

FLORIVAL, *à part.*

Ciel ! c'est elle !... Que je suis heureux ! (*Il descend dans le jardin.*)

ISABELLE.

Quoi ! Monsieur, vous ?... vous ici ! Par quel hasard ?... Jacinte vous auroit-elle dit ?...

FLORIVAL, *l'interrompant.*

Elle n'a pu me dire qu'un mot... Elle m'a nommé le pavillon du jardin; l'amour m'a fait deviner le reste... J'ai été d'abord au rendez-vous que vous m'aviez donné devant la fenêtre... Vous savez qu'il a manqué... Alors je me suis procuré une échelle, et j'ai volé vers ces lieux.

ISABELLE.

Tant d'empressement, après une connoissance si

légere, a lieu de me surprendre : je ne sais à quoi l'attribuer.

FLORIVAL.

Ah! faut-il vous le dire?... Je vous aime, de l'amour le plus tendre!... Je sens que ma franchise vous blesse : votre délicatesse en est offensée ; mais les momens sont précieux pour moi. Cette occasion est la seule, peut-être, où je pourrai vous ouvrir mon cœur... Oui, je vous aime, Madame, et mon unique ambition est de vous plaire. Me seroit-il permis de m'en flatter? Ah! parlez, je vous en conjure!

ISABELLE.

Je devrois plutôt me taire; mais je ne saurois dissimuler avec mon bienfaiteur. Puisque vous l'exigez, vous connoîtrez mes sentimens.

DUO.

Je sens bien que votre hommage
A de quoi flatter un cœur;
Figure, esprit et courage,
Tout en vous est séducteur;
J'en dirois bien davantage;
Mais, mais,
Vous êtes François,
Et tout François est volage.

FLORIVAL.

S'il est vrai que mon hommage
Ait de quoi flatter un cœur,

Pourquoi cesser ce langage,
Et suspendre mon bonheur?
Ah ! dites-en davantage !

ISABELLE.

Mais, mais,
Vous êtes François,
Et tout François est volage.

FLORIVAL.

Ah ! dites-en davantage !

ENSEMBLE.

ISABELLE.

J'en dirois bien davantage ;
Mais, mais,
Vous êtes François,
Et tout François est volage.

FLORIVAL.

Non, non,
Non, quoique François,
Je ne serai point volage !

FLORIVAL.

Quoi ! vous persistez donc à me refuser l'aveu dont dépend mon bonheur ! Ah ! croyez moi, n'écoutez plus une prévention injuste : écartez des soupçons indignes de votre cœur et du mien.

ISABELLE.

Ces soupçons le tems pourroit les détruire.

FLORIVAL.

Le tems !... Mais songez, Madame, que je n'ai pas un moment à perdre ; songez à ma position, à la vôtre. Mon état, mon devoir m'appellent ailleurs. Vous-même, vous êtes sous l'autorité d'un...

SCENE III.

D. ALONZE, *paroissant sur le haut du mur du jardin,* ISABELLE, FLORIVAL.

ISABELLE, *à Florival.*

OH! Ciel, je suis perdue!... Protégez-moi, de grace!

FLORIVAL.

Ne craignez rien.

(*Isabelle rentre dans le pavillon, avec précipitation.*)

SCENE IV.

D. ALONZE, FLORIVAL.

D. ALONZE, *à part.*

C'EST elle; c'est la perfide, et ce même François: mon malheur est certain!

FLORIVAL, *à part.*

C'est un rival; il faut le voir venir.

DUO.

D. ALONZE.

Seigneur, sans trop être indiscret,
Ne pourroit-on s'instruire

Du sujet
Qui vous attire
En ce séjour?

FLORIVAL.
L'amour.

D. ALONZE.
L'amour?

FLORIVAL.
L'amour.

ENSEMBLE, *mais chacun à part l'un de l'autre.*

FLORIVAL.	D. ALONZE.
Il enrage!	Ah! j'enrage!
Il enrage!	Quel outrage!

FLORIVAL.
Seigneur, sans trop être indiscret,
Ne puis-je aussi m'instruire
Du sujet
Qui vous attire
En ce séjour?

D. ALONZE.
L'amour.

FLORIVAL.
L'amour?

D. ALONZE.
L'amour.

ENSEMBLE, *mais chacun à part l'un de l'autre.*

D. ALONZE.	FLORIVAL.
Il enrage!	Ah! j'enrage!
Il enrage!	Quel outrage!

SCENE V.

LOPEZ, D. ALONZE, FLORIVAL.

TRIO.

LOPEZ.

MESSIEURS, sans trop être indiscret,
Ne pourroit-on s'instruire
Du sujet
Qui vous attire
En ce séjour?

FLORIVAL.

L'amour.

D. ALONZE.

L'amour.

LOPEZ.

L'amour?...
Peut-on savoir encore,
Sans trop être indiscret,
Quel est l'aimable objet
Du feu qui vous dévore?

FLORIVAL.

La charmante Léonore!

D. ALONZE.

La perfide Léonore!

LOPEZ.

Où donc est Léonore?

D. ALONZE, *montrant le pavillon.*

Là, dans ce pavillon.

LOPEZ, *voulant entrer dans le pavillon.*

Entrons.

FLORIVAL, *se mettant devant la porte du pavillon.*

Non, non.

Je la défends.

LOPEZ.

Quoi ! contre un pere ?

FLORIVAL.

Contre toute la terre.

ENSEMBLE.

LOPEZ, D. ALONZE.	FLORIVAL.
Entrons, entrons.	Non, non, non, non ;
Quoi ! contre un pere ?	Je la défends contre toute la terre.

SCENE VI.

JACINTE, LOPEZ, D. ALONZE, FLORIVAL.

QUATUOR.

JACINTE.

Messieurs, seroit-il indiscret
De chercher à s'instruire
Du sujet
Qui vous attire
En ce séjour ?

FLORIVAL.

L'amour.

D. ALONZE, *à Jacinte.*

L'amour.

LOPEZ, *à Jacinte.*

L'amour ;
Et, s'il vous plaît,
L'aimable objet
Du feu qui les dévore,
C'est la prudente Léonore !

FLORIVAL, *à Jacinte.*

La charmante Léonore !

D. ALONZE, *à Jacinte.*

La perfide Léonore !

JACINTE.

Où donc est-elle ?

D. ALONZE.	LOPEZ.	FLORIVAL.
La perfide Léonore !	Là-dedans, Un rendez-vous à deux amans. La prudente Léonore !	La charmante Léonore !

JACINTE.

Un rendez-vous à deux amans ?

LOPEZ.

A deux amans.

JACINTE.

Quoi ! là-dedans ?

LOPEZ.

Oui, là-dedans.
Faut-il te le dire encore?
Oui, là-dedans, là, là, là, là:
Peut-être enfin on le verra.

TOUS.

Paroissez, Léonore.

SCENE VII.

LÉONORE, *paroissant du côté opposé au pavillon;* LOPEZ, D. ALONZE, FLORIVAL, JACINTE.

LÉONORE.

Me voilà.

JACINTE, LOPEZ, ALONZE, FLORIVAL, *ensemble.*

La voilà!

D. ALONZE.

Ciel! qu'ai-je fait?

LOPEZ, *à part.*

Que veut donc dire tout ceci?

JACINTE.

Vous allez le savoir, puisque nous ne pouvons plus vous le cacher.

FLORIVAL, *à Léonore.*

Quoi! deux Léonores?

LÉONORE.

Non, Monsieur, vous avez été dans l'erreur. Vous

m'avez causé bien du chagrin ; mais votre faute a été involontaire.

D. ALONZE.

Et la mienne ?... Ah ! Léonore, ne puis-je en espérer le pardon ?

LÉONORE.

Vous ! cruel !

D. ALONZE, *à Lopez.*

Monsieur, de grace ! parlez pour moi !

LOPEZ.

Oh ! en voici bien d'une autre !

D. ALONZE, *lui donnant une lettre.*

Daignez parcourir cette lettre. Vous verrez, du moins, combien mes vœux sont désintéressés.

ARIETTE.

(*A Léonore.*)
Prenez pitié de ma douleur !
L'amour seul m'a rendu coupable.
L'amour a causé mon erreur ;
Ne soyez plus inexorable ;
Prenez pitié de ma douleur !

LOPEZ, *à part, après avoir lu la lettre.*

Quoi ! son oncle est mort !... Il en hérite... Il épouse ma fille sans dot !... Cela change la thèse.

JACINTE.

Assurément !

DUO.

LOPEZ et JACINTE, *ensemble, à Léonore.*

Prenez pitié de sa douleur !
L'amour seul l'a rendu coupable.

L'amour a causé son erreur.
Ne soyez plus inexorable.
Prenez pitié de sa douleur !

SCENE VIII et derniere.

ISABELLE, *sortant du pavillon;* LOPEZ, D. ALONZE, LÉONORE, JACINTE.

ISABELLE, *se jettant aux pieds de Léonore.*

AH ! Léonore !

D. ALONZE, *à part.*

Que vois-je ? ma sœur !

FLORIVAL, *à part.*

Sa sœur ! (*Il se jette à genoux à côté d'Isabelle.*)

DUO.

ISABELLE et FLORIVAL, *ensemble, à D. Alonze.*

Prenez pitié de sa douleur !
L'amour seul l'a rendu coupable,
L'amour a causé son erreur.
Ne soyez plus inexorable.
Prenez pitié de sa douleur !

SEXTUOR.

D. ALONZE, LOPEZ, JACINTE, FLORIVAL, ISABELLE, *ensemble.*

L'amour a causé {mon / son} erreur.

LÉONORE, *à part.*

Quel parti prendre ?

D. ALONZE, LOPEZ, JACINTE, FLORIVAL, ISA-BELLE, *ensemble.*

Il faut se rendre !

LÉONORE.

Oui, oui, je sens qu'il faut se rendre !

TOUS.

L'amour a causé { mon / son } erreur.

LÉONORE, *à D. Alonze.*

Alonze, faites le bonheur
De votre sœur, de mon amie.
Consentez qu'elle soit unie
Au digne objet de son ardeur.

D. ALONZE.

Puisse-t-il faire son bonheur !

TOUS.

Momens pleins de charmes !
Après tant d'alarmes,
Que notre sort est doux !

LOPEZ et JACINTE, *ensemble, aux quatre [illegible]*

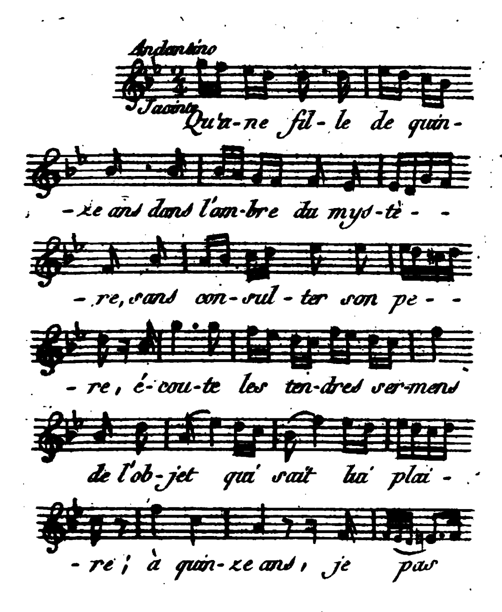
Mais, pour le goûter davantage,
Ne soyez jamais volage,
Ne soyez jamais jaloux ?

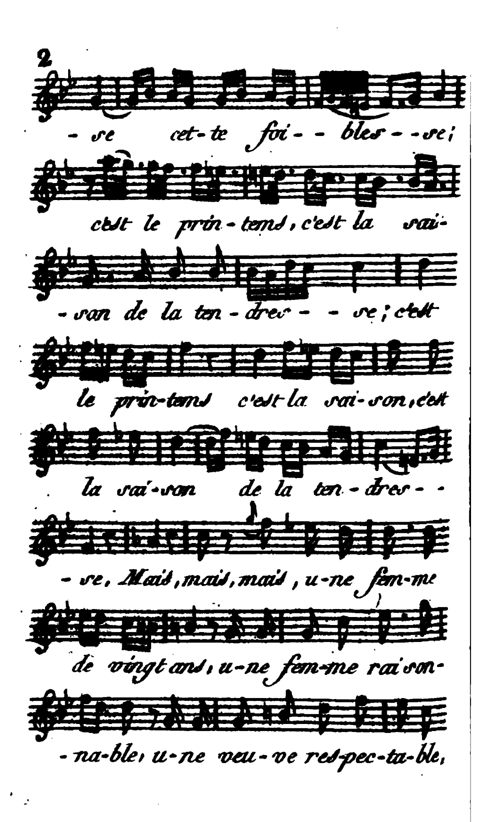
TOUS.

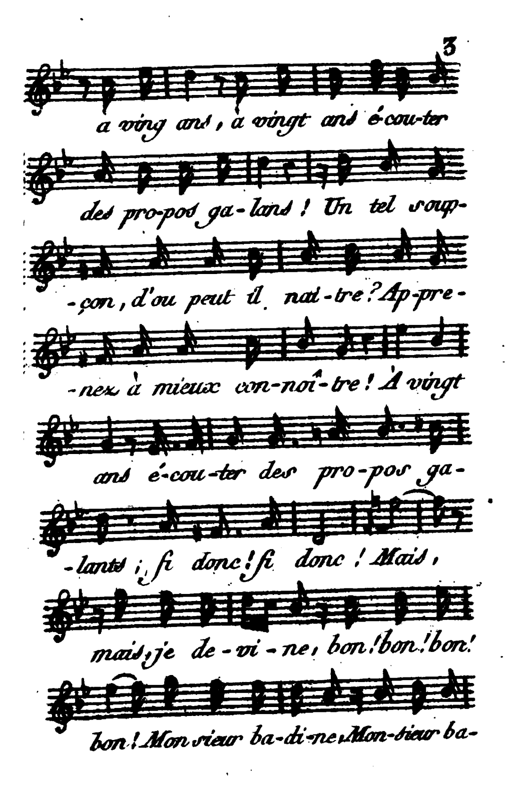
Momens pleins de charmes, &c.

FIN.

AIRS DÉTACHÉS
DE L'AMANT JALOUX.




- se cet-te foi- - bles- - se;
c'est le prin-tems, c'est la sai-
- son de la ten-dres- - - se; c'est
le prin-tems c'est la sai-son, c'est
la sai-son de la ten-dres- -
- se, Mais, mais, mais, u-ne fem-me
de vingt ans, u-ne fem-me rai son-
- na-ble, u-ne veu-ve res-pec-ta-ble,


a ving ans, à vingt ans é-cou-ter
des pro-pos ga-lans! Un tel soup-
-çon, d'ou peut il naî-tre? Ap-pre-
-nez à mieux con-noî-tre! A vingt
ans é-cou-ter des pro-pos ga-
-lants; fi donc! fi donc! Mais,
mais, je de-vi-ne, bon! bon! bon!
bon! Mon-sieur ba-di-ne, Mon-sieur ba-

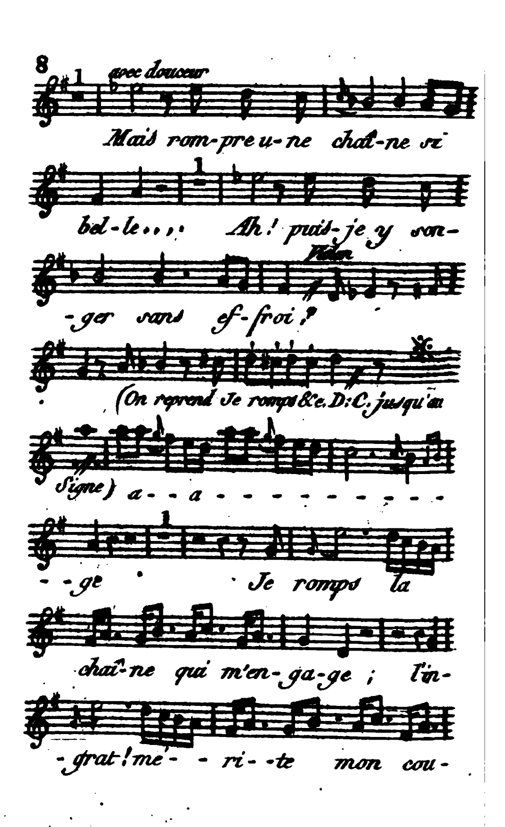

- di-ne; bon, oui, je de-vi-ne, bon! bon!
bon! bon! bon! Mon-sieur ba-di-ne!
Mon - sieur ba - - di - - ne,
Monsieur ba-di-ne; bon, oui, je de-
- vi-ne; bon! Mon sieur ba-di-ne, bon!
bon! bon! bon! Mon-sieur ba-
- di - - - ne, Mon sieur ba - di - -
- ne, Mon-sieur ba-di- - ne!

DE L'AMANT JALOUX.




J'ai-me mieux pa - raî - tre vo -
- la - - - - - - - - - - - - - -


-ge que d'e- -tre es-cla- - -ve
d'un ja-loux. A-près cet-te in-
-ju-re cru-el-le, A-mour,
je re-non-ce à ta loi. A-
-lon-ze me croit in-fi-del-le, A-
-lon-ze est in-di-gne de moi! A-
-lon-ze me croit in-fi-del-le, A-
-lon-ze est in-di-gne de moi!


avec douceur
Mais rom-pre u-ne chaî-ne si
bel-le....
Ah! puis-je y son-
Vîten
-ger sans ef-froi?
(On reprend Je romps &c. D:C. jusqu'au
Signe) a - - a - - - - - - - - - -
- -ge
Je romps la
chaî-ne qui m'en-ga-ge ; l'in-
-grat! mé- - ri- -te mon cou-


-roux. J'ai-me mieux pa-raî-
-tre vo-la - - - ge que d'ê-tre es-
-cla-ve d'un ja-loux. J'ai-me mieux
pa-raî-tre vo-la - - - ge, j'ai-me
mieux pas-ser pour vo-la - - - -


-ge que dê-tre-es-cla-ve, d ê-tre es-
-cla-ve d'un ja-loux, que dê-tre es-
-cla-ve d'un ja-loux, que dêtre es-
-cla-ve d'un ja-loux, que d'être es-
-cla - - - ve d'un ja-loux!

LES ÉVÉNEMENS IMPRÉVUS,

COMÉDIE,

EN TROIS ACTES, EN PROSE,

MÊLÉE D'ARIETTES,

PAR D'HELE,

MUSIQUE DE M. GRÉTRY.



A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien. }

M. DCC. LXXXVII.

SUJET
DES ÉVÉNEMENS IMPRÉVUS.

MONDOR, riche Financier, est dans un de ses Châteaux, avec Émilie, sa fille, qui est aimée de Philinte, qu'elle aime. Le pere de Philinte étoit un Président, ancien ami de Mondor, et celui-ci consent volontiers à lui donner Émilie pour épouse. Mais un certain fat, nommé le Marquis de Versac, qui, depuis quelques jours, se trouve au Château, ainsi que Philinte, prétend qu'Émilie lui a montré de la préférence. Il n'en est pourtant rien assurément. Le Marquis ayant voyagé en Provence, son nom avoit fait du bruit, comme celui d'un homme peu délicat, en matiere d'amour, il a jugé à propos de prendre le nom de Philinte, connu pour un homme d'une grande probité dans tous les cas; et, sous ce nom, il a séduit, à Aix, la Comtesse de Belmont, niece du Commandeur de Fierville, et il l'a

abandonnée ensuite. La Comtesse apprend que le Marquis est au moment de former un engagement avec Émilie ; elle écrit à Mondor pour le prévenir sur le caractere de ce prétendu Philinte, dont il est prêt à faire son gendre, et elle arrive elle-même pour s'y opposer. Le Commandeur, également instruit de tout ce qui se passe, écrit à Philinte qu'il vient lui demander raison, au pistolet, de l'injure qu'il a faite à sa niece. Mondor et Emilie sont fort surpris de ce qu'on leur apprend de Philinte, qui n'en est pas moins étonné, lui-même ; mais qui peut se disculper facilement, en prouvant qu'on se méprend sur son compte, puisqu'il n'a jamais été en Provence. Cependant, ces doutes subsistent encore. Mais par une indiscrete curiosité et un mensonge de La Fleur, valet du Marquis, le cartel du Commandeur est remis à ce dernier, au lieu de l'être à Philinte. Versac qui est brave, en matiere d'honneur, qui, d'ailleurs, commence à avoir des remords sur sa conduite envers la Comtesse, ne peut douter que ce ne soit à lui que s'adresse le cartel, puisqu'il est le vrai coupable qu'on y menace. Il va au rendez-vous, reçoit le coup du Comman-

deur, qui ne le blesse pas, et il tire le sien en l'air. Ne desirant plus rien tant que de réparer ses torts, il déclare l'emprunt du nom de Philinte, et il acquitte ses devoirs envers la Comtesse, en lui donnant la main. Philinte, entiérement justifié par le Marquis, ne trouve plus d'obstacle à son union avec Émilie. La Fleur, qui, à la bravoure près, ressemble, en tout, à son maître, qu'il avoit imité en Provence, en prenant le nom de René, valet de Philinte, et qui vouloit encore lui enlever Lisette, suivante d'Émilie, retourne à la suivante de la Comtesse, nommée Marton, avec laquelle il avoit aussi d'anciens engagemens, et il l'épouse, et Lisette est également donnée à René.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR LES ÉVÉNEMENS IMPRÉVUS.

« Cette Piece n'a pas été moins bien accueillie à la Cour qu'à la Ville, » dit le *Mercure* du 20 Novembre 1779.

« Cette production de M. Grétry, Compositeur plein d'esprit et de graces, qui a toujours compté ses succès par le nombre de ses Ouvrages, paroît avoir eu pour but de lutter, ou de se rapprocher du genre des Auteurs Italiens, dont on exécutoit alors des Opera-Bouffons sur le Théatre de l'Académie Royale de Musique. Si telle a été son intention, il l'a souvent remplie, à la satisfaction des Amateurs. La finale du premier acte; le duo dialogué du second (scene seconde) entre Lisette et René; le commencement de la finale du même acte (scenes XII et XIII); le

duo de la scene VIII, du troisieme acte, entre La Fleur et René : tous ces morceaux sont bien faits, écrits dans le style qui leur convient, et ont mérité tous les suffrages qu'ils ont obtenus.... &c. »

Tel est, à-peu-près, aussi le jugement qu'a porté de cette Piece le *Journal de Paris*, du 14 du même mois, en insérant à la suite de son article, ces vers faits, à l'impromptu, par un anonyme, en sortant de la premiere représentation de la Piece.

Lorsque d'Hele et Grétry, par un accord si beau,
Raniment la gaîté de l'aimable Thalie,
Et, dans leur chef-d'œuvre nouveau,
Font briller, à la fois, goût, esprit, art, génie,
Leurs succès, bien certains, leurs talens, bien connus,
Ne sont pas, même pour l'envie,
Des *Evénemens imprévus*.

—

Les rôles de Mondor, de Philinte, du Marquis, du Commandeur, de La Fleur et de René, furent très-bien remplis, dans la nouveauté de cette Piece, par MM. Rosieres, Michu, Clairval, Suin, Trial et Ménier; et

ceux d'Émilie, de la Comtesse, de Lisette et de Marton, par Madame Billioni, Mademoiselle Colombe, l'aînée, Mesdames Dugazon et Gontier.

LES ÉVÉNEMENS IMPRÉVUS,

COMÉDIE,

EN TROIS ACTES, EN PROSE,

MÊLÉE D'ARIETTES,

PAR D'HELE,

MUSIQUE DE M. GRÉTRY;

Représentée, pour la premiere fois, devant Leurs Majestés, à Versailles, le 11 *Novembre* 1779; *et à Paris, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Samedi* 13 *du même mois.*

PERSONNAGES.

MONDOR, riche Financier.

PHILINTE.

LE MARQUIS DE VERSAC.

LE COMMANDEUR.

LA FLEUR, valet du Marquis.

RENÉ, valet de Philinte.

ÉMILIE, fille de Mondor.

LA COMTESSE, niece du Commandeur.

LISETTE, suivante d'Émilie.

MARTON, suivante de la Comtesse.

UN LAQUAIS de Mondor.

La Scene est dans un Parc, devant le Château de Mondor.

LES ÉVÉNEMENS IMPRÉVUS, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le Théatre représente un Parc, et le Château dans l'éloignement.)

SCENE PREMIERE.

PHILINTE, RENÉ.

PHILINTE, *à part.*

ARIETTE.

QU'IL est cruel d'aimer,
D'aimer sans oser dire
A l'objet pour qui l'on soupire
Combien il a su nous charmer !
Faudra-t-il toujours renfermer
Le secret de mon âme ?

Faudra-t-il toujours de ma flamme,
Sans espoir, me voir consumer?
Près d'Émilie
Mon cœur oublie
Que le bonheur de l'adorer
Laisse un bonheur à desirer!

Malheureux Philinte! un mot, peut-être, feroit ton bonheur; et ce mot, tu n'oses le prononcer... (*A René.*) Mon pauvre René, tu vois ma peine, mon embarras? Dis-moi, que faut-il que je fasse?

RENÉ.

Parlez.

PHILINTE.

Et si l'on me refuse?

RENÉ.

Partez.

PHILINTE.

Ah! ce refus me coûteroit la vie!

RENÉ.

Bah! on ne meurt pas de cela!

PHILINTE.

Écoute. Je ne sais si je me flatte; mais, depuis quelque tems, j'ai observé qu'Émilie est triste et rêveuse: une tendre mélancolie s'est emparée de tous ses traits... je lui ai même vu répandre des larmes... Ah! mon cher René, si j'en étois la cause?

RENÉ.

Peut-être.

PHILINTE.

Tu m'enchantes! . . . Mais le Marquis lui fait sa cour : il l'obsede sans cesse... S'il avoit le bonheur de lui plaire?

RENÉ.

Peut-être encore.

PHILINTE.

Tu me désesperes! Quoi! Émilie, la simple et naïve Émilie pourroit préférer à la passion la plus sincere le ton avantageux et l'air suffisant du Marquis?

RENÉ.

Hé!... elle est femme.

PHILINTE.

Son pere, ce pere si tendre voudroit-il sacrifier le bonheur d'une fille unique à la vanité de la rendre Marquise?

RENÉ.

Il est Financier.

PHILINTE, *apercevant Mondor et le Marquis.*

Je le vois venir... le Marquis est avec lui... Peut-être, hélas! parlent-ils d'Émilie... Retirons-nous.

RENÉ.

Quelle extravagance! Restez plutôt et parlez à votre tour.

PHILINTE.

Jamais je n'en aurois le courage. D'ailleurs, puis-je demander la main d'Émilie avant d'avoir obtenu

son cœur? Non, non, ma délicatesse me le défend. Suis-moi.

RENÉ, *à part.*

Il est fou!

(*Ils sortent.*)

SCENE II.

MONDOR, LE MARQUIS.

MONDOR.

Tenez, Monsieur le Marquis, je ne veux point gêner l'inclination de ma fille. Elle épousera celui qu'elle aimera.

LE MARQUIS.

Voilà précisément pourquoi je vous la demande.

MONDOR.

Si vous pouvez réussir à lui plaire...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Mais, j'y ai déja réussi, Monsieur. J'ai l'honneur de vous dire que c'est une chose faite. Votre fille m'aime. Songez qu'il y a près de huit jours que je suis chez vous.

MONDOR.

Je le sais... Mais enfin quelles preuves avez-vous de son amour?

LE MARQUIS.

Quelles preuves? vous me le demandez? Quoi! vous

ne voyez pas sa tristesse, son inquiétude ; tout, tout n'annonce-t-il pas une passion profonde qu'elle voudroit dissimuler, et qui éclate sans cesse ?

MONDOR.

Et de cette passion profonde si Philinte étoit l'objet ?

LE MARQUIS.

Philinte ?... Cela seroit plaisant, par exemple !

MONDOR.

Je n'en serois point étonné. Philinte est un jeune homme plein de mérite.

LE MARQUIS.

Oh ! le meilleur enfant du monde !

MONDOR.

Feu le Président, son pere, étoit fort mon ami. C'étoit un digne et honnête Magistrat. J'ai toujours regardé le fils comme un parti très-sortable pour mon Émilie ; et, quoique je ne lui en aie pas parlé, je vous avoue que c'est dans cette idée que je l'ai engagé à passer l'été à ma campagne. Vous m'avez fait l'honneur d'y venir aussi...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Et tous vos projets ont été renversés.

MONDOR.

Je ne m'en plains pas ; je ne veux que le bonheur de ma fille. Quelque choix qu'elle fasse, j'y souscris d'avance. Vous dites que ce choix tombe sur vous ? Cela se peut ; mais, jusqu'à présent, je n'y vois rien de positif.

LE MARQUIS.

Parbleu ! vous êtes bien difficile. Vous voulez me rendre indiscret... Cela me coûte... mais, n'importe; vous l'exigez : il faut vous satisfaire.

MONDOR.

Voyons.

LE MARQUIS.

Écoutez, mon cher.

DUO.

L'autre jour, sous l'ombrage
De cet épais feuillage,
Elle promenoit ses ennuis.
Tout doucement, moi, je la suis.
Là, par le plus touchant langage,
Je lui dépeins mon tendre feu;
Elle résiste un peu.

MONDOR.

Un peu ?

LE MARQUIS.

Un peu... suivant l'usage.
Je deviens plus pressant;
Elle se rend.

MONDOR.

Elle se rend ?

LE MARQUIS.

Elle se rend.
« Ah ! cher Marquis ! »... dit la petite...

MONDOR, *l'interrompant.*

Dit la petite?

LE MARQUIS.

« Épargnez ma rougeur!
» Voyez le trouble qui m'agite,
» Et jugez de mon cœur.
» Faut-il vous dire qu'on vous aime?... »
Hé bien?

MONDOR, *à part.*

Ma surprise est extrême!

LE MARQUIS.

« Oui, cher Marquis; oui je vous aime!... »
C'est-il parler?

MONDOR.

Oh! tout au mieux!

LE MARQUIS.

Voilà pourtant ce que m'ont dit ses yeux.

MONDOR.

Ses yeux?

LE MARQUIS.

Voilà ce que m'ont dit ses yeux.

ENSEMBLE.

LE MARQUIS. { Voilà ce que m'ont dit ses yeux.
MONDOR. { Oh! passe encore pour les yeux!

MONDOR.

Ainsi tout ce que vous venez de me dire, vous le tenez... de ses yeux?... et de sa bouche... pas un mot?

LE MARQUIS.

Sa bouche? fi donc! Pour s'exprimer se sert-on de la bouche?

MONDOR.

Mais autrefois c'étoit assez la maniere.

LE MARQUIS.

Oui, Monsieur, autrefois, à la bonne-heure; mais nous avons réformé tout cela : un regard, un coup-d'œil nous suffit. Enfin, venons au fait. J'aime votre fille; elle m'adore : je vous la demande en mariage; voyez si vous voulez faire son bonheur.

MONDOR.

Je ne veux que cela; et, pour le faire avec plus de certitude, souffrez que j'aille apprendre, de sa bouche, la confirmation de ce que ses yeux vous ont dit. Vous aurez sa réponse.

LE MARQUIS.

Je l'attendrai avec impatience... mais sans inquiétude.

SCENE III.

LA FLEUR, MONDOR, LE MARQUIS.

MONDOR, *à La Fleur.*

BON JOUR, La Fleur.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

LE MARQUIS, LA FLEUR.

LA FLEUR.

HÉ bien, Monsieur, vous avez fait la demande? ainsi, décidément, vous voulez supplanter Philinte?

LE MARQUIS.

Oui, La Fleur; c'est un parti pris.

LA FLEUR.

En ce cas, je le plains; car je le crois fort amoureux!

LE MARQUIS.

Oh! on pourra l'en dédommager. C'est une bonne pâte d'homme que Philinte... Je le connois, depuis long-tems. Ça feroit un excellent mari... J'ai envie de lui céder ma Comtesse Provençale.

LA FLEUR.

Qui? cette jeune veuve que nous avons délaissée, si inhumainement, à Aix? La Comtesse de Belmont?

LE MARQUIS.

Oui, elle-même. N'est-elle pas charmante? Ce garçon-là ne seroit-il pas trop heureux...

LA FLEUR, *l'interrompant.*

De réparer vos torts? Oh! sans doute. D'ailleurs, la Comtesse, en quelque sorte, appartient de droit à Philinte, puisque c'est sous son nom que vous en avez

fait la conquête... Convenez, Monsieur, que c'étoit-là une idée bien bizarre, bien... bien digne de vous?

LE MARQUIS.

Que veux-tu, La Fleur? Voulant parcourir une Province voisine de la mienne, et où, par conséquent, la chronique galante avoit rendu mon nom un peu trop fameux, j'ai trouvé plaisant d'emprunter celui de Philinte, et de donner à ce pauvre diable la réputation d'un homme à bonnes fortunes.

LA FLEUR.

Il faut vous rendre justice... oh! vous y avez réussi parfaitement. Comme on doit parler de lui en Provence, et sans qu'il s'en doute! Au reste, ce n'est pas pour me vanter, mais René me doit une réputation qui ne le cede en rien à celle que vous avez donnée à Philinte. Lorsque j'ai vu que vous aviez pris le nom du maître, je me suis emparé de celui du valet. Vous avez conté fleurette à la Comtesse, et moi, je n'ai pas perdu mon tems auprès de Marton.... Ah! Monsieur, c'est une belle chose que l'exemple!

LE MARQUIS.

Oui; voilà comme on se forme.

LA FLEUR.

Je vous imite encore aujourd'hui. Vous courtisez Émilie, et moi Lisette... Mais, Monsieur, puisque votre nom est si redoutable pour le beau sexe, comment avez-vous osé le porter ici?

LE MARQUIS.

C'est qu'ici je suis connu. D'ailleurs, ici j'ai des desseins sérieux.

LA FLEUR.

LA FLEUR.

Cependant vous aimiez bien la Comtesse?

LE MARQUIS.

Ah! je l'aime peut-être encore; mais les circonstances...

LA FLEUR, *l'interrompant.*

Et vous aimez aussi Émilie?

LE MARQUIS.

Non, je l'épouse... Mais, la voici.

SCENE V.

MONDOR, ÉMILIE, LISETTE, LE MARQUIS, LA FLEUR.

LE MARQUIS, *à Emilie.*

CHARMANTE Émilie! si je me suis confié à votre pere, ne m'accusez point d'indiscrétion. Que pouvions-nous craindre de lui? C'est un bon-homme.

MONDOR.

Vous me faites trop d'honneur!

ÉMILIE.

Je vous avoue, Monsieur, que votre démarche m'a étonnée; et je ne crois pas que ma conduite...

MONDOR, *l'interrompant.*

Allons, allons, ma fille; il n'est plus tems de feindre. Tu m'as déja avoué que ton cœur est sen-

sible. Il ne reste plus qu'à nommer l'heureux mortel qui a su te plaire.

ÉMILIE.

Mon pere, qu'exigez-vous ?

LE MARQUIS.

De grace, Madame, ne suspendez plus mon bonheur !

LA FLEUR, *à Lisette.*

Mon maître va être heureux, Mademoiselle Lisette; sera-t-il le seul ?

LISETTE.

Oh ! vous le serez autant que lui, M. La Fleur, je vous le promets !

FINALE.

MONDOR, *à Emilie.*

Il faut parler,
Me révéler
Le secret de ton ame,
Sans te troubler.

TOUS, *excepté Emilie.*

MONDOR. Il faut m'ouvrir ton ame.
LES AUTRES. Parlez, parlez, Madame,
Sans { te / vous } troubler.

ÉMILIE.

Comment parler,
Vous révéler

Le secret de mon ame,
Sans me troubler?

MONDOR. Il faut m'ouvrir ton ame.

LES AUTRES. Parlez, parlez, Madame,
Sans { te / vous } troubler.

SCENE VI.

PHILINTE, RENÉ, ÉMILIE, MONDOR, LE MARQUIS, LISETTE, LA FLEUR.

(*Philinte et René restent un peu derriere les autres Acteurs.*)

RENÉ, *à Philinte, le poussant sur la scene.*

Il faut parler,
Lui révéler
Le secret de votre ame,
Sans vous troubler.

LES AUTRES, *à Emilie.*

Parlez, parlez, Madame.

MONDOR.

Il faut m'ouvrir ton ame.

PHILINTE et ÉMILIE, *ensemble; mais chacun à part l'un de l'autre et de tous les autres.*

Moi, déclarer ma flamme!

TOUS.

Il faut
Émilie. }
Philinte. } Comment } parler.

Philinte et Émilie, *ensemble, toujours à part l'un de l'autre et de tous les autres.*

Hélas! hélas! que faut-il faire?

Tous les autres.

Il faut parler enfin.

Mondor, *à Emilie.*

Tu me connois; je suis bon pere.
De l'objet que ton cœur préfere
Je te promets la main.

Le Marquis, La Fleur et Lisette, *ensemble, à Emilie.*

Parlez, parlez, Madame!

Mondor, *à Emilie.*

Il faut ouvrir ton ame.

Émilie et Philinte, *ensemble; mais à part l'un de l'autre et de tous les autres.*

Faut-il ouvrir mon ame?
Faut-il parler enfin?

Émilie, *appercevant Philinte, à Mondor, en le lui montrant.*

Eh! bien, eh! bien,
Celui que je préfere;
Vous le voyez en ce moment.

Le Marquis, *à Mondor, sans voir Philinte.*

Vous le voyez?... La chose est claire.

MONDOR, *apercevant Philinte.*
Pas tant, pas tant, pas tant, pas tant!

ÉMILIE.
En lui tout m'intéresse,
Douceur, délicatesse;
Sa sensibilité,
Sa modestie et sa timidité.

LE MARQUIS, *à Mondor, sans voir Philinte.*
« Sa modestie et sa timidité... »
Vous le voyez?... La chose est claire.

MONDOR.
Pas trop, pas trop, en vérité!

EMILIE.
Mais, malgré sa timidité,
Doit-il encor se taire?

MONDOR, LISETTE, RENÉ et LA FLEUR, *ensemble.*
Il ne doit plus se taire!

LE MARQUIS.
Laissez, laissez moi faire;
Je vais la consoler.

TOUS.
Il doit parler.

LE MARQUIS et PHILINTE, *ensemble.*
Je vais parler.

LE MARQUIS, *à Emilie, en se jettant à ses pieds.*
Belle Émilie, je vous aime:
J'en fais serment à vos genoux;
Oui, je vous aime,
Plus que moi-même!

PHILINTE, *à Emilie, en se jettant aussi à genoux, mais derriere le Marquis.*

Belle Émilie... je... vous... aime.

ÉMILIE, *à Mondor.*

Philinte m'aime, Philinte m'aime;
Philinte est mon époux!

TOUS LES AUTRES.

Philinte est son époux!

MONDOR, ÉMILIE, LISETTE, RENÉ et PHILINTE, *ensemble.*

Ah! quel { plaisir / bonheur } { extrême! / suprême!

LE MARQUIS et LA FLEUR, *ensemble.*

Quelle surprise extrême!
Comment! c'est lui qu'on aime?

PHILINTE. { Ah! quel bonheur suprême!
ÉMILIE. { J'obtiens tout ce que j'aime!

TOUS, *ensemble.*

Philinte est { mon / votre / son } époux!

MONDOR, *au Marquis.*

Hé bien, Marquis, qu'en dites-vous?

LE MARQUIS.

Eh! mais, je ne saurois qu'y faire.

MONDOR.

Vous le voyez? la chose est claire!

TOUS, *ensemble.*

Philinte est { mon / son / votre } époux.

SCENE VII.

UN LAQUAIS *de Mondor*, MONDOR, ÉMILIE, PHILINTE, LE MARQUIS, LISETTE, RENÉ, LA FLEUR.

(*Le Laquais apporte une lettre à Mondor, et se retire après la lui avoir donnée.*)

SCENE VIII.

MONDOR, ÉMILIE, PHILINTE, LE MARQUIS, LISETTE, RENÉ, LA FLEUR.

MONDOR, *à part, tenant la lettre.*

UNE lettre !...
(*Au Marquis, en ouvrant la lettre.*)
Voulez-vous bien permettre ?...
(*Voyant la signature.*)
La Comtesse de Belmont !

LE MARQUIS et LA FLEUR, *ensemble, mais à part de tous les autres.*

La Comtesse de Belmont ?...
Ciel !

MONDOR, *à part.*

Je ne connois pas ce nom.

LA FLEUR, *à demi-voix, au Marquis.*
Vous le connoissez bien ?

LE MARQUIS, *à demi-voix.*
Paix donc !

LA FLEUR, *de même.*
C'est la Comtesse...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*
Paix, paix donc !

MONDOR, *regardant la date de la lettre.*
Elle écrit de Provence.
(Il lit bas.)

LA FLEUR, *à demi-voix, au Marquis.*
Entendez-vous ?

LE MARQUIS, *à demi-voix.*
Paix donc ! silence !

MONDOR, *à part, après avoir lu.*
Qu'ai-je vu ?... Qui l'eût dit ?

TOUS LES AUTRES, *ensemble, en regardant Mondor.*
Voyez comme il se trouble !
Quel est donc cet écrit ?

MONDOR, *à part.*
J'en suis tout interdit !

LES AUTRES, *ensemble, en le regardant toujours.*
Son embarras redouble ;
Quel est donc cet écrit ?

MONDOR, *à part.*
Que je te plains, pauvre Émilie !

ÉMILIE et PHILINTE, *ensemble.*

Vous { me / la } plaignez ! expliquez-vous ?
Expliquez-vous, je vous en prie !

MONDOR.

Écoutez tous, écoutez tous.

(*Il lit.*)

« J'ai su que dans votre famille
» Vous recevez un suborneur ;
» Veillez, veillez sur votre fille,
» Sur son bonheur, sur son honneur !
» Puisse le chagrin que j'endure
» Servir, au moins, d'exemple à vous !
» Philinte... perfide !... parjure !
» Philinte, hélas ! est mon époux ! »

(*Etonnement général.*)

LA FLEUR, *à demi-voix, au Marquis.*

Philinte est son époux !
Entendez-vous, entendez-vous ?

LE MARQUIS, *à demi voix.*

Paix donc !

TOUS, *ensemble.*

Philinte est son époux !
Philinte, perfide ! parjure !...
Qu'ai-je entendu ?... Ah ! qui l'eût dit ?...
Voyez comme il se trouble !

PHILINTE. { Il est / RENÉ. { J'en suis } tout interdit !

Son embarras redouble !...
Ah ! qui l'eût dit ?

PHILINTE, *à Emilie.*

Écoutez-moi, belle Émilie !

ÉMILIE et MONDOR, *ensemble.*

Éloignez-vous, éloignez-vous !

PHILINTE.

D'une autre je serois l'époux !...
Ah ! plutôt je perdrois la vie !...
Écoutez-moi, belle Émilie !

MONDOR et ÉMILIE, *ensemble.*

Ma fille ne doit } plus vous voir !
Non, non, je ne dois } plus vous voir !

LE MARQUIS, *à part.*

Je sens renaître mon espoir !

PHILINTE, *à part.*

O désespoir ! ô désespoir !

MONDOR.

Ma fille ne doit plus vous voir !

LE MARQUIS et LA FLEUR, *ensemble.*

Quel doux espoir ! quel doux espoir !

LES AUTRES, *ensemble.*

Quel désespoir ! quel désespoir !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, *seule.*

En vérité, je crois rêver !... Philinte coupable d'une trahison pareille !... Non, je ne le conçois pas encore. J'avois jugé du maître par le valet ; et René paroît un si honnête homme !... Mais je vois qu'il ne faut plus jurer de personne !

ARIETTE.

Ah ! dans le siecle où nous sommes,
Comment se fier aux hommes ?
Il n'est plus de loyauté ,
Bonne-foi, ni probité :
Tout est ruse et fausseté ;
Et toujours les plus coupables
Sont, hélas ! les plus aimables !...
C'est dommage, en vérité !

(*Apercevant René.*)

Voilà René qui vient... Est-il possible qu'il soit aussi de ceux-là ?... Je ne puis me le persuader.

SCENE II.

RENÉ, LISETTE.

RENÉ, *à part.*

Ce pauvre garçon se désole!... Ah! quels gens!

LISETTE.

Vous paroissez bien affligé, M. René?

RENÉ

Indigné, Mademoiselle' voilà tout.

LISETTE.

Indigné? et de quoi?

RENÉ.

De quoi? de voir triompher ici la calomnie! de voir le plus honnête homme du monde renvoyé honteusement, sur le prétexte frivole d'une lettre controuvée, signée du nom d'une femme, qui, sans doute, n'a jamais existé. Voilà, Mademoiselle, ce qui m'indigne!

LISETTE.

Y a-t-il long-tems que vous servez Philinte?

RENÉ.

Je l'ai vu naître... et jamais je ne le quitterai.

LISETTE.

Quoi! jamais?

RENÉ.

Non, jamais, Mademoiselle; quelque chose qui puisse m'en coûter!

LISETTE,

LISETTE, *le regardant.*

J'avois juré de vivre toujours auprès de ma maîtresse... et je vois qu'il pourroit bien m'en coûter aussi !

(*Pause pendant laquelle René et Lisette se regardent, en soupirant.*)

LISETTE.

Parlons de Philinte. L'avez-vous accompagné dans ce voyage en Provence ?

RENÉ.

Quel voyage ? De sa vie il n'y a été.

LISETTE.

Il est donc innocent... là... tout-à-fait ?

RENÉ.

Quoi ! vous aussi, vous en doutez ?

LISETTE.

Me l'assurez-vous ?

RENÉ.

Oui, Mademoiselle ; j'en réponds, comme de moi-même.

LISETTE.

Eh ! bien... je n'en doute plus... Mais, qu'il se justifie aux yeux d'Émilie, et, sur-tout, aux yeux de son pere. On veut la marier au Marquis. Dans son dépit, elle y a presque consenti... Le tems presse... le Marquis triomphe.

RENÉ.

Et M. La Fleur aussi, sans doute ?... Patience ! Ce triomphe ne sera pas d'une longue durée ! Nous avons écrit dans le pays de cette prétendue Com-

tesse de Belmont : nous n'attendons que la réponse pour triompher à notre tour ; mais, du moins, qu'Émilie suspende son choix jusqu'à ce moment-là !

LISETTE.

Oh ! je ferai tant que je l'y engagerai !... Que de plaisir j'aurai alors ! Non-seulement par attachement pour Émilie, mais aussi... parce que j'avois eu une certaine idée...

RENÉ.

J'avois formé dans ma tête un certain arrangement...

LISETTE.

Ah ! M. René !

RENÉ.

Ah ! Mademoiselle Lisette !

DUO.

J'aime Philinte tendrement !

LISETTE.

Ah ! comme j'aime ma maîtresse !

RENÉ.

Et cependant...

LISETTE.

Et cependant...

RENÉ.

En ce moment...

LISETTE.

En ce moment...

ENSEMBLE.

Il est un autre sentiment
Qui m'intéresse.

RENÉ.

Je ne suis pas galant.
Je n'ai pas le talent
De plaire et de séduire.

LISETTE.

Cela vous plaît à dire !
Sans le vouloir,
On peut l'avoir;
Sans s'en douter, on peut séduire.

RENÉ.

Vous le croyez ?

LISETTE.

Oui, je le crois...
(*A part.*)
Et je le sens, et je le vois !

RENÉ.

J'aime mon maître avec tendresse !

LISETTE.

Ah ! comme j'aime ma maîtresse !
Mon sort suivra le sien.

RENÉ.

Mon sort suivra le sien...
Eh ! bien....

LISETTE.

Hé bien ?...

RENÉ.

Si l'hymen les rassemble,

En formant un double lien,
Nous pourrions vivre tous ensemble.

LISETTE.

En formant un double lien?

RENÉ.

Vous m'entendez?

LISETTE.

Oui, j'entends bien.

RENÉ, *avec émotion.*

Nous pourrions vivre tous ensemble.

LISETTE, *tendrement.*

Ensemble?

RENÉ, *de même.*

Ensemble!

LISETTE, *après une pause.*

Il faut, il faut les rendre heureux!

RENÉ.

Il faut combler leurs vœux!

ENSEMBLE.

Il faut les rendre heureux!
Il faut les rendre heureux!

RENÉ.

Ah! Mademoiselle Lisette, que vous êtes aimable! Si Émilie et mon maître pouvoient se parler comme nous, ils seroient bientôt d'accord aussi!

LISETTE.

Oh! je le crois; ils en ont tous deux si bonne envie!

RENÉ.

C'est donc à nous à la seconder. Il faut venir au

secours de Philinte ; car ce pauvre garçon est d'une timidité, d'une modestie dont il n'a jamais pu se guérir... pas même à Paris.

LISETTE.

C'est singulier !

RENÉ.

Oui ; sans moi il ne se seroit pas déclaré ce matin. Jugez dans quel état il doit être à présent !... Mais, pour le consoler, dites-moi, ne pourrions-nous pas lui ménager un entretien avec votre maîtresse ?

LISETTE.

Je ne demanderois pas mieux; mais c'est difficile. Le pere d'Émilie lui a défendu absolument de voir Philinte : elle ne pourroit sortir du Château sans lui donner des soupçons... Cependant, il me vient une idée. Écoutez, conduisez Philinte ici : moi, j'engagerai ma maîtresse à saisir un moment favorable pour venir sur le balcon ; et, si la crainte d'être entendus ne leur permet pas de se parler, du moins, pourront-ils se voir, et c'est toujours quelque chose !

RENÉ.

Oh ! beaucoup !

LISETTE.

Le langage des yeux est souvent expressif, M. René !

RENÉ.

Je le vois bien, Mademoiselle Lisette !... Ah ! vous m'enchantez ; et si je n'avois le cœur si plein, je vous dirois... (*Apercevant dans le lointain, le Marquis et La*

Fleur qui viennent.) Mais, voici ces gens qui arrivent... Adieu, adieu, Mademoiselle Lisette; je cours donner cette bonne nouvelle à mon maître.

(*Il sort.*)

SCENE III.

LISETTE, *seule.*

AH! c'est un honnête homme; j'en suis sûre... Allons engager ma maîtresse... à suivre son inclination.

SCENE IV.

LE MARQUIS, LA FLEUR, LISETTE.

LA FLEUR, *à Lisette, qui s'en va.*

AH! vous voilà, ma toute adorable?

(*Lisette le salue froidement, et rentre dans le Château.*)

SCENE V.

LE MARQUIS, LA FLEUR.

LA FLEUR, *à part, voyant sortir Lisette.*

HEIN ?... On diroit que nous sommes déja mariés... (*Au Marquis.*) Mais, qu'avez-vous donc, Monsieur ? Lorsque tout va au gré de vos desirs, vous êtes triste et rêveur !

LE MARQUIS.

Je suis piqué, piqué au vif contre la petite Financiere. Avoir voulu préférer un Philinte à moi ! Il faut que je sois réservé pour les choses extraordinaires !

LA FLEUR.

La petite personne a blessé votre amour-propre, j'en conviens ! Mais, en l'épousant, vous vous en vengerez de reste ! Enfin, grace à l'équivoque de la lettre de la Comtesse, Philinte est congédié. Il s'est réfugié chez le Fermier du Château, en attendant qu'il ait tout-à-fait plié bagage. Dès aujourd'hui nous en serons débarrassés.

LE MARQUIS.

Mais il a été préféré !

LA FLEUR.

Eh ! que vous importe ? Au lieu de devoir la main d'Émilie à l'amour, vous la devrez au dépit ; et cela revient au même.

LE MARQUIS.

Ah! si je n'avois pas promis de l'épouser, je te jure que je la planterois-là !

LA FLEUR.

Vous l'avez promis? et à qui?

LE MARQUIS.

A mes créanciers.

LA FLEUR.

Motif de plus pour conclure!... Croyez-moi, Monsieur, profitons du moment, crainte d'une découverte.

LE MARQUIS, *à part.*

Le maraud a raison!... (*A La Fleur.*) Oui, il faut terminer. Dès demain, je l'épouse... (*Regardant dans l'éloignement.*) Mais, que vois-je? une voiture qui s'arrête à la porte du parc! des femmes qui en descendent!... Parbleu! tant mieux!

LA FLEUR, *à part.*

Oui; tant mieux pour nous, et tant pis pour elles!

LE MARQUIS, *regardant toujours du côté de la porte du parc.*

Elles s'approchent... Quelle ressemblance!... Me trompois-je!... Se peut il?... C'est elle-même.

LA FLEUR, *jettant aussi un regard vers la porte du parc.*

Ah! Ciel! c'est la Comtesse de Belmont, en personne!... et Marton aussi!... Nous sommes perdus!

LE MARQUIS.

Quel parti prendre?

LA FLEUR.

Sauvons-nous.

LE MARQUIS.

Où aller ?

LA FLEUR.

Vîte, décampons !

LE MARQUIS.

Ah ! comment sortir de ce nouvel embârras?

(*Ils se sauvent tous les deux.*)

SCENE VI.

LA COMTESSE, MARTON.

LA COMTESSE, *à part.*

Je le verrai enfin, ce perfide Philinte !

MARTON, *à part.*

Je le verrai cet infâme René !

LA COMTESSE, *à part.*

Que de plaisir j'aurai à le confondre !

MARTON, *à part.*

Que de plaisir j'aurai à lui arracher les yeux !

LA COMTESSE, *à Marton.*

Va dire à la Demoiselle du Château que je desire lui parler.

(*Marton sort.*)

SCENE VII.

LA COMTESSE, *seule*.

RÉCITATIF.

Voici donc le séjour funeste
Où cet ingrat, que j'adorois...
Que je déteste!
Prétend jouir de ses forfaits?...
Non, non, parjure! en vain ton cœur l'espere!...
Mais... quelle idée, ah! Ciel, vient m'attendrir?
Hélas! ce lieu tranquille et solitaire
Me rappelle un souvenir!...
Ce fut dans un semblable asyle
Que mon ame, trop tendre et facile,
Se livrant aux plus doux sentimens,
De Philinte reçut les sermens!...

AIR.

Plus de tendresse,
Plus de foiblesse!
L'ingrat a pu changer!...
Il me délaisse:
Je ne dois plus songer
Qu'à me venger!

SCENE VIII.

ÉMILIE, LISETTE, MARTON, LA COMTESSE.

MARTON, *à Emilie, en lui montrant la Comtesse.*

MADAME, voilà ma maîtresse.

LA COMTESSE, *à Emilie.*

Vous êtes, sans doute, étonnée de cette visite, Mademoiselle? mais vous devez avoir vu une lettre de moi?

ÉMILIE.

Oui, Madame; je ne l'ai que trop vue!

LA COMTESSE.

J'ai pensé que l'écrit d'une personne qui vous étoit inconnue pouvoit vous être suspect; et, malgré la distance qui nous séparoit, j'ai voulu voler moi-même à votre secours. J'ai voulu, à la fois, vous sauver du danger qui vous menaçoit, et confondre le perfide qui m'a trahie!

ÉMILIE.

Que Philinte est coupable!

LA COMTESSE.

Et qu'il est dangereux! Je ne prétends pas excuser ma foiblesse; mais lorsque j'eus le malheur de le connoître, j'étois seule, sans guide, privée des conseils d'un oncle respectable, que son état avoit appellé ailleurs.

MARTON, *à Emilie.*

Un Commandeur de Malte, Madame... Ah ! quand il reviendra de son voyage et qu'il saura tout ceci, M. Philinte n'aura pas beau jeu ! C'est un terrible homme que ce Commandeur !

LA COMTESSE, *à Emilie.*

Peut-être, hélas ! est-il déja de retour... instruit de ma fuite... de ma honte...

LISETTE, *à Marton.*

Mais, c'est de René, sur-tout, que je ne reviens pas !

MARTON.

René ! je vous dis qu'il est encore plus faux, plus fourbe que son maître !

LISETTE.

En ce cas, j'en ai été bien la dupe !

MARTON.

Allez, allez, Mademoiselle, je l'ai été bien davantage !

ÉMILIE, *à la Comtesse.*

Venez, Madame, venez vous reposer dans le Château.

LA COMTESSE.

Ah ! le repos n'est plus fait pour moi.

SCENE IX.

SCENE IX.

LE MARQUIS, LA FLEUR, *paroissant au fond du Théatre;* ÉMILIE, LA COMTESSE, LISETTE, MARTON.

LA FLEUR, *bas, au Marquis.*

Les voilà encore.

LE MARQUIS.

Paix!

SEXTUOR.

LA COMTESSE, *à Emilie.*

Ah! d'une amante abandonnée
Plaignez, plaignez le triste sort!

ÉMILIE.

Ah! d'une amante infortunée
Je connois trop le triste sort!

LA COMTESSE.

Abandonnée!

ÉMILIE.

Infortunée!

LA COMTESSE.

Je ne desire que la mort!

ÉMILIE.

Je ne desire que la mort

MARTON, *à Lisette.*

Je suis de même abandonnée!

LISETTE.

Je suis de même infortunée !

MARTON.

Mais pour la mort, oh ! c'est trop fort !

LISETTE.

Oui, oui, la mort, c'est un peu fort !

MARTON et LISETTE, *ensemble.*

Oui, oui, la mort, c'est un peu fort !

LE MARQUIS, *à La Fleur, dans le fond du Théâtre.*

Que la Comtesse est ravissante !
Dans sa douleur qu'elle est touchante !

LA FLEUR.

Marton est bien éblouissante !

LE MARQUIS et LA FLEUR, *ensemble.*

Elle m'enchante ! elle m'enchante !

LA COMTESSE, *à Emilie.*

Le séducteur !

ÉMILIE.

Le suborneur !

MARTON et LISETTE, *ensemble, et l'une à l'autre.*

Ah ! le trompeur !

LE MARQUIS et LA FLEUR, *ensemble, et l'un à l'autre.*

Elle est charmante ! elle est charmante !

LES QUATRE FEMMES, *ensemble; les deux maîtresses l'une à l'autre, et les deux suivantes de même.*

Hélas! hélas! ce foible cœur
L'adore encor, pour mon malheur!

LE MARQUIS et LA FLEUR, *ensemble, et l'un à l'autre.*

TOUS LES SIX *ensemble.*

Ah! dans mon cœur
Je sens renaître mon ardeur!
(*A demi-voix.*)
Mon cœur palpite...
Comme il s'agite,
Palpite,
S'agite!

MARTON et LISETTE, *ensemble, et l'une à l'autre.*

(*Toujours à demi-voix.*)

Que veut dire cela?
Je le sens là, là, là, là, là, là, là.

TOUS LES SIX, *ensemble.*

Comme il palpite!
Comme il s'agite,
Palpite,
S'agite!

MARTON, *à part.*

René!

LA COMTESSE et ÉMILIE, *ensemble, mais à part, l'une de l'autre et de tous les autres.*

Philinte!

LISETTE, *à part.*

Le trompeur!

LES QUATRE FEMMES, *ensemble, mais chacune à part, l'une de l'autre et des deux hommes.*

TOUS LES SIX, *ensemble.* Je l'aime encor pour mon malheur !
LES DEUX HOMMES, *ensemble, mais chacun à part, l'un de l'autre et des quatre femmes.*
Je sens renaître mon ardeur !

(*Les quatre femmes sortent, sans avoir vu les deux hommes, qui sont restés dans le fond du Théatre.*)

SCENE X.

LE MARQUIS, LA FLEUR.

(*Ils viennent au bord du Théatre.*)

LE MARQUIS, *à part, avec transport.*

ADORABLE Comtesse !

LA FLEUR, *à part, de même.*

Incomparable Marton !

LE MARQUIS, *à La Fleur.*

Les voilà donc rentrées dans le Château ?

LA FLEUR.

Oui, et nous en voilà expulsés ; car, tant qu'elles y resteront, comment y mettre les pieds ?

LE MARQUIS.

Jamais la Comtesse ne m'a paru si belle ! As-tu vu, as-tu remarqué comme sa douleur la rend intéressante ?

LA FLEUR.

Oui, son désespoir lui sied à merveille, et à Marton aussi... C'est à nous, cependant, qu'elles en ont l'obligation... et elles se plaignent, les petites ingrates !

LE MARQUIS.

Ah ! si je m'en croyois, elles ne se plaindroient plus !

LA FLEUR.

Si j'écoutois mon cœur, Marton seroit consolée !

LE MARQUIS.

Tout, tout me rappelle vers la Comtesse !

LA FLEUR.

Tout me précipite vers Marton !

LE MARQUIS.

La tendresse, la beauté, la naissance...

LA FLEUR, *l'interrompant.*

Et la nécessité ; car c'est le seul parti qui nous reste. Émilie et Lisette ne sont plus pour nous. Cette méprise de noms ne sauroit continuer. La Comtesse et Marton vont demander à voir leurs perfides amans. Si nous paroissons, nécessairement tout se découvre ; si nous nous cachons, Philinte et René sont encore dans le voisinage, on les fera venir. Alors, confrontation, étonnement, explication, intrigue débrouillée et piece finie.

LE MARQUIS.

Que faire, que devenir ?

LA FLEUR.

Croyez-moi, reprenons nos premiers nœuds.

LE MARQUIS.

C'est bien commun !

LA FLEUR.

Ah ! Monsieur, il est si beau de réparer ses torts !

LE MARQUIS.

Mais, boureau ! pour les réparer, il faudroit les avouer. N'en conçois-tu pas la honte, l'humiliation ? Quoi ! servir de fable, de risée à ce Financier, à sa fille... à Philinte ?... Ah ! la seule idée m'en est insupportable !

LA FLEUR.

Il est vrai : nous ne saurions devenir honnêtes gens sans nous donner un ridicule ; et c'est dur !... D'ailleurs, la dot d'Émilie est si intéressante !... Mais les obstacles...

LE MARQUIS, *l'interrompant, avec vivacité.*

Ah ! ce sont ces obstacles qui m'irritent !... Si je pouvois les vaincre !

LA FLEUR.

Ce seroit bien glorieux ! j'en conviens, cela vous feroit un honneur infini dans le monde !

LE MARQUIS.

N'y auroit-il pas quelque moyen... quelque ressource ?...

LA FLEUR, *effrayé.*

Chut !... On vient... C'est peut-être la Comtesse. Sauvons-nous... Non, c'est M. Mondor.

SCENE XI.

MONDOR, LE MARQUIS, LA FLEUR.

MONDOR, *au Marquis.*

AIR.

Je vais vous dire une nouvelle...
Oh ! vous en serez bien content.
Pour suivre un amant infidele,
Une Comtesse, jeune et belle,
Vient d'arriver, en ce moment.
De Philinte c'est la maîtresse :
Il va la voir, il va la voir.
Jugez pour lui quel désespoir !
Pour vous, Marquis, quelle alégresse !
Car vous serez présent.

LE MARQUIS.

Présent ?

MONDOR.

Je vous en fais mon compliment,
Sincérement, sincérement !

LE MARQUIS.

Se peut-il ?

LA FLEUR, *à Mondor.*

Est-il possible ?

MONDOR, *au Marquis.*

Je viens, vous dis-je, de lui parler en ce moment.

Elle m'a conté, en deux mots, sa triste aventure... Elle a été trompée d'une maniere !... Moi, je ne suis pas pédant... dans mon tems, j'ai fait des fredaines aussi... mais, ma foi ! celle-ci est trop forte !.. Il faut, mon ami, que son séducteur soit un bien mauvais sujet !

LA FLEUR.

Oh ! cela va sans dire !

(*Le Marquis le regarde avec colere.*)

MONDOR, *au Marquis.*

Et le valet !... Ah ! quel coquin !... Oh ! pour celui-là, je serois presque tenté de le faire périr sous le bâton !

LE MARQUIS.

Et vous ne feriez pas mal !

(*La Fleur fait une révérence ironique au Marquis.*)

MONDOR.

Eh ! bien, le croiriez-vous ? ma fille et Lisette ont encore des doutes !

LE MARQUIS.

Des doutes ?... et sur quoi fondés ?

MONDOR.

Que sais-je ? Sur le caractere apparent de Philinte et de René. Elles voudroient se persuader que ces deux noms se soient rencontrés en deux autres personnes, qu'il y ait un autre Philinte, ayant pour valet un autre René.

LE MARQUIS.

Cela est-il croyable ?

MONDOR.

Non, sûrement... D'ailleurs, tout va être éclairci.

LE MARQUIS.

Mais, que faut-il de plus ?

MONDOR.

Écoutez-moi. Je vous regarde comme mon gendre, et je ne veux vous rien cacher. Cette étourdie de Lisette, à l'instigation de René, et à l'insu d'Émilie et de moi, a eu la foiblesse de promettre qu'elle engageroit sa maîtresse à venir sur le balcon, pour entendre la prétendue justification de Philinte. Ma fille, par trop de bonté d'ame, y a consenti ; mais, ne vous en alarmez pas, dès qu'elle a su l'arrivée de la Comtesse, elle m'a tout avoué. Or, voici notre projet. Le rendez-vous aura lieu... (*Lui montrant un berceau*) Nous autres, nous nous cacherons sous ce berceau. Philinte, qui ne se doute de rien, ne manquera pas de venir. Émilie, si-tôt qu'il paroîtra, en fera avertir la Comtesse. Alors, pour mieux le confondre, nous nous découvrirons : on l'accablera de reproche, de honte et de mépris, et on lui donnera son congé, sans retour... Eh ! bien, comment trouvez-vous mon idée ?

LE MARQUIS, *avec vivacité.*

Je la trouve admirable !... (*Bas, à La Fleur.*) et j'espere en profiter... (*A Mondor.*) Mais, voilà Philinte... Vîte, cachons-nous.

(*Ils se cachent tous les trois sous le berceau.*)

SCENE XII.

PHILINTE, RENÉ ; MONDOR, LE MARQUIS, LA FLEUR, *cachés sous le berceau.*

RENÉ, *à Philinte.*

APPROCHONS-NOUS, tout doucement.

PHILINTE.

Ah ! quel momeut . ah ! quel moment !

RENÉ.

Tout est dans le silence.

PHILINTE.

Je tremble, je balance.

RENÉ.

Que craignez-vous ? que craignez vous ?

PHILINTE.

Ah ! je redoute son courroux !
A peine je respire !
Je ne saurai que dire !...
Ah ! je redoute son courroux !

RENÉ.

L'amour saura parler pour vous !

SCENE XIII.

ÉMILIE, LISETTE, *sur le balcon d'une fenêtre du Château;* PHILINTE, RENÉ; MONDOR, LE MARQUIS, LA FLEUR, *cachés sous le berceau.*

LISETTE, *appelant.*

St! st! st! René!

ÉMILIE.

Philinte!

RENÉ, *à Philinte.*

Approchons-nous, tout doucement.

PHILINTE.

Ah! quel moment! ah! quel moment!

ÉMILIE, *à Philinte.*

Répondez-moi, sans feinte,
Sincérement.

PHILINTE.

Vous répondre, sans feinte,
Sincérement?
Ah! peut-on répondre autrement?

ÉMILIE.

N'êtes-vous point parjure?

PHILINTE.

Qui, moi? qui, moi? parjure!
Mon ame est innocente et pure.

RENÉ, *à Emilie.*

Son cœur est vrai comme le mien.

LISETTE, *ironiquement.*

Je le crois bien ! je le crois bien !

ÉMILIE, *à Philinte.*

N'abusez pas de ma tendresse !

LISETTE, *à part.*

Allons avertir la Comtesse....

(*La voyant arriver, avec Marton, sur le balcon.*)

Mais la voici...

SCENE XIV.

LA COMTESSE, MARTON, ÉMILIE, LISETTE, *sur le balcon;* PHILINTE, RENÉ; MONDOR, LE MARQUIS, LA FLEUR, *sortant de dessous le berceau.*

LISETTE, *à la Comtesse et à Marton.*

Venez, venez.

ÉMILIE et LISETTE, *ensemble, avec rapidité, à la Comtesse.*

Voyez, voyez;

Est-ce bien lui?

LE MARQUIS et LA FLEUR, *ensemble, à demi-voix.*

Risquons le stratagême.

LA COMTESSE et MARTON, *ensemble, à Emilie et à Lisette.*

C'est lui, c'est lui; c'est lui, lui-même!

TOUS,

TOUS, *ensemble, excepté Philinte et René.*

C'est lui, c'est lui, c'est lui, c'est lui, c'est lui, lui-même !

LA COMTESSE et MARTON, *ensemble.*

Le séducteur !

ÉMILIE et LISETTE, *ensemble.*

Le suborneur !

LA COMTESSE, *à part.*

Philinte coupable !

MARTON, *à part.*

René misérable !

TOUS ENSEMBLE, *excepté Philinte et René, qui restent stupéfaits et interdits.*

LA COMTESSE, ÉMILIE et MONDOR, *ensemble, à Philinte.*

Coupable ! coupable, coupable ! coupable !
Fuyez loin de ces lieux !

MARTON et LISETTE, *ensemble, à René.*

Misérable ! misérable ! misérable !
Fuyez loin de ces lieux !

LE MARQUIS et LA FLEUR, *ensemble, et l'un à l'autre.*

C'est admirable !
C'est impayable !
On prend le change au mieux !

LA COMTESSE, ÉMILIE et MONDOR.

Coupable! coupable, coupable! coupable!
Fuyez loin de nos yeux!

(*Les quatre femmes rentrent dans l'appartement, et ferment les jalousies du balcon, avec fureur. Mondor rentre indigné dans le Château.*)

SCENE XV.

PHILINTE, LE MARQUIS, RENÉ, LA FLEUR.

DUO.

PHILINTE, *à part.*	RENÉ, *à part.*
QUEL sort m'accable!	Mais c'est le diable!
M'accable, m'accable!	Le diable, le diable!

Fuyons loin de ces lieux!

(*Ils sortent.*)

SCENE XVI.

LE MARQUIS, LA FLEUR.

LE MARQUIS et LA FLEUR, *ensemble.*

C'est impayable!
Tromper ainsi les yeux!....
Sort favorable,
C'est nous servir au mieux!

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LA FLEUR, *seul.*

IL faut couvenir que nous sommes bien sortis de ce dernier embarras. Comme on a pris le change! Comme Philinte et René sont restés stupéfaits! Anéantis après le bel accueil qu'ils ont reçu, ils ne seront pas tentés, je crois, de revenir de si-tôt. Oh! non, je ne les crains plus.... Mais Emilie et son pere, que vont-ils penser de l'absence du Marquis et de moi? Ils ne savent pas qu'elle est indispensable, puisque la Comtesse et Marton sont encore dans le Château. Si elles s'avisoient d'y coucher, et de nous faire passer la nuit à la belle étoile.... Oh! ce seroit trop indiscret!... Voilà, cependant, à quoi nous sommes souvent exposés, nous autres gens à bonnes fortunes. Ma foi! je suis las du métier; et, si j'épouse Lisette, j'y renonce.

ARIETTE.

Oui, c'en est fait, je ne veux plus séduire,
Je ne veux plus séduire....
Pour triompher sous tes drapeaux,

Amour ! choisis d'autres héros.
Je me retire ;
J'ai fini mes travaux.

D'un sexe aimable et tendre
Assez long-tems
J'ai causé les tourmens.
Que de larmes j'ai fait répandre !
Ah ! que j'ai trahi de sermens !
Les pauvres créatures !
Je crois entendre leurs murmures,
Et leurs soupirs et leurs gémissemens.

(*Il contrefait, avec caricature, les gestes d'une amante délaissée.*)

« Cruel ! tu me délaisses !
» Après tant de promesses,
» Peux-tu m'abandonner, hélas ?
» Ingrat ! tu veux donc mon trépas ?
» Mais si je meurs, de l'infernale rive
» Mon ombre triste et fugitive,
» Viendra te glacer de terreur,
» Te reprocher mon deshonneur....
» Cruel la Fleur ! cruel la Fleur !... »
Ah ! ah ! ah ! cela fend le cœur !

Je ne veux plus séduire.
Amour ! choisis d'autres héros.
Je me retire,
J'ai fini mes travaux....

Mais, je vois venir du monde.... des étrangers.... Observons.

(*Il se retire un moment à l'écart.*)

SCENE II.

LE COMMANDEUR, UN VALET.

LE COMMANDEUR.

Voici donc le Château ?... Écoute. Retourne à l'auberge; prends mes pistolets, et attens-moi là, à la grille du Parc.

(*Le Valet s'en va.*)

SCENE III.

LE COMMANDEUR, *seul.*

M. Philinte.... nous vous verrons de près !... Mais cette niece, cette chere niece que sera-t-elle devenue ? Après tant de voyages, j'accours pour l'embrasser, et j'apprends, à la fois, sa foiblesse et sa fuite.... Elle aura, sans doute, craint mon ressentiment.... Oh ! morbleu ! je ne l'en tiens pas quitte encore.... Je saurai la retrouver.... Mais commençons toujours par notre homme à bonnes fortunes.... (*Voyant La Fleur.*) Quel est ce visage? Ça doit être de la maison. Il faut l'interroger.

SCENE IV.

LA FLEUR, LE COMMANDEUR.

LA FLEUR, *à part.*

Je n'ai pu rien entendre.... Je voudrois l'aborder; mais il a une certaine mine rébarbative!

LE COMMANDEUR.

Approchez, l'ami. Dites-moi, êtes-vous d'ici?

LA FLEUR.

Oui, Monsieur, pour vous rendre mes devoirs.

LE COMMANDEUR.

Vous connoîtrez donc un certain Philinte, qui y demeure depuis quelque tems?

LA FLEUR.

Si je le connois? Assurément, Monsieur; je dois le connoître!

LE COMMANDEUR.

Vous êtes peut-être à lui?

LA FLEUR.

A lui?... (*A part.*) Feignons; et pour cause...; (*Au Commandeur.*) Oui, Monsieur, j'ai l'honneur d'être à son service.

LE COMMANDEUR.

Je m'en suis douté à votre mine.

LA FLEUR.

Monsieur seroit-il des amis de mon maître?

LE COMMANDEUR.

Oh ! infiniment.... il n'en a pas de meilleurs !

LA FLEUR.

Nous avons encore ici un fort aimable Seigneur, le Marquis de Versac. Monsieur le connoît peut-être ?

LE COMMANDEUR.

Pas personnellement, mais beaucoup de réputation..... Écoutez ; j'ai quelque chose de très important à communiquer à Philinte ; mais sans que personne le sache.

LA FLEUR.

Quelque chose de très-important, Monsieur ? Seroit-ce, par hasard, quelque chose de relatif au voyage qu'on l'accuse d'avoir fait en Provence ?

LE COMMANDEUR.

Précisément.... (*A part.*) Le coquin est au fait.

LA FLEUR, *à part.*

Cet homme sait tout. Vous verrez qu'il arrive exprès pour justifier Philinte et nous découvrir..... (*Au Commandeur.*) Oserois-je vous demander, Monsieur....

LE COMMANDEUR, *tirant de sa poche un billet, et le lui donnant.*

Tenez, ce billet expliquera tout.. Donnez-le à Philinte, et dites-lui que je l'attends avec impatience. Il me trouvera là-bas sous ces arbres.... Adieu ; soyez exact.... Je compte sur vous.

(*Il sort.*)

SCENE V.

LA FLEUR, *seul, le regardant s'en aller.*

OH ! Monsieur, vous pouvez compter sur mon exactitude ... et sur ma discrétion. (*Il décachette le billet.*) Mais, voici, fort à propos, le Marquis.

SCENE VI.

LE MARQUIS, LA FLEUR.

LE MARQUIS.

HÉ bien ! la Comtesse est-elle partie?

LA FLEUR.

Non, pas encore. Cela vous impatiente ?

LE MARQUIS.

Ah ! si je m'en croyois je la suivrois.... Et je l'abandonne ! et pour qui ! pour une petite bourgeoise qui m'a dédaigné, qui ne consent à m'épouser *que* par dépit !... Ah ! pour l'en punir, je serois presque tenté de la céder à son Philinte.

LA FLEUR.

Philinte pourroit bien vous en éviter la peine. Nos embarras ne sont pas encore finis. Un ami de Philinte vient d'arriver ici, avec des preuves de son innocence.

LE MARQUIS.

Que dis-tu ?

LA FLEUR, *lui donnant le billet du Commandeur.*

Tenez, lisez ce billet, et rendez grace au Ciel de vous avoir donné un valet comme moi.

LE MARQUIS, *prenant le billet.*

Voyons. (*Il lit.*) « Je me nomme le Comman-
» deur de Fierville. Je suis Oncle de la Comtesse de
» Belmont. Cela doit vous suffire. Je vous attends à
» l'entrée du Parc. J'aurai des pistolets pour tous les
» deux ».

LA FLEUR.

Des pistolets !... Miséricorde !... Vîte, Monsieur ; rendez-moi cette maudite lettre, et que je l'envoye à sa véritable adresse. Elle est pour Philinte. Il y répondra comme il pourra.

LE MARQUIS.

Non. C'est moi qui l'ai reçue ; c'est à moi d'y répondre.

LA FLEUR.

Eh ! que prétendez-vous faire ?

LE MARQUIS.

Mon devoir.

LA FLEUR.

Quoi ! vous iriez....

LE MARQUIS, *l'interrompant, en montrant le lieu du rendez-vous.*

Paix ! c'est là qu'on m'attend : reste ici ; et ne t'avise pas de me suivre, ou redoute ma colere !

(*Il sort.*)

SCENE VII.

LA FLEUR, *seul.*

OH! sur cet article vous pouvez être tranquille! Battez-vous, tant que vous voudrez; je ne m'en mêle pas. Moi, être témoin d'un combat! et d'un combat au pistolet, où une balle, mal-à-droite, dirigée contre le maître, pourroit très-bien attraper le valet! Oh! je ne suis pas si dupe, moi! J'aime à vivre!

SCENE VIII.

RENÉ *arrivant derriere la Fleur, et lui frappant sur l'épaule,* LA FLEUR.

DUO.

RENÉ, *le saluant ironiquement.*

SERVITEUR à Monsieur la Fleur!
Serviteur à Monsieur la Fleur!

LA FLEUR, *le saluant poliment.*

Vous me faites beaucoup d'honneur!
Assurément beaucoup d'honneur!

RENÉ.

Enfin, au gré de votre envie,
Vous allez serrer de beaux nœuds.
Le Marquis épouse Emilie;
Lisette va vous rendre heureux.
J'en ai vraiment l'ame ravie....
(*Le saluant toujours avec ironie.*)
Serviteur à Monsieur la Fleur!
Serviteur à Monsieur la Fleur!

LA FLEUR, *le saluant toujours avec politesse.*

Vous me faites beaucoup d'honneur!
Assurément beaucoup d'honneur!

RENÉ.

Mais, sans troubler votre amoureux délire,
Philinte auroit un petit mot à dire
A Monsieur le Marquis.
Il l'attendra sous ces taillis,
Avec impatience.
Je vous le dis, en confidence.
Oh! c'est un rien!
(*Il fait le geste d'un homme qui se bat à l'épée.*)
Là, vous m'entendez bien?

LA FLEUR.

Très-bien!

RENÉ.

De plus, pour couronner l'ouvrage,
Si j'avois l'avantage
D'y trouver Mons La Fleur encor,
Nous pourrions faire un quatuor.
Ce seroit à merveilles.

Vous l'entendrez ;
Vous y viendrez,
Avec vos deux oreilles.
Oh ! c'est un rien !
(*Il fait le geste de lui couper les oreilles.*)
Là, vous comprenez bien ?

LA FLEUR.

Très-bien !

RENÉ.

Avec vos deux oreilles ?
(*Le saluant ironiquement.*)
Serviteur à Monsieur la Fleur !
Serviteur à Monsieur le Fleur !

LA FLEUR, *le saluant très-poliment.*

Vous me faites beaucoup d'honneur !
Assurément, beaucoup d'honneur !
(*René s'en va.*)

SCENE IX.

LA FLEUR, *seul.*

OUF ! Il ne nous manquoit plus que cela.... *Mademoiselle* Lisette, vous êtes bien aimable ; mais je renoncerai à toutes les Lisettes du monde, plutôt que d'avoir affaire à un aussi mauvais plaisant que ce René... Mais, je connois le Marquis : il seroit assez fou pour accepter encore ce rendez-vous-ci, à moins que le Commandeur n'y mette ordre,.. Le voilà bien payé

payé de ses charmantes perfidies ! S'il échappe au pistolet, on l'attend à l'épée.... Eh ! du moins, y a-t-il de la variété... C'est toujours quelque chose.... Mais, que sera-t-il devenu ? Je meurs d'envie de le savoir... La curiosité m'attire d'un côté ; la frayeur me retient de l'autre... (*On entend un coup de pistolet.*) J'ai entendu un coup !... Ah ! comme je tremble.... (*On entend un second coup.*) Encore un autre !... Voilà qui est fait... Ouf !... Je n'ose approcher de ce lieu fatal... Cependant, si je pouvois... Que vois-je ! Le Marquis, qui revient !... Et son adversaire aussi !... Le Ciel en soit loué !

SCENE X.

LE MARQUIS, LE COMMANDEUR, LA FLEUR.

LE COMMANDEUR, *au Marquis.*

OUI, Monsieur, je me plains de votre conduite. C'est trop, c'est trop m'humilier !... Quoi ! vous recevez mon feu, et puis vous tirez en l'air ?

LE MARQUIS.

Que voulez-vous ? chacun a sa maniere, et c'est la mienne.

LE COMMANDEUR.

Il est bien cruel pour moi d'éprouver un pareil trait de générosité de votre part ! de devoir peut-être la vie à celui qui déshonore ma famille !

LE MARQUIS.

Si vous croyez me devoir quelque chose, il ne tient qu'à vous de vous acquitter.

LE COMMANDEUR.

Expliquez-vous ?

LE MARQUIS.

Volez auprès de votre aimable niece... Peignez-lui mon amour, mon repentir. Employez enfin tout le pouvoir que la nature et l'amitié vous donnent sur elle, pour l'engager à oublier mes fautes et accepter ma main.

LE COMMANDEUR.

Comment ! se peut-il ?...

LA FLEUR, *à part.*

Ah ! ma chere Marton !

LE MARQUIS.

Une sotte vanité, et l'exemple d'un siecle frivole ont pu égarer mon esprit ; mais rien n'a su étouffer dans mon cœur le sentiment que la Comtesse m'avoit inspiré. Oui, Monsieur, je l'aime, je l'adore ; et c'est de vous que dépend mon bonheur.

LE COMMANDEUR.

Ah ! vous faites le mien !... Je ne saurois exprimer ma joie et ma surprise !... Mais, cette niece... où la trouver ? Vous ignorez peut-être ?...

LA FLEUR, *l'interrompant.*

Vous n'irez pas loin la chercher, Monsieur ; elle est ici dans ce Château.

LE COMMANDEUR.

Ici ?... Ah ! que je suis heureux ? J'y cours,

LE MARQUIS.

Puis-je me flatter ?...

LE COMMANDEUR, *l'interrompant.*

Oh ! je vous réponds d'avance de mon succès ! Elle-même a besoin d'un pardon, et ce n'est qu'en vous l'accordant qu'elle l'obtiendra... Donnez-moi la main... (*Ils se donnent tous les deux la main.*) Oui, je l'aurois juré... On ne se présente pas si bien sans être honnête homme !

(*Il sort.*)

SCENE XI.

LE MARQUIS, LA FLEUR.

LA FLEUR.

QUEL changement !... Souffrez, Monsieur, que je vous en félicite !... Mais, entre nous, est-il bien... là... bien sincere ?

LE MARQUIS.

Oui, La Fleur ; c'en est fait, l'amour et la Comtesse l'emportent !

LA FLEUR.

Ah ! je respire... Nous voilà donc dans la voie de la vertu. Tant mieux ! c'est-là mon élément. Mais, que deviendra la promesse que vous avez faite à vos créanciers ? Il est vrai que vous pouvez y manquer encore, sans les étonner.

LE MARQUIS.

Va, le séjour de la Province et de l'économie répareront tout.

LA FLEUR.

La Province et l'économie? Le Ciel vous conserve ces belles dispositions! Ainsi nos jours vont couler paisiblement au sein de la retraite? Nous ne ferons plus parler de nous; mais nous serons heureux, et le bonheur vaut bien la gloire!

LE MARQUIS.

Ah! ce bonheur sera général : tout le monde s'en ressentira. J'essuie les larmes de ma charmante Comtesse, je porte la consolation dans *le cœur d'Émilie*, je répare mes torts envers Philinte... et je m'en applaudis... En vérité, je le sens... J'étois né pour être un homme de bien!

LA FLEUR.

Il vaut mieux tard que jamais... Et moi, le croiriez-vous? je vous avois devancé... Par un effort sublime, j'avois résolu de céder Lisette à ce pauvre diable de René... Il est venu me trouver tantôt... et il m'a parlé d'un ton si attendrissant... que j'en ai été tout ému!

LE MARQUIS.

Paix!... Voici Émilie.

SCENE XII.

ÉMILIE, LISETTE, LE MARQUIS, LA FLEUR.

ÉMILIE, *à Lisette, sans voir le Marquis et La Fleur.*

VIENS, Lisette; sortons, sortons d'ici.

LISETTE, *de même, sans voir le Marquis et La Fleur.*

Mais, qu'avez-vous, Madame? seroit-il arrivé quelque nouveau malheur? Cet étranger...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Cet étranger est l'oncle de la Comtesse. Il vient de se battre avec Philinte; il veut lui-même le réconcilier avec elle.

LISETTE.

Belle conséquence!... Et M. René, sans doute, se raccommodera avec Mademoiselle Marton?

ÉMILIE.

Qu'ils se réconcilient, je suis loin de m'y opposer; mais je ne dois, ni ne veux en être témoin.

LISETTE.

Vous avez raison, Madame... (*Presque en pleurant.*) Qu'ils s'en aillent tous ensemble, et bon voyage!

ÉMILIE.

En attendant qu'ils soient partis, retirons-nous dans le bois... (*Appercevant le Marquis.*) Le Marquis!... Quelle contrainte!

LE MARQUIS.

Souffrez, belle Émilie....

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Je sais, Monsieur, ce que vous voulez me dire... Mon pere vous a promis ma main... Je lui obéirai. (*Lisette apercevant La Fleur lui fait une profonde révérence.*)

LE MARQUIS.

Non, non; vous ne lui ferez pas un si cruel sacrifice.

ÉMILIE.

Monsieur....

LE MARQUIS.

De grace! écoutez-moi.

RITOURNELLE.

(*Pendant la premiere mesure, Philinte et René paroissent dans le fond du Théatre.*)

SCENE XIII.

PHILINTE, RENÉ, ÉMILIE, LE MARQUIS, LISETTE, LA FLEUR.

PHILINTE, *à part.*

Que vois-je? mon rival avec Émilie!

(*Pendant la seconde mesure, le Commandeur, la Comtesse, Mondor et Marton sortent du Château, sans être aperçus des personnages qui sont sur l'avant-scene.*)

SCENE XIV et derniere.

LE COMMANDEUR, LA COMTESSE, ÉMILIE, MONDOR, PHILINTE, LE MARQUIS, LISETTE, MARTON, RENÉ, LA FLEUR.

LA COMTESSE, *à part.*

CIEL ! Philinte avec ma rivale !

MONDOR, *à part.*

Philinte ?

LE COMMANDEUR, *à part.*

Chut !

LE MARQUIS, *à Emilie.*

MORCEAU D'ENSEMBLE.

Philinte vous adore.
Philinte vous adore.

LA COMTESSE, *au Commandeur.*

Vous l'entendez, vous l'entendez ?

LE MARQUIS, *à Philinte.*

Et vous l'aimiez ?

ÉMILIE, *à part.*

Si je l'aimois !

LE MARQUIS.

Vous l'aimerez encore.

ÉMILIE.

Jamais, jamais!

LE MARQUIS.

Vous l'aimerez, vous l'aimerez encore.
Il est fidele; il vous adore....
Philinte est innocent.

ÉMILIE.

Comment, *comment?*

TOUS, *ensemble, se découvrant.*

Comment! comment! comment! comment!
Que veut donc dire tout ceci?

MONDOR, ÉMILIE et LISETTE, *ensemble, montrant Philinte.*

Philinte, le voilà.

LE COMMANDEUR, LA COMTESSE et MARTON, *ensemble, montrant le Marquis.*

Philinte, le voici.

MONDOR, ÉMILIE et LISETTE, *ensemble, montrant Philinte.*

Non, le voilà.

LE COMMANDEUR, LA COMTESSE et MARTON, *ensemble, montrant le Marquis.*

Non, le voici.

Non, le voilà; non, le voici.

TOUS.

Que veut donc dire tout ceci?

LE MARQUIS et LA FLEUR, *ensemble.*

On va vous expliquer ceci.

MONDOR, *au Commandeur.*

Vous vous trompez, vous dis-je; c'est le Marquis de Versac.

LE COMMANDEUR et LA COMTESSE, *ensemble.*

Le Marquis de Versac! Se peut-il?

LE MARQUIS.

Il n'est que trop vrai, c'est moi même.

LE COMMANDEUR.

Et vous avez pris le nom de Philinte?

LE MARQUIS.

Oui, je l'avoue, pour couvrir les desseins les plus criminels, j'ai cherché un nom sans reproches; je ne pouvois mieux choisir.

ÉMILIE, *à Philinte.*

Ah! Philinte!

PHILINTE.

Chere Émilie!

RENÉ, *à La Fleur.*

Et toi, quel nom as-tu pris? Le mien, je gage?

LA FLEUR.

Hélas! oui.

RENÉ.

L'insolent !

LE MARQUIS, *à Philinte.*

Vous voyez, Philinte, l'injure que je vous ai faite. Puis-je espérer....

PHILINTE, *l'interrompant.*

Point d'excuses, Marquis. Mon cœur est trop plein de son bonheur pour connoître le ressentiment.

LE MARQUIS, *au Commandeur.*

Eh! bien, Monsieur, *j'ai remis mon sort entre* vos mains.... Parlez, à quoi dois-je m'attendre?

LE COMMANDEUR.

A être heureux.... (*A la Comtesse.*) Allons, ma niece, tu m'as promis la grace de Philinte; me refuseras-tu celle du Marquis de Versac?

LA COMTESSE.

L'ingrat! après tant d'outrages!.... Mais il a respecté vos jours, et tout est pardonné.

CHŒUR.

LE MARQUIS, PHILINTE, RENÉ et LA FLEUR, l'un *après l'autre.*

Ah! quel bonheur!

LES MÊMES, *ensemble.*

Ah! douce ivresse!

TOUS.

Livrons nos cœurs à l'alégresse !

TOUS, *excepté Mondor et le Commandeur.*

Aimons, aimons, sans cesse !

TOUS.

Que tout conspire en ce beau jour
A faire triompher l'amour !

FIN.

AIRS DETACHÉS DES ÉVÉNEMENS IMPRÉVUS.

Cantabile

Philinte

Qu'il est cru-el d'ai-mer, d'ai-

-mer, sans o-ser di-re à l'ob-jet

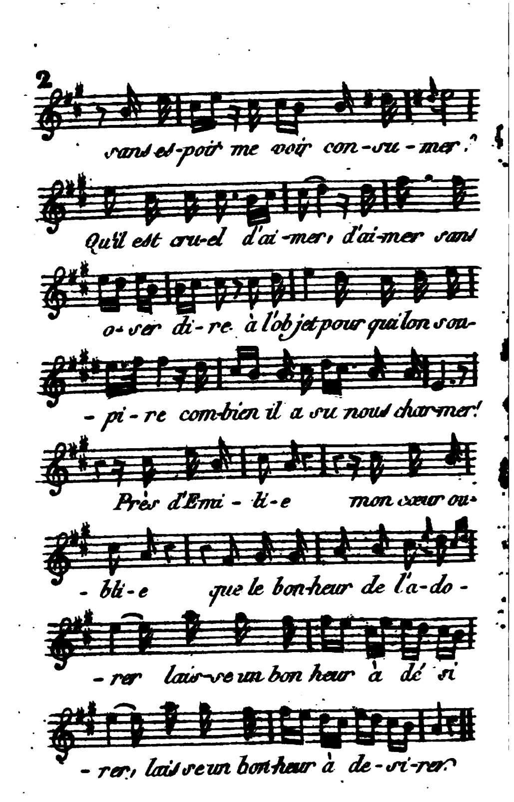
pour qu'on sou-pi-re com-bien il a

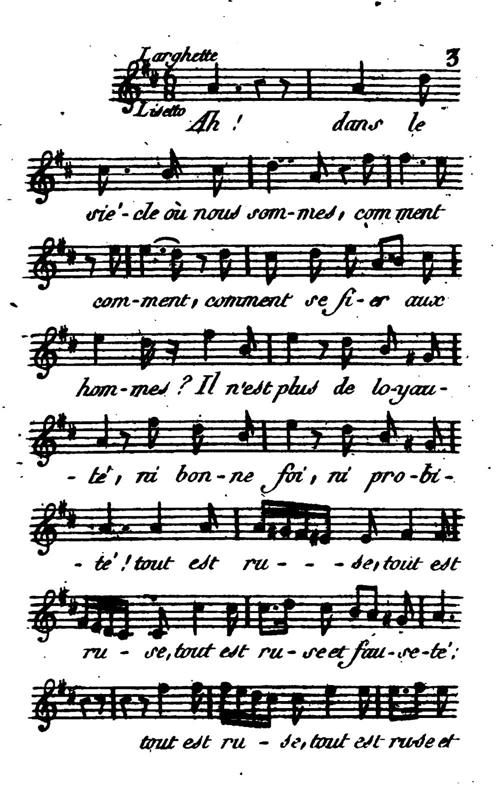
su vous char-mer! Fau-dra t'il toujours

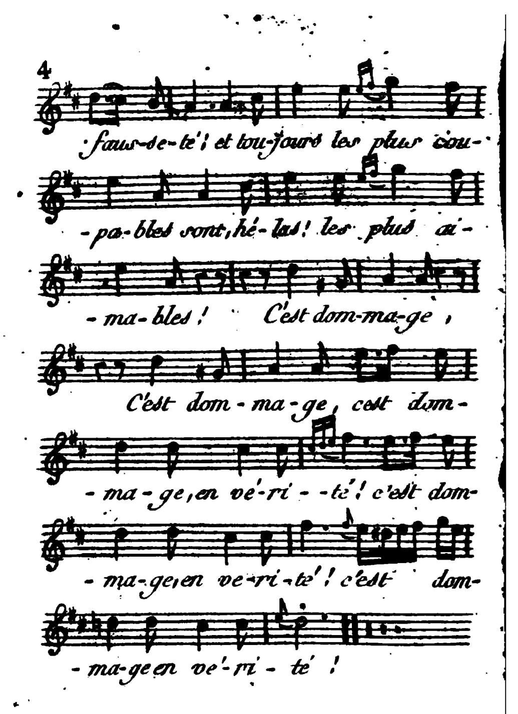
ren-fer-mer le se-cret de mon a- -

-me? Fau-dra t'il toujours de ma flamme,

sans es-poir, me voir con-su-mer?


sans es-poir me voir con-su-mer.
Qu'il est cru-el d'ai-mer, d'ai-mer sans
o-ser di-re à l'objet pour qui l'on sou-
-pi-re com-bien il a su nous charmer!
Près d'Emi - li-e mon cœur ou-
-bli-e que le bon-heur de l'a-do-
-rer lais-se un bon heur à dé-si
-rer, lais-se un bon-heur à de-si-rer.


Larghetto
Lisette
Ah ! dans le
siè-cle où nous som-mes, comment
com-ment, comment se fi-er aux
hom-mes ? Il n'est plus de lo-yau-
-té, ni bon-ne foi, ni pro-bi-
-té ! tout est ru- - - -se, tout est
ru - se, tout est ru-se et fau-sse-té ;
tout est ru - se, tout est ruse et


faus-se-té! et tou-jours les plus cou-
-pa-bles sont, hé-las! les plus ai-
-ma-bles! C'est dom-ma-ge,
C'est dom-ma-ge, c'est dom-
-ma-ge, en vé-ri--té! c'est dom-
-ma-ge, en vé-ri-té! c'est dom-
-ma-ge en vé-ri-té!





